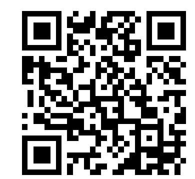
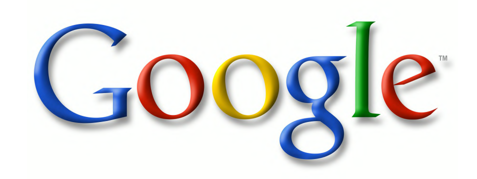
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.





https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

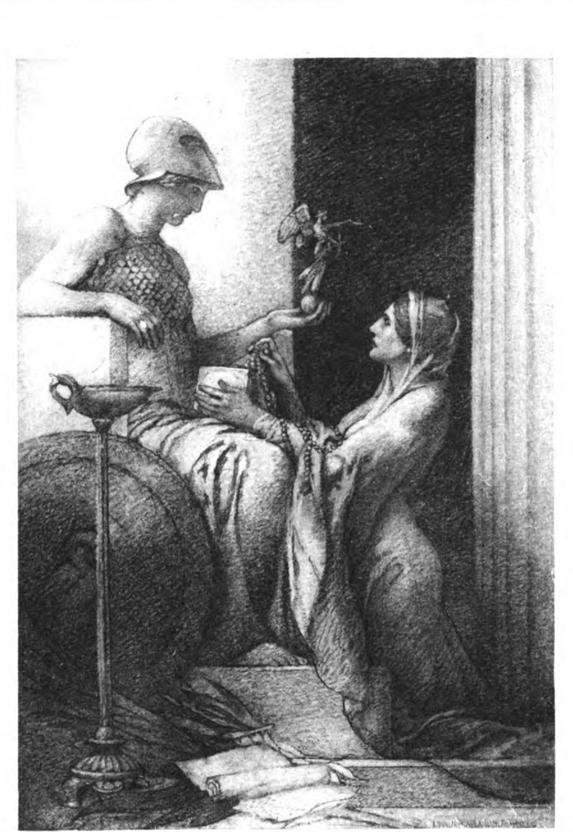
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Stanford University Libraries
36105016678687

841.12
Q2L



LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY



Digitized by Google

Digitized by Google

LES

VERSIONS NÉERLANDAISES

DE

RENAUD DE MONTAUBAN

Digitized by Google

LES VERSIONS NÉERLANDAISES DE RENAUD DE MONTAUBAN

Étudiées dans leurs rapports avec le poème français

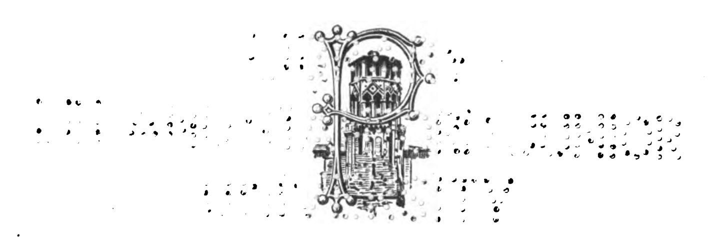
PAR

MARIE LOKE

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SECONDAIRE DE JEUNES FILLES DE LA HAYE

THÈSE DE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE



TOULOUSE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT

Librairie de l'Université

14, RUE DES ARTS (SQUARE DU MUSÉE)

—

1906

Digitized by Google

120520

LIBRARY
LELAND STANFORD JUNIOR
UNIVERSITY

Digitized by Google

A Monsieur J.-J. SALVERDA DE GRAVE

De l'Université de Leyde.

ET

A Monsieur A. JEANROY

De l'Université de Toulouse.

Je dédie cette étude à M. J.-J. Salverda de Grave, mon maître aimé et respecté, pour lui témoigner ma gratitude. Il m'a donné, en effet, non seulement de nombreuses indications et de précieux conseils, mais encore l'idée d'entreprendre ce travail, la persévérance nécessaire pour le mener à bien et enfin le goût des études philologiques, dont je sais maintenant comprendre et apprécier tout l'intérêt.

En publiant ce travail, qui doit tant à la sollicitude de sa critique, j'éprouve le besoin d'exprimer aussi ma profonde reconnaissance à M. A. Jeanroy, qui n'a cessé de me prodiguer ses excellents conseils et les marques de sa bienveillance. Je considère comme un grand bonheur d'avoir pu suivre ses leçons et travailler sous sa haute direction.


Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

La version moyen-néerlandaise. Les différentes rédactions, leur filiation, leur composition.

La version moyen-néerlandaise de *Renaud de Montauban* est représentée par quatre textes, dont deux sont écrits en néerlandais, deux en allemand. Des deux rédactions néerlandaises, l'une est en vers, l'autre en prose ; toutes deux ont été publiées par M. Matthes[1] ; le premier sera ici désigné par *Rt,* le second par *h* ; M. Pfaff est l'éditeur des deux textes allemands, dont l'un est également en vers, l'autre en prose [2] ; ils seront désignés respectivement par *P* et *a*. (Le texte français publié par Michelant, le seul dont je m'occupe, sera désigné par *R*.)

Je voudrais combiner les deux rédactions rimées pour démontrer qu'elles remontent probablement à une source commune.

1. *Renout van Montalbaen, met inleiding en aanteekeningen* door Dr. J. C. Matthes. *Bibliotheek van Middelnederlandsche Letterkunde.* Groningen, J. B. Wolters, 1875. — *De vier Heemskinderen, met inleiding en aanteekeningen uitgegeven* door Dr. J. C. Matthes. Groningen, J. B. Wolters, 1872.

2. *Reinolt von Montelban oder die Heimonskinder,* herausgegeben von Dr. Fridrich Pfaff. *Bibliothek des litterarischen Vereins in Stüttgart.* Tübingen, 1885. — *Das deutsche Volksbuch von den Heymonskindern,* herausgegeben von Dr. Fridrich Pfaff. Freiburg, 1887.

Digitized by Google

§ I.

LA RÉDACTION NÉERLANDAISE EN VERS (*Rt*).

Cet ouvrage est publié d'après le seul manuscrit conservé; il se compose de six fragments.

Voici en résumé ce que M. Pfaff [1] dit de l'histoire du poème néerlandais.

Les six fragments néerlandais ont été trouvés par M. Tross [2], de Hamm (Westphalie), dans une reliure. En 1820, Hoffman von Fallersleben en possédait deux; il en copia quelques vers pour H. W. Tydeman, qui les publia dans une revue néerlandaise. Hoffman lui-même en donna un fac-similé avec des commentaires [3]. Il paraît que Tydeman servit d'intermédiaire entre Hoffman et Bilderdijk. Toujours est-il que celui-ci en publia six morceaux en 1824 [4], avec des notes qui, à notre époque, ne sont plus d'aucune valeur. Cette édition était donnée d'après une copie que Hoffman avait faite du manuscrit original. En 1827 [5], celui-ci publia lui-même tout ce qu'il possédait à ce moment des fragments, excepté le quatrième. On ignore pourquoi il a fait cette réserve, puisque, d'après ce qu'il dit dans le premier volume des *Horae Belgicae* (p. 57, 58), il devait se trouver en possession des six fragments dès 1830. Cette dernière partie fut enfin publiée en 1866 par M. W. Bis-

1. *Reinolt von Montelban,* p. 491.
2. Dr. C. L. P. Tross, éditeur de *Levolds von Northof, Chronik der grafen von der Mark und erzbischöfe von Köln* (Hamm, 1859).
3. *Bonner Bruchstücke vom Otfried.* Bonn, 1821, p. 21 à 23.
4. *Nieuwe taal-en dichtkundige Verscheidenheden,* door Mr. Willem Bilderdijk, 1824. Partie I, p. 111-198.
5. *Horae Belgicae,* V, p. 45-124.

Digitized by Google

schop[1]. Les feuilles copiées par Hoffman, avec celles qu'il a cédées plus tard à Bilderdijk, se trouvent à la Bibliothèque de l'Université de Leide[2]; après la mort de Hoffman von Fallersleben, le manuscrit original est resté en Allemagne et repose à la bibliothèque royale de Berlin[3]. Ce sont dix feuilles de parchemin d'un manuscrit du quatorzième siècle. Chaque feuille se compose de deux colonnes d'environ cinquante vers. Les colonnes ont 21 cent. 5 de hauteur, les deux colonnes ensemble une largeur de 15 cent. Les initiales sont rouges. Jusqu'au vers 799 (feuille 1-4), les initiales de chaque vers sont noires; dans les feuilles 5 à 10, elles sont coupées par une ligne verticale rouge.

Des trois éditions du Renaud de Montauban, celle de Bisschop (dans les *Handelingen*) est, selon M. Matthes[4], la meilleure; mais, outre que cette revue n'est connue que dans le monde des érudits et que par conséquent elle est peu propre à répandre un des romans les plus populaires du moyen âge, M. Bisschop ne s'est pas suffisamment appliqué à combler les lacunes du texte, ni à rétablir la leçon juste aux endroits corrompus.

Quant à l'édition de Bilderdijk, elle est d'une grande inexactitude, qui est due à une connaissance imparfaite de notre vieille langue, ignorance très naturelle du reste, vu l'époque où il écrivait. Il a reproduit servilement toutes les fautes dont le manuscrit était criblé, et n'a résolu aucune des abréviations.

Hoffman, au contraire, n'a pas seulement changé l'ortho-

1. *Handelingen en Mededeelingen van de Maatschappy der Nederlandsche Letterkunde*, p. 88.
2. *Departement : Bibliotheek der Maatschappy van Nederlandsche Letterkunde.*
3. Signatur ms. germ., fol. 751.
4. Cf. Matthes, *Renout von Montalbaen*, p. VI.

Digitized by Google

graphe d'une manière des plus arbitraires, mais il a encore modifié en plusieurs endroits la leçon à tel point qu'elle ne ressemble plus en rien à la copie qu'il a faite lui-même du manuscrit. Toutefois, de temps en temps, il a fait des corrections très justes qui, d'une part, résultent de sa connaissance beaucoup plus approfondie du moyen-néerlandais et qui, d'autre part, sont dues au fait qu'il a comparé le texte à celui de la traduction de Heidelberg [1], ouvrage dont Bilderdijk a peut-être ignoré l'existence.

M. Matthes lui-même a publié les fragments d'après les copies de Hoffman von Fallersleben. Bien qu'il regrette de ne pas avoir pu consulter le manuscrit original, il croit avoir donné une édition conforme à celui-ci, grâce à la grande exactitude de la copie de Hoffman. Il a pu en outre contrôler son texte par l'édition de Hoffman, qui est accompagnée de nombreux commentaires, par la traduction de Heidelberg, par le livre populaire néerlandais, et çà et là par le texte français publié par Michelant.

Quant au roman original, M. Matthes se pose les trois questions suivantes :

A quelle date peut-il remonter? Quel en est l'auteur? Quelle est la valeur du poème?

Comme date approximative, M. Matthes propose la seconde moitié du treizième siècle. Le roman ne saurait, dit-il, remonter à une époque antérieure, parce que l'auteur a connu la légende du Graal, qui s'est répandue chez nous postérieurement au cycle de Charlemagne. D'autre part, le poète néerlandais Maerlant fait allusion à l'histoire des Quatre fils d'Aimon dans son *Spieghel Historiael* [2], écrit

1. C'est la traduction allemande en vers du *Renaud*, publiée par M. Pfaff, dont il sera question plus bas.

2. Cf. *Spieghel*, IV, p. 29, et *Spieghel*, IV, p. 1 : Van vier Heemskindre dat ic *las*, etc.

Digitized by Google

entre 1283 et 1290. La valeur de cet argument est assez douteuse. Cf. p. 12.

Jonckbloet[1] est de la même opinion. Il allègue, en outre, que les traits de barbarie que contient le roman s'accordent très bien avec l'état de la société entre 1240 et 1280. D'ailleurs, dit-il, le chroniqueur belge Philippe Mousket[2], qui écrivait avant 1242, chante déjà[3] :

> Dans Rainaus, li fius Aimon,
> Dont encor mult l'estoire aimon.

Gaston Paris[4] croit que les traits de barbarie accusent une date postérieure, ils lui font l'effet d'exagérations ajoutées après coup. Puisque Jonckbloet et Gaston Paris, prenant comme point de départ le même trait distinctif, arrivent à des conclusions opposées, il vaudra peut-être mieux laisser de côté ces détails pour s'appliquer à trouver d'autres preuves.

G. Paris n'attache pas non plus une grande valeur au témoignage de Maerlant, qui peut se rapporter à une autre rédaction du roman que celle dont nous possédons actuellement les fragments.

Peut-être le fait qu'on parle de « Van Lacviden Jan[5] » (Jehan de Lanson) renferme-t-il encore une indication. Le roman néerlandais de Jehan de Lanson est du treizième siècle, mais l'original français remonte à une date anté-

1. Jonckbloet, *Middelnederlandsche Dichtkunst*, II, p. 359.
2. *Chronique rimée*, publiée par de Reiffenberg, Bruxelles, 1836-8.
3. Je ne comprends pas la valeur de ce dernier argument, puisqu'il s'agit de trouver la date à laquelle peut remonter le roman néerlandais. Comment sait-on que Mousket fait allusion à notre texte ?
4. *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 140. Cf. ci-dessous, p. 12.
5. *Rt* vers 519. Cf. Jan te Winkel, *Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde*, I, p. 121.

Digitized by Google

rieure. Le poète néerlandais du *Renaud* a lu l'histoire en français ou bien en néerlandais; il s'en sert d'une manière originale en comparant le sort qui attendra Yon s'il désobéit à Charles à la punition que le roi a infligée à Jehan de Lanson. Ce détail ne suscite donc aucune nouvelle difficulté quand il s'agit de fixer la date approximative; seulement on serait porté à ne pas faire remonter le roman jusqu'au commencement du treizième siècle.

Je crois donc que M. Matthes a raison de proposer la seconde moitié du treizième siècle comme date du poème, ce qui s'accorde, d'un côté, avec la supposition de Hoffman von Fallersleben qui, comme nous l'avons vu, croit que le manuscrit est du quatorzième siècle; de l'autre côté, avec une hypothèse que je développerai dans le second chapitre de cette étude et qui montre que le roman doit avoir été écrit après la fin du douzième siècle.

La réponse à la seconde question que se pose M. Matthes n'est pas aussi satisfaisante. Hoffman von Fallersleben nomme comme auteur du roman néerlandais : *Claes Verbrechten*, le poète de *Willem van Oranje*. Comment aboutit-il à cette conclusion? Probablement, dit M. Matthes, parce que dans le premier fragment on nomme Guillaume d'Orange et les barons de son cycle, ou bien parce qu'il y a un certain nombre de mots et d'expressions qui se retrouvent fréquemment dans les deux textes[1]. Mais à côté de cette conformité, il y a des différences qui s'accusent bien plus nettement encore. Verbrechten était natif de Harlem, c'est-à-dire qu'il était un Hollandais tout pur; sa nationalité se révèle, au reste, dans son style. Il ne se sert pas de mots français, tandis que le poète du *Renaud*, probablement

1. *Willem van Oranje* est un poème du treizième siècle. La conformité de langue avec le roman de *Renaud* confirme donc ce que nous avons dit de la date à laquelle on peut le faire remonter.

Digitized by Google

flamand, emploie une foule de mots et de noms français. Voilà qui suffit déjà pour rendre impossible l'identité des deux poètes.

Du reste, tandis que généralement on loue le style et le sentiment de l'auteur de *Willem van Oranje*, Hoffman lui-même ne goûte point du tout le poète du *Renaud*. Il lui reproche un manque absolu d'originalité et de poésie. Il ne possède ni l'art de la versification, ni le don du style. Tout cela est vrai, mais, malgré ces défauts, le roman possède de grandes qualités, parmi lesquelles je relèverai, avec M. Matthes, la naïveté, le naturel des dialogues et la vérité avec laquelle il nous dépeint les émotions et les passions humaines.

Comme les fragments du roman néerlandais sont probablement très peu connus en France, je me permets d'indiquer pour chaque fragment l'épisode du récit et le nombre de vers qu'il contient.

Premier fragment (vers 1-199). — Il commence au milieu d'une phrase et raconte l'ambassade de Roland, de Guillaume d'Orange, de Bernard et de Bertrand auprès d'Aimon. Ils le prient d'assister au couronnement de Louis. Aimon se plaint de ne pas avoir d'enfants. Aye lui fait révoquer le serment qu'il a fait de tuer ceux qu'il pourrait avoir d'elle.

Deuxième fragment (vers 200-799). — Après le séjour auprès de Saforet, les frères se rendent auprès du roi Yon de Gascogne qui les accueille et donne à Renaud sa fille Clarisse avec le rocher de la Gironde, où les fils d'Aimon construisent un château.

Troisième fragment (vers 800-1405). — Ogier, accusé de trahison par Roland, doit se battre en champ clos avec Goutier, champion de Charlemagne. Ogier le tue. Roland fait prisonnier le roi Yon, mais Renaud délivre son beau-

Digitized by Google

père. Roland le défie; combat singulier de Roland et de Renaud.

Quatrième fragment (vers 1406-1606). — Fin du combat de Roland et de Renaud. Roland, revenant de Saint-Jacques, fait prisonnier Richard.

Cinquième fragment (vers 1607-1806). — Renaud et Maugis font la guerre en Palestine contre les Sarrasins. Ils mettent le siège devant Jérusalem. Maugis est blessé à mort.

Sixième fragment (vers 1807-2007). — Combat judiciaire d'Aimerin et de Galeran. Renaud travaille comme ouvrier à la construction de la cathédrale de Cologne. Ses camarades le tuent.

Les six fragments ne forment en tout que 2007 vers. M. Pfaff[1] évalue le poème entier à 20.000 vers. Il est arrivé à ce résultat en comparant le nombre de vers qui traitent un certain passage dans *Rt* au nombre de vers traitant le même passage dans la rédaction allemande, qui est une traduction assez fidèle du roman néerlandais.

Quant à l'édition de M. Matthes, elle n'est pas parfaite. Comme il n'avait pour base qu'un seul manuscrit d'un texte déjà remanié et fragmentaire, il a bien fait de conserver l'orthographe de l'original; mais au lieu de se contenter d'une copie, il eût dû consulter le manuscrit original[2].

1. *Reinolt von Montelban*, p. 501.

2. M. Salverda de Grave a eu l'obligeance de m'aider à collationner le texte de M. Matthes sur le manuscrit, que j'ai pu consulter à Leide. Voici les quelques différences et lacunes que nous avons constatées : 133 *dat rode bloet* — 148 *selven* — 151 *helsden met bliden zinnen*. — Entre 198 et 199 *Mi gedinkes wel hets waer* — 209 *zach* — 239 *Doe so* — 244 *Vaucloene* — 245 *Yeuwen* illisible — 248 *ic* illisible — 362 *Die m.* — 373 illisible — 377 *wasser* illisible — 398 *genadelike* illisible — 429 *in sinen moet* illisible — 452 *jamerlike* illisible — 453 *Lodewike* illisible — 455 *Seldise* — 456 *dat gij oec niet* illisible — 539 ne manque pas dans

Digitized by Google

Le texte des fragments est précédé d'une préface dans laquelle l'éditeur traite successivement du manuscrit et de ses différentes éditions [1], du *Renaud de Montauban* publié par Michelant, des rapports qui existent entre le roman néerlandais et le *Renaud*, et de la légende de Renaud.

Tout en rendant justice aux mérites de M. Matthes, qui a découvert dans le *Renaud* français des contradictions et des réminiscences d'un texte antérieur et dont les observations ont été de la plus grande importance pour l'étude comparée des versions françaises et néerlandaises, je crois

le ms., comme le prétend M. Matthes — 565 *Renaud* — 591 *lieve* en partie illisible — 626 *Gasscoengen* — 735 g. *vant* (?) — 757 *muren* — 760-768 très difficile à déchiffrer — 769 *ambochte* — 773-788 très difficile à déchiffrer, de même que 795-798 — 800 *lien here* est distinct — 800 La transposition du vers proposée par M. M. est peut-être un peu risquée, puisqu'on ne sait pas du tout ce qui précédait dans le ms. — 811 et passim *antwerde* — 815 *quatse* — 835 *eelt* — 847 *anwerde* — 874 *heelt* — 899 *sticten* — 932 *Siere* — 937 *eelt* — Après 950, il y a deux vers illisibles, parce que la feuille a été coupée — 959 *Clarissie* — 995 *jevende* — 1008 *aren* — 102... *de hem* illisible — 1053 *Heeft Ywen met Ywen met . 1. bande* — 1074 *te wle* — 1081 *mam* — 1127 *Rolant* — 1178 *brüsdi* — 1179 *fransoeis* — 1205 *blieft* — 1254 *wederkere* — 1268 *gorgen* — 1279 *paradeise* — 1280 *Paris* — 1283 *Eecht* — 1304 *ghslegen* — 1314 *met... blike dinc* — 1343 *graven* — 1380 *Beverepaer* — 1404 *vande* — 1439 *Clarissie* — 1522 *wapinen* — 1597 *saken* — 1628 *gnoch* — 1633 *Nasareet* — 1682 *heigelen* — 1728 *iagensise* — 1729 *groeter* — 1736 *comen nere* — 1740 *Anthisocice* — 1774 *Daneele* — 1819 *Geleranne* — 1842 *gereet* — 1859 *met earen* — 1861 *betrenden* — 1900 *macten* — 1917 *began* — 1944 *ollene* — 1949 *Elcx* — 1962 *hi* manque — 1974 *werlijx* — 1979 *openbar* — 1981 *wild* — 1991 *grote noet*; au bout du vers une main postérieure a ajouté *c ñ è*. — Entre 2005 et 2006, M. M. a intercalé un vers; sans doute à tort, parce que chaque feuille se termine par un vers impair; mieux aurait valu changer le mot à la rime.

Il est possible que les nombreux passages qui nous ont paru illisibles ne le soient devenus que par suite des procédés chimiques que Hoffman a appliqués et qui lui ont permis de déchiffrer le texte.

1. *Renaus de Montauban oder die Haimonskinder, altfranzœsisches Gedicht*, herausgegeben von Dr. Heinrich Michelant (*Bibliothek des litterarischen Vereins*). Stuttgart, 1862.

Digitized by Google

pouvoir combattre l'opinion de ce savant sur les rapports qui unissent le roman néerlandais et la version française. M. Matthes aboutit à la conclusion que le *Renaud* néerlandais remonte à une rédaction française, postérieure à celle qui a été publiée par Michelant ; je crois, au contraire, qu'on peut la faire remonter à une rédaction antérieure.

TRAITS DISTINCTIFS DE *Rt*.

Il est très difficile de trouver quelques traits distinctifs dans *Rt*, pour la simple raison que nous ne possédons guère que la dixième partie du poème. Voici cependant quelques vers dignes d'être relevés.

Rt 216. *Doe seide die* marcgrave *Adelaert*.

Dans les passages correspondants des autres textes néerlandais, Aalard ne porte pas le titre de *marcgrave*, mais dans *P* 1316 Charles donne la Pouille à Aalard, dans *h* p. 31 Charles fait Aalard *markgrave in Poelgien*, dans *a* p. 31 il devient *marggrafen in Polen*. On voit donc que ce titre ne lui est pas étranger et que peut-être *Rt* a raison de le nommer ainsi à cet endroit. Quant à la Pouille, j'en parlerai plus bas (chapitre II).

Rt 871, 875, 885, 889 nomme les chevaliers qui jurent d'accompagner Roland quand celui-ci va trouver Yon pour se venger de lui. Ce sont *Nayme, Ogier*, *Olivier, le duc de Lioen* et *Diederyc van Ardan*. *Rt* 894 conclut : « bref les douze pairs l'accompagnent. » Dans les trois autres rédactions néerlandaises, on dit que les douze pairs l'accompagneront. Il s'agit de trouver où *Rt* peut avoir pris ces noms. Or, dans le passage correspondant du *Renaud* français (p. 221, v. 31 ss.), on cite *Olivier*, *Ogier*, *Richard de Normandie*, *Estout*, *le fils d'Odon*, et *li Baivier Ydelon*. *Diederyc van Ardan* ou *Thierry d'Ardane* ne se trouve

Digitized by Google

pas, il est vrai, à cet endroit du roman français, mais il y figure tant de fois[1] que, sans aucun doute, c'est à lui que le remanieur l'a emprunté. Reste *le duc de Lioen*, qui ne se retrouve dans aucune autre rédaction néerlandaise, pas même dans *P* qui, comme on le verra plus bas, se plaît à nommer des séries de chevaliers, quelquefois assez inconnus. Ne pourrait-on pas l'identifier avec *Ydelon*, nom qu'on retrouve dans le *Renaud* français avec les variantes *Huidelon, Widelon*[2]? Ceci prouverait que *Rt* a connu le texte français ou en est plus rapproché que *P*, supposition qui est confirmée par le fait que *Rt* parle *du duc Nayme* (*Rt* 1283), tandis que les autres rédactions néerlandaises donnent *Dunay* ou *Dunamels*.

Rt 1010-1047 contient un passage qu'on ne retrouve ni dans aucun des autres textes néerlandais, ni dans le texte français, et qui est, du reste, superflu. Lorsque Renaud a consenti à sauver Yon après sa trahison, il dit qu'il se rendra à *Beverepar* et demandera à Roland de lui livrer Yon. Il l'enfermera à Montauban. Si Roland ne veut pas lui céder Yon sans combat, il avertira ses chevaliers.

Rt 1063. Renaud demande à Roland ce qu'il s'est proposé, et les mots dont il se sert dans les trois rédactions néerlandaises sont presque identiques à ceux qui expriment son projet :

Rt 1015.

Ende bidden Roelant minen neve,
Dat hi mi Ywe gevangen geve.
Wil hine mi geven met ghemake,
Ic nemene op alselke sake,

1. *R*, p. 140, 143, 383, 393, 395.
2. Cf. *R*, p. 77, 119, 229, 143, 150, 255, 270, 280.

Digitized by Google

Dat ic Ywen te Montalbaen
In minen carker houde gevaen,
Ende berade hem so we,
Hine verraet mi nemmermee.

Rt 1063.

Ende Renout riep ; « soete neve ;
Suldi mi den verradre geven?
In minen castel te Montalbaen
Voer ickene dan gevaen,
Ende berade hem so we
Ons ne verraet hi nemmermee.

Il est difficile de décider si ces vers ont été ajoutés par *Rt* ou supprimés par les autres rédactions; mais comme ils manquent aussi dans le texte français, qui, dans ces passages-ci, s'accorde très souvent avec la version néerlandaise, la première supposition est la plus probable.

Rt 1389-1405. Encore un passage qui manque dans les autres textes. Lorsqu'après la délivrance d'Yon, Renaud a promis de se battre en duel avec Roland, dans les textes néerlandais *P, h* et *a*[1], Maugis l'accompagnera ; dans *Rt*, les trois frères veulent l'escorter, mais Renaud refuse et veut partir tout seul. Comme le troisième fragment s'arrête au vers 1405, on ne sait pas si Maugis l'accompagne ou non. Le texte français[2] donne ici une tout autre leçon : les deux héros sont suivis de leurs armées ; il va sans dire que les trois frères et Maugis font partie des troupes de Renaud.

Rt 1481. Lorsque Roland fait prisonnier Richard, celui-ci se rend tout de suite dans *P*, *h* et *a*[3]. Dans *Rt*, il se dé-

1. *P* vers 10080, *h* p. 136, *a* p. 141.
2. *R* p. 231 ss.
3. *P* 10205, *h* p. 139, *a*. p. 143.

Digitized by Google

fend longtemps. Il est évident qu'ici la version néerlandaise présente une leçon corrompue, puisque l'emprisonnement de Richard ne se rattache nullement à ce qui précède[1]. Dans le texte français[2], au contraire, Richard a recommencé le combat avec Roland après la délivrance d'Yon, et ce n'est qu'après une lutte prolongée et après avoir fait deux victimes qu'il se rend à Roland. *Rt* aurait-il conservé ici un souvenir d'un texte antérieur?

Les rares traits distinctifs que j'ai pu découvrir dans *Rt* me font supposer que l'auteur a utilisé un texte français antérieur à celui qui nous a été conservé, mais qu'il a fait aussi des emprunts à celui-ci.

§ II.

LA RÉDACTION ALLEMANDE EN VERS (*P*).

Ce poème, publié par M. Pfaff, se lit dans deux manuscrits, conservés à Heidelberg (*Palat.*, 340 et 399), qui ont été suffisamment décrits par M. Pfaff[3]; l'un (*A*) est daté de 1474, l'autre (*B*) de 1480. Selon M. Pfaff, ils ont été exécutés par le même scribe, qui serait aussi l'auteur de l'ouvrage[4]. Cet auteur, d'après Hoffman von Fallersleben, serait Johann Grumelkut (1448-1506), auteur westphalien qui a fait quelques séjours aux Pays-Bas et qui, en 1472 environ, était attaché comme maître de chant à la cour de Heidelberg, au service du prince palatin Frédéric le Victo-

1. Voir plus bas, chap. II.
2. *R* p. 246 et 247.
3. *Op. cit.*, p. 468 ss.
4. L'édition reproduit *A*, avec les variantes de *B*.

Digitized by Google

rieux. Il est l'auteur de plusieurs poèmes, parmi lesquels se trouve une traduction allemande d'un roman moyen-néerlandais : *Die Kinder von Limburg*. On sait d'ailleurs que la sœur de Frédéric, Mathilde, possédait, entre autres livres, un poème intitulé *Reinhart*, qui, puisqu'il est toujours nommé avec Malegys, ne peut être qu'un manuscrit du roman moyen-néerlandais de *Renaud*. Cependant, d'après Gervinus [1], qui a lu tous les manuscrits, il est impossible que le traducteur des *Kinder von Limburg* et celui du *Reinolt* ne fassent qu'une seule personne, tant sont profondes les différences de langue, de style et de versification. M. Pfaff se promet d'en examiner soigneusement les différents manuscrits, afin de pouvoir trancher cette question intéressante.

Quoique l'on n'ait pas retrouvé l'original de *P*, on peut dire avec certitude que ce roman a été traduit du néerlandais. Non seulement le texte abonde en mots néerlandais auxquels l'auteur s'est borné à donner une forme tant soit peu allemande, mais il contient une foule de mots qui ont été copiés tels quels [2].

Détail plus caractéristique encore : le traducteur fait preuve quelquefois de ne pas avoir compris tout de suite les mots néerlandais ; il s'est tiré d'affaire de la manière suivante : il commence par écrire le mot néerlandais ; plus tard, se repentant de cette inexactitude, il ajoute en marge la forme allemande ou la traduction du mot en question. Très souvent, ce n'est qu'en rapprochant la traduction du texte néerlandais que l'on devine le sens de la première. Là où les fragments manquent, il faut avoir recours au livre populaire pour débrouiller les vers obscurs de *P*, et en-

1. *Geschichte der deutschen Dichtung*, II, p. 72, note 88.
2. Pour les exemples, voir Pfaff, p. 485 ss.

Digitized by Google

core reste-t-il maint passage où ce texte est complètement inintelligible[1].

TRAITS DISTINCTIFS DE *P*.

L'auteur de *P* paraît s'être appliqué à raccourcir le texte. La comparaison de sa traduction avec les fragments néerlandais montre que çà et là il a supprimé quelques vers, ou contracté un certain nombre de vers en un nombre moindre[2]. Ce système ne laisse pas de lui susciter de grandes difficultés : par la contraction de deux vers, la rime disparaît ; il est obligé alors d'intercaler un vers de sa façon, vraie cheville qui s'accuse au premier coup d'œil[3]. Malheureusement il n'a pas réussi à rendre le texte plus agréable à lire, car si les fragments donnent l'impression d'avoir fait partie d'un roman très long aux épisodes détaillés, il est sûr que le texte de *P* est un récit fastidieux et délayé outre mesure, plein d'exagérations, de remplissage, de détails et d'énumérations inutiles.

P 115, 116, 117. Le besoin d'exagération qui caractérise l'auteur de *P* se manifeste dès l'un des premiers passages. Après le meurtre de Hugue de Dordon, *h* p. 4 et *a* p. 6 nomment les peuples assujettis à Charlemagne ; *P* nomme les mêmes, mais ajoute en outre les Bourguignons, les Huns, les Écossais, les Saxons.

P 233. Lors de l'ambassade que Charlemagne envoie à Aimon, celui-ci consulte ses amis : Aimeri de Narbonne et Guillaume d'Orange (*h* p. 8, *a* p. 9). Dans *P*, il consulte aussi *le greve Gyllyn* et le *herr von Orynpin*. Le comte Gyllyn reparaît au vers 370 avec Turpin comme parrain

1. Pour les exemples, voir plus bas, p. 31 ss.
2. Pour les exemples, voir Pfaff, p. 488.
3. Pour les exemples, voir Pfaff, p. 490.

Digitized by Google

de Richard, fils aîné d'Aimon et d'Aye. En consultant les autres textes néerlandais, on trouve également deux parrains, Turpin et Guillaume d'Orange (*h* p. 11, *a* p. 12). *Gyllin* n'est donc qu'une corruption du nom de Guillaume. Reste le *herr von Orynpin*. Ce nom, qu'on ne retrouve nulle part, ne pourrait-il pas représenter le mot *Orange*? Ainsi le nom de Guillaume d'Orange aurait donné naissance à deux nouveaux barons, ce qui est d'autant plus probable que *P* fait preuve d'une extrême négligence dans l'orthographe des noms propres. Si, dans le premier exemple, il est difficile de décider si *P* a ajouté ou bien si *h* et *a* ont supprimé des noms de peuple, ici il est bien sûr que nous avons affaire à une inexactitude de *P*.

P 421. De même *P* croit rendre plus brillante la cour de Charles en y rassemblant de nombreux rois, notamment ceux d'Espagne, d'Allemagne, de Danemark, d'Angleterre et le roi Etienne de Hongrie. *h* p. 12 et *a* p. 14 disent simplement que Charles était entouré de patriarches, d'évêques, de rois, de ducs, de comtes, et aussi des douze pairs.

P 495 donne une description plus détaillée du costume des ambassadeurs que *h* p. 14 et *a* p. 16.

P 1205. La description de la couronne est beaucoup plus détaillée que dans *h* p. 29 et *a* p. 29.

P. 1225. On donne à Louis un sac avec la couronne, le sac comme symbole de la tristesse, la couronne comme symbole de la joie. Dans *h* p. 29 et *a* p. 30, on ne lui donne que la couronne.

P 1244-1284. Description du repas qui suit le couronnement. Il y a beaucoup plus de détails que dans *h* p. 30 et *a* p. 30.

P 1321. Charles donne à Guichard *den vösz zu Monis von dem berg* et à Renaud *das gut land von Plantone.*

Digitized by Google

Plantone peut représenter la ville de Planton (Cher). Le *vösz zu Monis von dem berg* est plus énigmatique. La rime exigerait ici *borg*, le vers suivant étant : *Das sollent ir han von mir one sorg*. Le nom de la ville de Mondsbourg lui a-t-il passé par la tête? ou bien nomme-t-il deux fois le chef-lieu du Hainaut, dont le nom français est *Mons*, le nom néerlandais *Bergen?* Quant au mot *vösz*, évidemment corrompu, pourrait-il être le néerlandais *voet*[1]?

P 2460. Après avoir tué Saforet, Renaud promet du vin à Bayard, s'il veut leur procurer la victoire sur les païens. Dans *h* p. 48 et *a* p. 49, Renaud supplie Bayard de les sauver. Ces petites exagérations de *P* sont si fréquentes qu'il est impossible de les relever toutes. Pour les amener, l'auteur intercale fréquemment des vers absolument superflus[2].

P 2634. Les fils d'Aimon restent auprès du roi Yon pendant sept ans. Ici l'exagération est très évidente, puisque *Rt* 383, *h* p. 51, *a* p. 52 ont tous les trois pendant quatre ans.

P 4830. La description de la coupe est beaucoup plus détaillée que dans *h* p. 83 et *a* p. 83. *P* 4837 ajoute qu'on pouvait y tremper son pain trente-trois fois avant qu'elle fût épuisée[3], et au vers 5046 que c'est la coupe même dont Jésus-Christ s'est servi le jeudi saint, tandis que *h* p. 85 et *a* p. 85 racontent qu'elle a été faite seulement en partie avec l'or de cette coupe. Probablement l'auteur de *P* a voulu dire plus expressément encore que Maugis, pour tromper le roi, veut lui faire croire qu'il possède le saint Graal.

1. Il y a d'autres exemples d'une confusion de *t* et de *sz* : cf. *grot* 154, *genot* 344, *verwäte* 1041, *morat* 1056.

2. Cf. *P* 2515 à *h* p. 49, *a* p. 49; *P* 3211 à *h* p. 61, *a* p. 62; *P* 3545 à *h* p. 66, *a* p. 67; *P* 4515 à *h* p. 78, *a* p. 78; *P* 5038 à *h* p. 85, *a* p. 84; *P* 5163 à *h* p. 86, *a* p. 86.

3. Par allusion à l'âge qu'a atteint le Christ?

Digitized by Google

Peu à peu, les additions de *P* deviennent moins fréquentes et, dans la seconde moitié du récit, il raccourcit très souvent le texte; il supprime des détails quelquefois assez intéressants, tout en intercalant des vers superflus.

Les énumérations sont plus intéressantes parce qu'elles nous apprennent quelles chansons de geste l'auteur de *P* a connues. Après l'élimination des barons que citent les autres textes néerlandais, il en reste un grand nombre que l'auteur de *P* doit avoir ajoutés et dont il a probablement puisé les noms dans les romans de chevalerie alors en vogue. Seulement, comme le texte de *Rt* est fragmentaire, il est le plus souvent impossible de savoir si les noms qu'on rencontre dans *P* se trouvaient aussi dans *Rt*.

Il arrive très fréquemment que les barons cités par *P* se rencontrent dans un grand nombre de chansons. On ne peut donc pas dire à laquelle il les a empruntés. Mais heureusement il en est quelques-uns dont le nom ne se rencontre que dans une seule chanson, par exemple :

P 12410. Philippe de Hongrie dans *Elioxe*,
P 12351. Ontranz de Portugal dans *Maugis*,
P 12160. Ancel de Beaucaire dans *Gaydon*,
P 3936, 4935. Renier, un des douze pairs, dans *Guy de Bourgogne*,
P 3685. Anceline de Bourgogne dans *Hugue Capet*,
P 12949, Guion d'Orléans dans *Ogier*.

Or tous les autres personnages, sauf Bernard de Brabant et son fils Bertrand, se retrouvent aussi dans ces six chansons. Ce qui est surtout frappant, c'est que ce sont les mêmes personnages qui jouent de part et d'autre le rôle de traître. Il faut ajouter enfin que ces six poèmes sont préci-

Digitized by Google

sément de ceux qui ont été particulièrement répandus dans les Pays-Bas.

Quant aux deux noms de Bernard et de Bertrand, ils sont très fréquents dans le cycle de Guillaume d'Orange et il est impossible de savoir à quelle chanson particulière ils ont été empruntés.

Outre les noms propres, il y a encore un détail qui suppose une connaissance assez exacte d'un texte français. Dans *R* le château d'Aimon s'appelle *Dardone; P* 3104, 3109, 3442 et 3452 dit que les fils d'Aimon se rendent à *Dardone* pour trouver leur mère ; cependant il parle d'Aye de *Pierlepont* (*P* 3263, 3460, 3562). Les livres populaires ont toujours *Pierlepont*. Ne dirait-on pas que *P* a modifié son texte d'après la version française, mais que, de temps en temps, il a copié d'une manière mécanique le nom de Pierlepont dans son original direct [1] ?

Outre les noms indiqués ci-dessus, il y en a encore quatre qui ne se retrouvent pas dans les autres textes néerlandais et que je n'ai pu identifier avec des personnages connus par les chansons de geste : *P* 2188. Après la mort de Louis, les quatre frères s'approvisionnent au château paternel. Là ils sont reçus par une cousine et par un homme d'Aimon que *P* nomme *Conrat*. — *P*. 3566. Le messager que Renaud envoie à Charles pour lui offrir la paix s'appelle *Kart von Napels*. Dans *h* p. 66 et *a* p. 67 il porte le nom de *Rigant von Napels*. Rigant peut être une orthographe erronée pour le mot *wigant* qui, en moyen-néerlandais, signifie « héros », « guerrier ». Reste à savoir où *P* a trouvé le nom de *Kart*.

Les deux autres noms inconnus sont évidemment des fautes. — *P* 6590. A l'arrivée des fils Aimon dans la plaine de Vaucolon, *P* dit : *hat ine Fauke von Ferres gesehen.*

1. Voy. chapitre II.

Digitized by Google

Puisqu'il s'agit de *Fauke von Morlion*, il faut lire probablement : *hat ine Fauke von ferre gesehen* (c'est-à-dire « vu de loin »).

P 10772 cite *More von Mone* parmi les douze pairs de France. Il est évident que le nom est fautif, car il doit rimer avec *Rossillion*. Du reste *P* nomme treize chevaliers, tandis qu'il a commencé par dire que Charles s'adresse aux douze pairs.

Les traîtres aussi sont plus nombreux dans *P* que dans les autres textes néerlandais. Voici les chansons auxquelles il a pu les emprunter :

Hernaïs d'Orléans[1] (*Couronnement, Gaydon, Galien*), *P* 14567 *Ernolt*.

Malingres (*Renaud de Montauban, Guy de Bourgogne*), *P* 14568 *Malygers*,

Herchembaut (*Doon de Mayence*; *Gaydon*), *P* 14568 *Herbolt*.

Guy d'Autefoille (*Gaydon*), *P* 14564 *Wyck van Antefolge, bruder von Alloreyt*.

P 12949 nomme *Vyen von Orlyon* cousin de Hardré (12967) qui au vers 12962 porte le nom de *Vyon*. Il y a un Vyon de Poitiers[2], et un Tiebert et un Samson d'Orion, traîtres, qui figurent dans *Parise la Duchesse*, *Guy de Nanteuil*, *Roland*, *Gaydon* et *Aye d'Avignon*.

En outre, *P* nomme encore des traîtres que je n'ai su identifier avec des personnages connus :

P 12181 Gyfroit.

P 12183 Englens.

1. Ces noms sont ici donnés sous la forme qu'ils ont dans Langlois *Table des noms propres de toute nature compris dans les chansons de geste imprimées*, Paris, 1904.

2. Carl Voretzsch, *Die Composition des Huon von Bordeaux*, p. 108, Halle, 1900.

Digitized by Google

P 14562 Mandreas.

P 14666 Emmeryn (*Emmerich v. Lyon*).

Dans *Rt* 885 figure un duc de Lioen, partisan de Charles ; dans le texte français un Hervi de Lion (*R* 39, 13), traître qu'on retrouve dans le *Roland*, *Parise la Duchesse*, *Gaufrei* et *Guy de Nanteuil*.

En appliquant aux traîtres le même système qu'aux barons, nous trouvons que tous ceux que *P* seul cite se rencontrent dans *Gaydon*, excepté les trois personnages inconnus nommés en dernier lieu.

J'ai encore rencontré dans *P* deux noms de chevaux qui me semblent assez bizarres ; c'est-à-dire *P* 5382 *Ortange*, le cheval de Naime, et *P* 5384 *Farron*, le cheval de Samson. Le nom de l'épée d'Aalard *Manbyt* *P* 7994, et les noms de ville suivants manquent également aux autres textes néerlandais :

P 6522 *Stamps*, 6772 et 6805 *Stams. Etampes?*

P 6522 *Olegens*, 6530 *Orrligens*, 6804 *Oligenz*, 6772 *Orligens.*

P 6522 *Senlysz*, 6771 *Senlijs*, 6807 *Senlys.*

P 6523, 6771, 6806, *Bloys.*

P 6773, 6805, *Amiens.*

La comparaison de *P* avec les deux livres populaires *h* et *a* accuse bien des différences, mais comme le texte de *Rt*, qui remonte probablement à la même source que *P* [1], manque à plusieurs endroits, il est très difficile de décider si l'auteur a fait ces fautes, ou bien si elles se trouvaient déjà dans la source commune de *P* et *Rt*. Toutefois, il y a çà et là des fautes et des vers obscurs dus évidemment à l'inexactitude de l'auteur de *P*.

1. Voir plus bas, p. 35.

Digitized by Google

Comme fautes, je signalerai :

P 265 qui nomme *Eymerich* au lieu de *Heymen*.

P 1395 *Heyme von Narboen* au lieu de *Heyme von Dordone*.

P 2126 Aimon seul « forjure » ses fils. *h* p. 43 et *a* p. 43 ajoutent qu'Aye aussi a dû prêter le serment. Ils ont probablement raison puisque dans *P* 3267 et dans *h* 61 Aye dit que si sa bouche a forjuré ses fils, son cœur leur est resté fidèle.

P 2221. En arrivant auprès du roi Saforet, *P* raconte que les quatre frères descendent de Bayard; *h* p. 45 dit qu'ils descendent de leurs chevaux. Ils viennent de quitter le château d'Aimon où leur cousine leur a procuré tout ce qui leur fallait : équipements, armures, or et pierreries, probablement aussi quatre chevaux. La vision des quatre barons montés sur un seul cheval a hanté l'auteur de *P* : c'est ainsi qu'ils ont échappé à l'armée de Charles, et c'est ainsi qu'ils arriveront chez le roi Yon après avoir tué Saforet.

P 2522. Après la mort de Saforet, *Richard* dit : « Où faut-il chercher un refuge? Le monde est trop petit pour nous. » Dans les autres textes (*Rt* 220, *h* p. 49, *a* p. 50) c'est *Guichard* qui prononce les mêmes paroles. Ici le texte de *P* est fautif, sans aucun doute : d'abord parce que *Rt* aussi a une autre leçon, puis parce que dans *P* Richard lui-même répond à cette question.

P 2634. Les fils d'Aimon restent auprès de Yon pendant *sept ans*. *Rt* 383, *h* p. 51, *a* p. 52 portent pendant *quatre ans*.

P 3051. Avant de se rendre à Pierlepont chez leur mère, les frères prennent congé de Bayard, de Clarisse et de *Maugis*. Comme Maugis n'a pas encore rejoint les frères, il est évident que *P* a tort de le nommer ici. C'est une faute du même genre que celle signalée plus haut à propos de

Digitized by Google

Bayard. Pour l'auteur de *P* les quatre frères, leur cheval et Maugis sont inséparables, même à l'époque où celui-ci ne s'est pas encore joint à ses neveux. D'ailleurs, ni *h* p. 59, ni *a* p. 60 ne parlent de ces adieux.

P 3657. Le messager que Renaud envoie à Charles dit : « Je ne dois jamais manquer de respect à mon roi. » Il est évident que *h* 67 et *a* 68 ont raison quand ils font dire ces mêmes paroles par Renaud qui a menacé de tuer le roi comme il a tué Louis, et qui maintenant se repent de ce mouvement de colère.

P 5738. Dunamel von *Roynyer*, au lieu de Bavière.

P 6028. Maugis cache l'épée de Charles, de sorte que celui-ci ne la retrouve qu'après quarante jours ; mais au vers 6093 le roi raconte qu'il a vu Maugis qui emportait sa couronne et son épée. Cette même leçon se retrouve dans *h* p. 97 et *a* p. 97.

P 6134. Lors du siège de Cologne par les Sarrasins, Olivier et Ogier demandent à accompagner Roland. Dans *h* p. 98 et *a* p. 100, Olivier, Ogier et Dunay (Naime de Bavière) offrent leurs services. Mais en décrivant les armées qui marchent sur Cologne, *P* 6132 nomme aussi les troupes du duc Naime. Il a donc eu tort de l'omettre parmi ceux qui veulent se joindre à Roland.

P 6648. Avant les courses, Charles a ordonné à Fouke et au duc Naime de garder les chemins pour empêcher Renaud d'entrer dans Paris. Ils rencontrent Renaud et Maugis déguisés en jeunes bacheliers. Fouke demande à Renaud où il est né. Celui-ci lui répond en anglais, et pendant trente-deux vers Fouke écoute avec patience une explication dont il ne comprend pas le premier mot, tandis que dans *h* p. 105 et *a* p. 106 il se fâche et s'adresse tout de suite à Maugis pour se renseigner. Il est clair que les livres populaires ont conservé ici la leçon originale.

Digitized by Google

P 9128 et 9162. Après la bataille de Vaucolon, Ogier et ses barons fuient et passent la Dordogne, *Ogier défie Renaud qui se trouve sur l'autre bord*, *Renaud se jette dans le fleuve et rejoint Ogier*. Le combat singulier s'engage. Ogier s'enfuit et repasse encore une fois la Dordogne. Il doit donc se retrouver sur la rive où est située Vaucolon et rencontrer Maugis et les frères de Renaud. Mais en même temps ceux-ci se retrouvent sur l'autre rive et retiennent Renaud qui veut de nouveau se lancer dans la rivière pour poursuivre Ogier. On voit que le texte de *P* doit contenir une faute. Comme ce passage manque dans les livres populaires, il faut avoir recours au texte français pour résoudre ce casse-tête[1]. Voici la solution qu'il présente : Renaud défie Ogier, alors celui-ci repasse la Dordogne et le combat s'engage. Renaud reste donc toujours sur la même rive et Ogier passe trois fois la rivière.

P 10747 nomme *Ryppe von Broumont*, c'est le baron qui doit pendre Richard. *P* 10930 *Ryppe von Beaumont*, 10981 *Ryppe von Baumont*, 11181 et 12245 *Ryppe von Rippenmont*. *h* p. 142 *a Rype von Rypelmont* et *a* p. 147 *Rype von Rypermondt*.

P 13745. Les Sarrasins disent : Renaud ressemble au géant qui autrefois a combattu le diable. Ils le reconnaissent donc. Mais nulle part on ne trouve une allusion au fait que Renaud s'est fait connaître. Aussi, cette comparaison manque-t-elle dans les autres textes néerlandais (*h* p. 170, *a* p. 178).

Avant de passer aux lacunes, il me reste à signaler quelques passages tout à fait inintelligibles. Je me permettrai

1. Voici un résumé du texte français *R* p. 206 : Ogier s'enfuit, passe la Dordogne. Renaud le défie. Ogier repasse la rivière. Combat singulier. Arrivée des frères de Renaud. Ogier passe la rivière, Renaud veut le poursuivre, les frères le retiennent.

Digitized by Google

de les copier pour les faire servir en même temps de spécimen de la langue vraiment barbare dont se sert le traducteur allemand.

P 381. Il s'agit de la naissance de Richard :

Ee sie zu kirchen wer gegan,
Hye enbynnen was Heyme gekomen an
Und hatt gelegen uff dem Ryne durch niemants gebot
An alles umb got.

P 988. Louis a demandé à Renaud de lui céder Bayard. Celui-ci refuse. Louis répond :

Ja, Reynolt, sprach er, hören sone,
Ir sint gebens ungewone,
Als ich diesen herren geben sol;
So sol es mir stan harte wol,
Ob ich uch gebe grosz oder cleyne.

Louis veut dire probablement que, quand il donne des fiefs aux autres barons, Renaud n'obtiendra rien du tout.

P 5653. Les trois frères de Renaud se trouvent entre les mains de Charles. Celui-ci consulte *Fauke von Parys* sur la punition qu'il doit leur infliger :

Was radent ir, Fauke von Parys?
Will ich sie verdyngen laszen san
Myner swester kinder wol getan
Von myns sons Ludwichs dot,
Da ich ruwen umb haben mot,
Das ich sie lasz leben so,
Das ich ine dann vergeben also
Musz, das haben myssedan,
Die ich von Reynolt empfan,
Mag, wirt icht miszdan.
Der er mir sicher wolt geben,
Uff das ick myn nefen laszen leben.

Digitized by Google

On admettra qu'à partir du sixième vers cité, il est impossible de rien comprendre à ce que l'empereur dit.

P 6042. Charles, à moitié endormi, a consenti à ce que Maugis emmenât les trois frères prisonniers ; il se réveille le lendemain et se rappelle que Maugis lui a apparu en songe .

Der tag begund luchten da,
Karle mocht nit mee slaffen so,
Da gedacht der konig uszerkoren
Wie ime Malegys was kommen vore
Des nachtes in syn traume,
Des nam er groszen gaume,
Das er sin gefangen genommen
Hett und dar wer kommen,
Des hatt er vil groszen zorn,
Das er sie hatt verlorn.

Les cinq derniers vers expriment probablement le regret de Charles de ne pas s'être emparé de Maugis lorsque celui-ci se présenta seul dans sa tente.

Voici quelques lacunes très apparentes.

P doit avoir supprimé quelques vers entre 2854 et 2855.

Yon a convoqué son conseil. Dans *Rt* 666, *h* p. 54 et *a* p. 55, *Ysoreit* conseille de donner à Renaud le rocher de la Gironde et Clarisse, la fille du roi. *P* 2855 : Ysoret ne parle que de Clarisse.

Entre *P* 2923-2924. Après la fondation de la ville de Montauban, *Rt* 770, *h* p. 55 et *a* p. 57 énumèrent les métiers des habitants de la ville. Cela manque dans *P*.

Entre 2993-2994. Après la première sommation de Charles à Yon, Renaud fait une tentative de réconciliation; il cédera à Charles le château de Montauban et deviendra son vassal

Digitized by Google

(*h* p. 57, *a* p. 59). Le texte *Rt* manque à cet endroit, mais le texte français (*Rt* 117, 20) parle aussi de cette démarche de Renaud. Il est donc évident que nous avons affaire à une omission de la part de *P*. Les livres populaires parlent ensuite d'une lettre que Charles envoie au roi Yon (*h* p. 57, *a* p. 59); mais probablement, ici, ce sont eux qui se trompent. Dans *P* 2986, Charles envoie un messager; dans *h* et *a*, un messager et ensuite une lettre[1]. Le texte de *P* est plus logique.

Entre 3490-3491. Après la visite à Pierlepont, Renaud s'échappe par la poterne que lui montre Aye[2]. *h* p. 66 et *a* p. 66 décrivent le deuil que mènent les trois frères après la fuite de Renaud. Il me semble que leur tristesse est très bien motivée ici.

Entre *P* 6215-6216. Roland tue le roi sarrasin Corsant au siège de Cologne. *h* p. 100 et *a* p. 101 donnent une description détaillée de cette bataille et de l'attaque des Sarrasins qui veulent venger leur roi. Le texte français (*R* p. 122) a une autre leçon : Escorfaut se rend et est emmené à Paris. Il me paraît contraire au caractère de la chanson de passer rapidement sur un fait aussi important qu'un combat singulier entre Roland et un roi sarrasin.

Entre 12217-12218. *h* p. 155 et *a* p. 161 nous apprennent que lorsque le siège de Montauban eut duré sept ans, les barons prièrent Charles de convoquer son parlement, afin qu'on délibérât sur les moyens de finir la guerre. Comme les autres textes, *P* raconte que Renaud se présente devant le conseil et propose une réconciliation; il

1. Cf. *R* p. 163, où il y est aussi question d'une lettre.
2. Cf. *P* 3485 à *h* p. 64. Les deux textes donnent une explication différente du fait que Renaud seul s'échappe. *a* p. 66 ne donne pas d'explication.

Digitized by Google

est évident que *P* a supprimé la convocation du conseil.

Entre 12440-12441. A une des sorties que font les assiégés, Maugis est fait prisonnier par Roland (*h* p. 157, 163). Ce détail manque dans *P*, qui toutefois dit : *Nu ist gefangen Malegys, der zeuberer klug und wys.* Il semble que c'est surtout dans cette partie que *P* s'est appliqué à raccourcir le texte. *h* et *a* donnent les détails suivants : Richard tue *Fortsier*, Charles va frapper Guichard, Renaud désarçonne Charles et s'enfuit sur Bayard lorsque le roi veut le frapper. Lui et ses hommes rentrent à Montauban. Il est difficile de dire si tous ces épisodes se trouvaient dans le texte original, mais il est plus que probable que *P* a supprimé le retour à Montauban, car nous retrouvons Renaud et Aalard au château, menant grand deuil de la captivité de Maugis et redoutant la ruse de Charles, qui veut les réduire par la famine.

Entre *P* 12466 *et* 12467. *h* p. 158 et *a* p. 164 rapportent que, rentré dans sa tente, Charles jure de se venger de ses pertes, lorsqu'on amène Maugis devant lui. Celui-ci lui propose encore de le réconcilier avec Renaud, mais Charles donne à *Griffoen* et à *Alloreyt* l'ordre de dresser le gibet et de pendre Maugis. Dans un passage obscur (*P* 12466) on retrouve, avec un peu de bonne volonté, des allusions à ces faits. Ici *P* n'a probablement pas compris le texte néerlandais, et il s'est tiré d'affaire d'une manière quelconque.

Entre *P* 14854-14855. Nous avons certainement affaire à une lacune. A cet endroit *Rt* 1808, *h* p. 179 et le texte français (*R* 425, 4) parlent de Froberge, l'épée de Renaud dont Charles a ceint le jeune Aimery.

Pour compléter les traits caractéristiques de *P*, il faut que je parle encore brièvement des mots bizarres qu'il affectionne, par exemple les mots suivants, qu'on rencontre fré-

Digitized by Google

quemment : *gramadet*[1] (grimoire), *flavyne*[2], *pellyen*, par lesquels il désire embellir son texte; des proverbes qu'on trouve çà et là, comme : *Es ist war, das man seyt, nie ruwe, grosz leyt,* et *Als geluck hat ein man*, *gern kommet ime ein anders an, und als ein man hat ungefall, gern kommet ime ein ander miszfall*[3], et de deux détails bizarres, d'abord le nom *de Ziegelerye* qu'il donne à une belle place de Paris (*P* 7024, *h* p. 108, *a* p. 110); il a, sans aucun doute, pensé aux Tuileries. Ensuite un passage curieux où le pape mahométan promet des indulgences plénières à quiconque combattra les chrétiens (*P* 13860).

SOURCE COMMUNE DE *Rt* ET DE *P*.

Je voudrais montrer maintenant que *Rt* et *P* remontent probablement à la même source. J'ai donc cherché les endroits où ils présentent une même leçon, contraire à la leçon correspondante dans les livres populaires, et surtout ceux où ils présentent des fautes communes. Il va sans dire que le nombre de ces fautes doit être très restreint, vu l'état incomplet dans lequel nous est parvenu *Rt*; si l'on considère que la comparaison des deux textes ne peut porter que sur la dixième partie du roman, on admettra que relativement ces passages sont même assez nombreux.

Rt 297, *P* 2577, *h* p. 50, *a* p. 51. Les quatre fils d'Aimon présentent au roi Yon la tête de Saforet; comme récompense Yon les accueille et les héberge. Mais dans *P* et *Rt* ils oublient de dire de qui c'est la tête. Comment Yon peut-il savoir qu'ils ont tué son ennemi mortel? Dans *h* et *a*, ils

1. Voir *P* 4280, 4441, 4508.
2. Voir *P* 3474, 4491. *Slavynen*, 3089, 3095.
3. *P* 4060 et *P* 4240.

Digitized by Google

disent que c'est la tête de Saforet. C'est donc évidemment une faute qui se trouvait déjà dans le texte auquel remontent *P* et *Rt* et que je nommerai *x*.

Rt 490, *P* 2713, *h* p. 52, *a* p. 53. Les livres populaires citent quelques noms de pays : *Poelgen* (La Pouille), *Toscanen, Calabren*, *Cicilien, Griekenland, Hongarye, Engeland, Normandie*, *Frankryk*. *Rt* cite au même endroit *Poelien*, puis il y a une lacune, ensuite *Calabren,* puis encore une lacune. *P* a *Poelgen* et *Calcane*, nom d'un pays que je n'ai pu trouver. On dirait que *x* avait déjà ici un mot illisible qui a causé la lacune dans *Rt* et que *P* a rendu, selon son habitude, par un mot quelconque de sa propre façon. Dans *Rt* et dans *P* les autres noms de pays suivent quelques vers plus bas.

Rt 857, *P* 9694, *h* p. 132, *a* p. 134. Ogier revient auprès de Charles après la bataille de Vaucolon. Dans les livres populaires, il explique la victoire des fils d'Aimon par le secours qu'a apporté Maugis, dans *P* et *Rt* par le secours qu'a fourni Yon. Il y a là certainement une faute. Pourquoi Ogier mentirait-il ? La faute doit s'être trouvée dans *x*, où *P* et *Rt* l'auront copiée.

Il me reste à signaler quatre passages où *Rt* et *P* présentent la même leçon, contraire à celle des textes *h* et *a;* je les traite à part parce que si, pour les passages précédents, nous avons évidemment affaire à des fautes communes à *Rt* et à *P,* ici il est impossible de savoir laquelle des deux leçons présente la forme originale.

Rt 513, *P* 1737, *h* p. 52, *a* p. 53. Lorsque Yon a convoqué son parlement, un de ses barons, le traître *Lambert,* loue le conseil qu'*Anceline* a donné au roi. Dans *h* et *a,* Lambert déconseille à Yon de garder auprès de lui les quatre frères, mais il ne fait pas allusion au discours d'Anceline.

Digitized by Google

Rt 519, *P* 2742, *h* p. 52, *a* p. 53. Dans le même épisode Lambert avertit Yon que s'il désobéit à Charles il subira le même sort que *Jan van Lacviden*[1] (*Johann von Latine P*) qui a aussi résisté à la volonté de l'empereur. *h* et *a* disent : « Vous aurez le même sort que *les autres* qui ont fait la guerre à Charles. »

Rt 1288, 1332, 1394, 1584, etc., *P* 3321, 3516, 7005, etc., donnent à Renaud le titre de *Grave van Merewoud*, *Merwoude*, *Merewolt*, nom qu'on ne retrouve ni dans le texte français, ni dans les autres rédactions néerlandaises[2].

Rt 1445, *P* 10276, *h* p. 138, *a* p. 143. Lorsque Roland fait prisonnier Richard, les textes *Rt* et *P* nous apprennent que Richard chassait avec Maugis dans la forêt de *Bordious* (*P*), *Bordeele* (*Rt*). Dans *h* et *a* Richard est sorti seul. D'une part, il est étrange que Maugis ne l'ait pas défendu ou délivré, s'il accompagnait son neveu, et on serait porté à conclure que la leçon de *Rt* et de *P* est fautive; mais, d'autre part, les quatre textes sont unanimes à déclarer que Maugis a porté à Renaud la nouvelle de l'emprisonnement de son frère. Comment l'aurait-il connu s'il n'avait pas été là ? Voilà donc encore un cas où il n'est guère possible de dire quelle leçon représente le texte primitif.

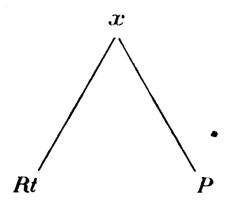
Je crois que les passages relevés suffisent à rendre probable l'existence d'une source commune de *Rt* et de *P*. Je

1. Jehan de Lanson.

2. M. Matthes (p. XLVI, note 6) croit néanmoins que ce nom est emprunté au français; la forme cependant semble être d'origine germanique. Dans la province de Luxembourg, il y a un vieux château de *Mirwolt*, *Merant* ou *Meraude*, qui sans doute est le *Meerwoud* de la version néerlandaise. Voir Kurth, *La frontière linguistique en Belgique*, I, pp. 374-5. Il cite la *Chronique rimée*, de Ph. Mousket, qui donne au château le nom d'*Émeraude*.

Digitized by Google

proposé donc le tableau suivant que je compléterai après avoir traité des deux livres populaires.



§ III.

LIVRE POPULAIRE NÉERLANDAIS (*h*)

Note bibliographique[1].

Le livre populaire des quatre fils d'Aimon est sans doute un de nos plus vieux livres populaires. Il date de la fin du quinzième siècle. Comme preuve d'ancienneté, j'allègue le fait qu'il est entièrement écrit en prose, sans vers intercalés[2].

Il y a relativement très peu d'exemplaires de ce livre qui, cependant, doit avoir été réimprimé souvent. Mes recherches m'ont appris l'existence des éditions suivantes :

I. — Rédaction originale :

1) Fragment d'une seule feuille, imprimée à Gouda, chez Govert van Ghemen, fin du quinzième siècle. Ce fragment se trouve à la Bibliothèque royale de La Haye[3].

2) Ed. de Leide, Jan Seversone, 1508. C'est l'édition que je me propose de publier. Voici le titre :

Dit is de histo | rie van dē vier | heems kinderē | Eñ ge-

1. Due à l'extrême obligeance de M. le Dr G.-J. Boekenoogen.
2. Cf. *Tydschrift voor boek-en bibliotheekwezen* III, p. 139.
3. La feuille est reproduite dans Holtrop, *Monum. typograph.*, p. 79, et dans ten Brink, *Nederlandsche Letterkunde*, p. 58.

Digitized by Google

sciede bi Coninc Karels tidē die grote | die hadde genoet alle die herē vā kersten | ryc tot synre worscap. Alsoe als die hystorie | vertelt. En̄ is seer ghenoecklyc om lesen.·. | (La gravure représente les quatre fils d'Aimon montés sur Bayard; in-4° de 126 pages.

3) Ed. d'Amsterdam, Weduwe Gysbert de Groot, 1713. In-4°; on la nomme dans le Cat. Bibl. Serrure, II, n° 3070.

4) Ed. d'Amsterdam, Erve. Wed. Gysbert de Groot en Antony van Dam, 1718. In-4°. Il y a une reproduction de la feuille de titre dans ten Brink, *Letterkunde*, p. 58. La Bibliothèque royale de La Haye en possède un exemplaire (n° 19, *d.* 24).

5) Ed. d'Amsterdam, Gysbert de Groot Keur, 1752. In-4°. Il y en a un exemplaire à la Bibliothèque de l'Université d'Amsterdam, M. Boekenoogen en possède un autre.

6) Ed. d'Amsterdam; Erven Wed. Jacobus von Egmont, 1761. In-4°. Cité dans le catalogue des Auteurs populaires (1893) de Fred. Muller en Cie, n° 660. On ne sait pas qui le possède actuellement.

7) Ed. d'Amsterdam; Wed. Hendrik van der Putte, 1767. In-4°. Il y en a des exemplaires à la Bibliothèque de l'Université de Leide et d'Utrecht.

8) Ed. d'Amsterdam; Erve H. van der Putte, 1788. In-4°. Il y en a un exemplaire au musée municipal d'Alkmaar.

9) Ed. d'Amsterdam; S. en W. Koene, 1795. In-4°. M. Pfaff nomme cette édition dans *Reinolt von Montelban*, p. 507.

10) Ed. d'Amsterdam; S. en W. Koene, 1802. In-4°. Il y en a des exemplaires à la Bibliothèque royale de La Haye (n° A. B., 155); à la Bibliothèque de l'Université d'Utrecht, à la Bibliothèque royale de Berlin (deux exemplaires), de Copenhague.

11) La rédaction publiée par M. Matthes, 1872.

II. — Rédaction abrégée (et expurgée) d'Anvers, publiée avec une approbation du clergé, 1619. On connaît de cette rédaction les éditions suivantes :

1) Ed. d'Anvers, P. J. Rymers (vers 1770). In-4°. Annoncée dans le Catalogue de M van Stockum, libraire à La Haye, n° 18 (1904), à f. 8.


Digitized by Google

2) Ed. d'Anvers, J. H. Heyliger (vers 1790). In-4°. Exemplaires : Musée Plantyn, Anvers; Bibliothèque de l'Université de Halle, etc.

3) Ed. d'Anvers, J. N. Vinck (commencement du dix-neuvième siècle). Exemplaire, entre autres, à la Bibliothèque royale de La Haye.

4) Ed. de Gand, L. van Paemel (1817-1845). In-8°.

5) Ed. d'Anvers, Jos. Thys (vers 1830-1840). In-8°. Plusieurs exemplaires.

6) Ed. de Gand, Isabella Carolina van Paemel (vers 1848).

Il va sans dire que, pour la critique du livre populaire, j'ai dû m'en tenir à la rédaction non abrégée, et dans ce groupe, j'ai choisi l'édition de M. Matthes parce qu'elle est, de toutes, la plus accessible.

Elle est faite d'après le livre populaire de 1802. Comme celui-ci présentait un texte fort corrompu, M. Matthes l'a corrigée çà et là à l'aide de la traduction de Heidelberg (*P*), dont nous venons de parler.

Quant au second groupe, il est de très peu de valeur pour les recherches sur l'évolution de la légende. Le clergé, qui avait mis à l'index bien des livres populaires, a modifié le récit des aventures de Renaud en supprimant tout ce qui pouvait nuire au respect dû à l'autorité temporelle et spirituelle. C'est ainsi qu'on a omis les chapitres XIV, XV, XVI et XVII qui contiennent le récit des tours joués par Maugis à Charles. Ensuite, le personnage du roi a subi une modification sensible : dans l'édition d'Anvers, il devient hautain et jaloux de sa dignité. La censure s'est aussi exercée sur le personnage de Turpin : là où il était impossible de changer sa conduite, on a tout simplement supprimé son titre d'évêque; c'est ainsi qu'il devient un simple particulier qui peut agir à sa guise.

Mais dans un passage tout au moins (et le fait est assez

Digitized by Google

singulier pour mériter d'être signalé) le texte d'Anvers est plus complet que l'autre. Il contient, en effet, le récit d'un combat singulier entre le fils de Renaud et le traître Galeran (ch. XXVII). Aussi, M. Matthes a-t-il dû recourir à une des éditions de ce texte (Anvers, 1619) pour combler cette lacune. Le fait que cet épisode se trouve dans le texte épuré démontre clairement que la scène doit avoir fait partie du texte original (*y*) et cette supposition est confirmée par la présence de l'épisode en question dans le livre populaire allemand (*a*). Il est difficile de dire à quoi il faut attribuer la suppression de ce passage. Peut-être M. Matthes a-t-il raison de supposer que c'est le désir de ne pas dépasser le nombre de onze feuilles qui a décidé l'imprimeur à omettre un chapitre.

Antérieurement à M. Matthes, un littérateur distingué, J.-A. Alberdingk Thym, s'est occupé de l'histoire des fils d'Aimon. Il a publié un recueil (*Karolingische Verhalen*, Amsterdam, 2e éd., 1873) contenant quelques romans de chevalerie, mais il les a adaptés au goût de notre siècle et leur a donné une forme idéale, plus artistique. Cet ouvrage a une grande valeur littéraire, mais il est clair qu'il ne peut être d'aucun secours à la critique.

TRAITS DISTINCTIFS DE *h*.

Contrairement à ce que je viens de dire de *P*, le livre populaire *h* offre un récit suivi, très agréable à lire. Ici, point d'énumérations ou de remplissages; les péripéties de la vie de Renaud et de ses frères se déroulent régulièrement et, malgré les fautes et quelques lacunes, le récit a gardé une unité et une concision remarquables. Le langage est simple et précis le plus souvent, non sans quelque prétention littéraire : proverbes, expressions figurées qui se

Digitized by Google

répètent, termes empruntés à une jurisprudence féodale, postérieure de quelques siècles au temps de Charlemagne, etc. Ces détails prouvent déjà que nous n'avons pas affaire à une œuvre originale, ce qui est confirmé par le désir évident d'adoucir la crudité de passages trop barbares et, en général, d'atténuer tout ce que le texte original avait de trop hardi. Il est certain que celui-ci était en vers : çà et là le conteur ne s'est pas même donné la peine de « dérimer » son texte; il y a des passages où l'on pourrait assez facilement rétablir la forme poétique. Il est curieux qu'au cours de tant de siècles le texte ait été peu changé; c'est une bonne aubaine que nous devons évidemment à l'insouciance des éditeurs successifs et à la servilité avec laquelle ils ont réimprimé des mots et des phrases devenus inintelligibles pour eux depuis longtemps.

Avant de m'occuper des passages qui contiennent évidemment des fautes, je voudrais en relever quelques-uns qui manifestent une tendance littéraire par l'addition de détails inconnus aux autres textes néerlandais.

h p. 81, *a* p. 81, *P* 4688. Dans la forêt de *Bordeele*, Maugis a tué quatre moines. Il les déshabille et porte leurs vêtements comme cadeau de la part de Renaud à l'abbé du couvent où les moines ont passé la nuit. *h* dit en outre que c'était un couvent du même ordre, détail qui manque dans *a* et *P*.

h p. 165, *a* p. 172, *P* 13145. Renaud a livré Bayard à Charles; le roi le fait jeter dans la rivière, que *h* appelle *l'Oise*, nom qui manque dans les autres textes.

Pour achever de caractériser *h*, je citerai quelques passages où il est manifeste que l'auteur a essayé d'embellir son texte par des expressions littéraires :

h p. 61. *De verrader riep tot Aymyn in de vierschaer* (Le traître dit à Aimon en cour de justice, etc.); mais puis-

Digitized by Google

qu'Aimon se trouve seul, il est évident qu'on ne saurait parler de sa cour de justice.

h p. 74. Après que Bayard lui a été volé, Renaud se lamente et maudit l'heure où il est né. *h* ajoute : Il se tordit les mains jusqu'à ce que le sang lui jaillit des ongles, il s'arracha les cheveux et s'écria : *O felle Fortuine et draayent Rat van Avonturen, hoe sult gy my dus swaer en hart syn?* (O fortune cruelle et roue tournante des aventures, pourquoi être envers moi si dure et si impitoyable?)

FAUTES DANS *h*[1].

h p. 5, *a* p. 7, *P* 143. Après la mort de Hugue de Dordon, les troupes de Charles et celles d'Aimon se battent jusqu'à ce que la nuit les sépare. Mais *h* p. 5 nous apprend qu'Aimon a dû céder à Charles; cependant, quelques lignes plus bas, le roi dit que la nuit les a séparés.

h p. 6, *a* p. 8, *P* 175. D'après *a* et *P*, l'armée d'Aimon doit se cacher le jour dans les forêts les plus profondes; dans *h*, les troupes d'Aimon se cachent dans le désert.

h p. 25, *a* p. 26, *P* 1026. Renaud s'empare de force des mets qu'on ne veut pas lui servir. Dans *P* et *a*, Renaud tue le cuisinier; dans *h*, il le jette d'abord au feu. C'est alors seulement que le cuisinier saisit un pan du bliaud de Renaud, après quoi celui-ci le tue. Il y encore à la p. 25 un détail dans *h* qui manque dans *a* et *P*. Ce détail se rapporte à la place que Louis fait désigner aux quatre fils d'Aimon au festin d'honneur. *h* p. 26 contient une remarque de Charles qui ne se retrouve nulle part ailleurs : après la mort du cuisinier, le roi, évidemment pour excuser Renaud, dit : « Il a tué le cuisinier? Qu'importe, si j'en

1. Pour les fautes de *h*, voir aussi *Renolt von Montelban*, p. 560-567

Digitized by Google

perds un, il y en a dix autres qui voudront occuper sa place. »

h p. 28, *a* p. 28, *P* 1157. Dans le cortège du couronnement figurent les quatre fils d'Aimon. *h* donne à Aalard le titre de « marcgrave ». C'est évidemment une faute, car ce n'est que plus loin (p. 31) que Charles lui donne la Pouille avec le titre de « marcgrave ».

h p. 49, *a* p. 50, *P* 2530, *Rt* 232. Saforet a construit trois châteaux dans le domaine d'Yon d'après les textes *a*, *P* et *Rt*. Dans *h*, il en a détruit trois.

h p. 63, *a* p. 65, *P* 3436. *h*, en parlant d'Aimon, le nomme : « Grave Aymyn van *Nerboen* ». *a* : « Graff Heymon ». *P* : « Heymen ».

h p. 118, *a* p. 123, *P* 8150. Dans la bataille de Vaucalon, Guichard est blessé par *Werryn van Morleon*. Selon *h*, c'est Richard; mais puisqu'on parle plus bas des blessures de Guichard et que c'est lui qu'on porte sur le rocher, il est évident que *h* se trompe. Dans ce passage, on confond partout Guichard et Richard. (Cf. le texte français, p. 187-8.)

Outre les fautes signalées ci-dessus, il y a dans *h* deux lacunes.

La première se trouve à la p. 160. Lors de la captivité de Charles à Montauban, Maugis supplie le roi de pardonner aux quatre fils. Mais il voit que c'est en vain. La phrase suivante dans *h* est celle-ci : « C'est ainsi que Maugis fut ermite pendant quatre ans. » *a* p. 166 et *P* 12635 nous apprennent que Maugis, voyant que le roi s'obstine à combattre ses neveux, les recommande à Dieu, et se promet de ne plus jamais s'opposer à celui qui porte la couronne de France. Il part, se fait ermite et vit dans le désert pendant quatre ans. Pour la seconde lacune, comblée par M. Matthes, voir p. 41.

Digitized by Google

§ IV.

LE LIVRE POPULAIRE ALLEMAND (*a*).

Le premier roman en prose qui a répandu en Allemagne la légende de *Renaud de Montauban* est un ouvrage du quinzième siècle écrit dans le dialecte de Cologne : *Die Historie van sent Reinolt* et qui remonte probablement à une date antérieure à celle de *P*. C'est un ouvrage hagiographique qui a uniquement pour but de traduire dans un langage compréhensible l'histoire de saint Renaud. L'auteur ne s'est pas borné à suivre le *Renout* néerlandais qui raconte trop brièvement le « moniage » du héros ; il a consulté, en outre, deux légendes latines consacrées à Renaud : *Vita sancti Reynoldi* (en vers) et la légende des *Acta sanctorum* (en prose), qui remontent toutes les deux au treizième siècle. L'histoire de *sent Reinolt* a été faite probablement pour être lue dans l'église aux occasions solennelles. C'est ce que prouve une charte du 9 octobre 1482 qui ordonne qu'aux premières vêpres de l'Épiphanie on fera la lecture de la vie du saint martyr [1].

L'histoire de saint Renaud n'est conservée que dans un seul manuscrit ; il en existe une traduction latine. Le second ouvrage en prose qui traite de l'histoire de Renaud est une traduction du livre populaire français faite en 1535, probablement par Jeronimus Rodler [2]. C'est une édition de luxe qui a dû être peu répandue dans le peuple, d'autant plus qu'elle contenait le texte français qui n'était pas populaire en Allemagne.

1. Voir *Die Heymonskindern*, p. XXXV.
2. Voir *Die Heymonskindern*, p. XLIV ss. Est-ce le texte publié par M. Albert Bachman dans *Bibliothek des Literarischen Vereins*, Stuttgart, 1895 ?


Digitized by Google

Au début du dix-septième siècle (1604), un libraire de Deventer, Paul van der Aelst, eut l'idée de traduire en allemand le livre populaire néerlandais. C'est un auteur assez connu. Il a publié un recueil de poésies et une traduction de l'*Ars amatoria* d'Ovide. Sa traduction ne suit pas servilement le texte ; il se permet de légères modifications et des suppressions; mais comme il a eu pour modèle un texte néerlandais sans lacunes [1], et antérieur à la plus ancienne édition connue, son ouvrage est d'une valeur réelle pour l'étude de la légende. Il a connu, en outre, la légende de saint Renaud; dans le titre de son livre, il dit expressément qu'à l'histoire des aventures des quatre fils d'Aimon, il a joint toute la vie de saint Renaud (à partir du chapitre XXXI); mais, au cours du récit, on rencontre également çà et là des passages empruntés à l'histoire du saint.

C'est l'édition de 1604 que M. Pfaff a suivie. En voici le titre complet :

Ein schöne und lustige History von den Vier Heymonskindern | Adelhardt Ritsardt | Writsardt und Reinoldt | und ihrem Rosz Beyardt | was sie fur Ritterlicher Thasen | gegen die Heyden zu Zeiten Caroli Magni Kön : in Franckr. und ersten Rom. Keisers begangen haben.

Auch ist hiebey gefügt das gantze Leben des H. Reinoldi | welcher war der jüngste von den Vier gebrüdern | was er fur wunderzeichen und miraculen durch Zulassung Gottes gethan hat.

Allen Gottliebenden Christen zugefallen ausz dem nider Teutschs in unser gemein Teutschs übergesetzt und in Truck verfertigt durch P. V. D. AE.

1. Voir p. 41.

Digitized by Google

Gedruckt zu Cölln | Bey Peter von Brachel | in der Schmirstrassen. Anno 1604.

Cette édition est assez rare ; elle se trouve à la Bibliothèque royale de Dresde et à la Bibliothèque ducale de Wolfenbüttel.

Parmi les autres éditions du livre populaire allemand, il n'y en a qu'une qui ait de la valeur pour l'étude de la légende. Elle diffère très peu de celle dont nous avons parlé; elle porte le même titre avec l'indication suivante : *Gedrückt Zu Cölln | Bey Peter von Brachel, under | Gülden Wagen. Anno 1618.*

TRAITS DISTINCTIFS DE *a*[1].

Le fait que le chapitre traitant du combat judiciaire du fils de Renaud et du traître Galeran se trouve dans *a* et que M. Matthes a pu combler cette lacune à l'aide de l'édition d'Anvers, prouve, comme nous l'avons vu, que *a* remonte à un texte antérieur à *h*. Il est curieux qu'à la lecture *a* nous fasse l'impression d'un ouvrage plus moderne que *h*. La naïveté et la simplicité de l'auteur néerlandais manquent au traducteur allemand : les personnages se parlent avec la courtoisie la plus raffinée, ce qui ne laisse pas de produire d'étranges effets : il y a trop de disproportion entre ce langage et les actes, que le traducteur n'a pu civiliser. Lorsque Hugue de Dordon demande une récompense pour ses deux oncles, il commence sa prière par *Allergnedigster Herr König*, et y introduit six fois les mots : *Euro Majestät*. Charles répond en lui coupant la tête. Clarisse, en parlant à son mari, emploie constam-

1. Pour les passages où *a* est modifié d'après la légende de saint Renaud, voyez Pfaff, *Reinolt von Montelban,* p. 568 ss.


Digitized by Google

ment la formule : *Allerliebster Herr*, et celui-ci lui répond par : *Liebe frau Gemahlin*, etc.

Ce qui caractérise encore *a*, c'est le changement qu'ont subi la plupart des noms propres. Quelques-unes de ces modifications s'expliquent par la forme que les noms des barons ont déjà dans la légende latine ; reste à savoir où cette légende a pris ces formes bizarres, puisque d'après M. Pfaff elle aussi remonte à *Rt*.

Voici quelques-uns de ces changements de nom :

4. *Hugo von Bourbon*, *Haymerin von Bourbon* pour *Hugo von Dordoen*, *Eimerich von Narboen*.

5. *Alixlandt* pour *Yszlant*.

31. *Bolloys* pour Blois.

35. *Herr von Rode* pour *Heredriet* (cf. *a* p. 39 : Aalard parle de *Heredriet*).

50. *Tarasconia* pour indiquer le royaume du roi Yon.

53. *Hugo von Auerna* pour *Hugo von Avernois*.

53. *Israel* pour *Ysoreyt, Isoret*.

93. *Grave Aymerin, Arnoldts Sohn von Geulandt*, pour *Arnouts sone von Beviant*.

93. *Der Hertzog von Bamon*, pour *de hertog van Barboen*.

99. *Ansays* pour *Asises*, *Assys*.

163. *Moran* pour *Moyant* (*P*), *Moriante van de Rivier* (*h*).

FAUTES DE *a*.

a p. 11, *h* p. 10, *P* 317. Dans *a* le refus de Charles de rester avec Aimon, pour célébrer les noces, est la seule cause du renouvellement de la guerre. Dans *h* et *P* Aimon s'est déjà promis de venger par le sang la mort de son neveu Hugue, malgré la réconciliation proposée par le roi.

Digitized by Google

a p. 14, *h* p. 12, *P* 419. Dans *a* on lit que Charles a fait convoquer ses barons par le fils de sa sœur appelée Berthe. *h* et *P* ne nomment pas cette sœur. Ici *a* a sans doute puisé dans la Légende de saint Renaud.

a p. 68, *h* p. 67, *P* 3647. Si Charles ne veut pas se réconcilier avec Renaud, le messager doit lui annoncer que Renaud le traitera comme il a traité Louis, c'est-à-dire qu'il le tuera. Dans *h* et *P* cette menace est rendue plus terrible par les mots suivants : « Je sais très bien que le roi a l'habitude d'entendre la messe la nuit ; je le frapperai à l'église ou ailleurs ; il ne me verra pas parce qu'il fera sombre ; c'est ainsi que je me vengerai. » Tout ce passage manque dans *a*.

a p. 188. L'évêque de Cologne Agilolphe est emprunté à la légende de saint Renaud.

Si je ne continue pas à relever les fautes de *a* comme je l'ai fait pour une cinquième partie du livre à peu près, c'est que toutes les différences que j'ai relevées se trouvent dans les notes que M. Pfaff donne au bas de son texte.

DIFFÉRENCES ENTRE *h* ET *a*.

a p. 8, *h* p. 6, *P* 201. La guerre que se font Charles et Aimon dura dix-sept ans et demi. D'après *h* et *P* seize ans.

a p. 16, *h* p. 15, *P* 549, 561, *Rt* 27, 45. Deux détails manquent dans *a*, premièrement l'avertissement qu'Aye adresse aux quatre ambassadeurs : elle leur dit que son mari est l'homme le plus hautain et le plus puissant qui soit au monde ; deuxièmement, la description du costume d'Aimon.

a p. 16, *h* p. 15, *P* 597, *Rt* 89. Encore un détail qui manque dans *a*. Les trois autres textes ajoutent qu'Aimon

Digitized by Google

aurait volontiers frappé de son épée les ambassadeurs, si « l'honneur » ne le lui avait défendu.

a p. 21, *h* p. 21, *P* 775. Lorsque Renaud a été armé chevalier, il tue le premier cheval qu'on lui amène; sa mère s'en désole, mais Aimon dit : « Tais-toi femme, je voudrais bien qu'il en tuât cent. » Ce détail ne se trouve pas dans *a*.

a p. 22, *h* p. 21, *P* 796. Les textes *h* et *P* nous apprennent que Bayard est si rapide que, monté sur lui, on pourrait au vol rogner les ailes à l'épervier qui vient de muer. Cette comparaison manque dans *a*.

a p. 27, *h* p. 26, *P* 1051. Après qu'au banquet du couronnement Renaud a tué le cuisinier, le panetier et l'échanson lui offrent tout ce qui lui faut. Dans *a* on ne nomme pas ces deux dignitaires, et c'est tout de suite le sénéchal qui entre en scène.

SOURCE COMMUNE DE *h* ET DE *a*.

Nous avons vu que *Rt* et *P* remontent probablement à la même source; ce qui n'est que probable pour les deux textes en vers peut être affirmé avec certitude pour les deux textes en prose. Les fautes qu'ils ont en commun sont si caractéristiques qu'on peut conclure sans hésitation à une source commune, roman en prose probablement, que je nommerai *y*.

FAUTES COMMUNES DE *h* ET *a*.

h p. 16, *a* p. 17. Aimon et Aye sont mariés depuis vingt ans. Dans *P* 649 et *Rt* 164 depuis trente ans. Seule cette dernière date peut être juste, parce que, d'après toutes les

Digitized by Google

versions néerlandaises, Renaud a quinze ans; il est le plus jeune, et entre sa naissance et celle du frère le plus rapproché de lui, Aimon a été absent pendant sept ans.

h p. 30, *a* p. 30. Guichard sert à table deux comtes, ce qui n'a pas de sens. Cf. *P* 1265 : il sert à table avec deux comtes.

h p. 43, *a* p. 43. Le père de Bertram est Fouke, dans *P* c'est Naime, ce qui s'accorde avec la tradition épique.

h p. 54, *a* p. 54. Avernais tue d'abord Lambert et puis Ancel. Cf. *P* 2870, *Rt* 690, où il n'est question que du meurtre de Lambert. Il est évident que là est la leçon primitive.

h p. 58, *a* p. 60. Le titre du chapitre XII est à peu près identique dans les deux textes et ne répond pas au contenu du chapitre.

h p. 63, *a* p. 65. Renaud coupe les mains, le nez et la bouche à un messager et lui crève un œil. Or la suite du chapitre prouve que la victime de la colère de Renaud est bien son père Aimon, ce qui d'ailleurs est conforme à la leçon de *P*. Voyez 3404-3410.

h p. 75, *a* p. 75. Il est question du récit de Charles et d'Elegast. Et nos deux textes prétendent que c'est Elegast qui a voulu tuer Charles, tandis qu'en réalité c'est le beau-frère de celui-ci qui a prémédité ce crime. *P* 4256 ne commet pas cette faute.

h p. 83, *a* p. 83. Il est question d'un breuvage qui soumet à la volonté de Maugis quiconque en boit. Dans *P* 4838 la boisson n'est que soporifique, ce qui s'accorde avec la suite du récit.

h p. 105, *a* p. 106, *P* 6653. Dans *h* et *a* Renaud répond à Fouke en breton; Fouke ne le comprend pas, et cependant il raconte à Dunay que le jeune bachelier est né en Bretagne. Dans *P* Renaud dit à Fouke qu'il est originaire de Bretagne.

Digitized by Google

h 160, *a* 167. Le roi quitte Montauban et les deux textes n'ajoutent aucun détail. Dans *P* c'est Renaud qui reconduit Charles hors de la ville, ce qui s'accorde avec la suite du récit de *h* lui-même.

Je signale encore la lacune commune suivante, qui peut être considérée comme une faute :

h p. 87, *a* p. 86. *P* 5237 raconte que les valets s'endorment. Ce détail est omis dans *h* et *a;* il est pourtant nécessaire, car c'est grâce à ce sommeil que Renaud a pu emmener Bayard.

AUTRES CONCORDANCES CARACTÉRISTIQUES.

h p. 8, *a* p. 10 parlent d'un messager du nom de Maugis, neveu d'Aimon, ambassadeur auprès du roi Charles.

h p. 76, *a* p. 76 mentionnent les mêmes pèlerinages de Maugis (Rome, Saint-Jacques, Saint-Gilles en Provence, Saint-André en Écosse, Jérusalem), qui manquent dans *P*.

h p. 86, *a* p. 86 *vreemde vrouwen,* « femmes étrangères ». Cf. *P* 5170, *fahrenden Frauen* « sorcières ».

h p. 93, *a* p. 93. Tandis que *P* 5696 raconte que Charles est attaqué par plusieurs seigneurs, nos textes nous les représentent comme défendant leur roi.

h p. 105, *a* p. 107. Renaud est né à *Barwyck,* en Angleterre; manque dans *P*.

h p. 161, *a* p. 167. Charles prétend que les assiégés n'ont pas de vivres; manque dans *P*.

h p. 157, *a* p. 163 nomment Roland comme celui qui a fait prisonnier Maugis, tandis que *P* 12378 parle d'un personnage indéterminé.

h p. 127, *a* p. 131 abrègent. Cf. *P* 9267, *R* 207, 2; 210, 37.

Je mets à part les trois passages suivants qui attestent

Digitized by Google

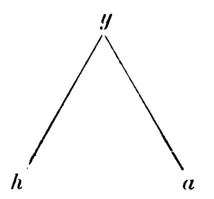
dans *a* comme dans *h* un certain souci de la forme littéraire :

h p. 12, *a* p. 13. La comparaison du faucon et de l'épervier manque dans *P*.

h p. 16, *a* p. 17. Comparez les paroles d'Aimon : *Ik ben de ongevalligste man dat nooit op aerden kwam en gy het ongevalligste wyf dat nooit lyf ontvink* (« Je suis l'homme le plus misérable qui jamais naquît et toi la femme la plus misérable qui jamais reçût vie ») avec celles de Renaud *h* 46 : *We zyn ongevallige menschen* (« Nous sommes des gens misérables »). Cette coïncidence n'est certainement pas fortuite. Renaud ajoute : *Al hadden wy gout, het sou onder onze handen koper worden* (« Quand même nous aurions de l'or, il deviendrait du cuivre sous nos mains »).

h p. 168, *a* p. 179. *Ten Braes daer Sint Joris ligt* (« Le détroit des Dardanelles, bras de Saint-Georges »).

Nous arrivons donc à une conclusion que nous pouvons résumer sous la forme suivante :



SOURCE COMMUNE DE x ET DE y.

Comparons entre eux, pour finir, x et y. Ce qui prouve que ces deux textes supposés ne peuvent pas provenir indépendamment d'une source française et par suite remontent

Digitized by Google

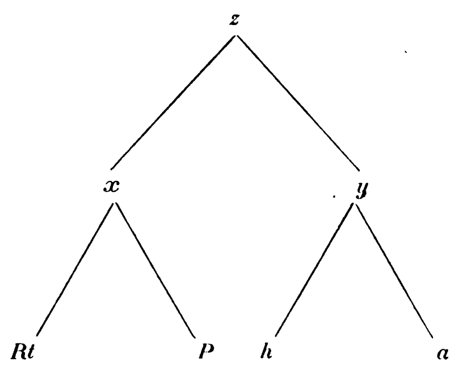
à une source commune, ce sont les deux fautes communes suivantes :

h p. 46, *a* p. 47, *P* 2304, cf. 2342. Aucun des textes ne contient les paroles de Saforet, auxquelles le messager fait allusion plus tard.

h p. 132, *a* p. 136, *P* 9770. Clarisse appelle son fils Aimerin du nom d'*Aalard.*

Nous appelons *z* cette source commune.

Voici donc le tableau que je propose pour les textes néer landais :



TRAITS DISTINCTIFS DE *z*.

Il n'est pas nécessaire que je m'occupe en détail de la caractéristique de *z*, puisque le deuxième chapitre tout entier sera consacré à la comparaison de *z* et du texte français. Je me bornerai donc à quelques remarques sur les noms propres.

La femme de Renaud, *Clarisse* dans le texte français, porte le nom de *Claradys* (*Claridis*) dans *Rt* (1373), *P* (partout; cf. cependant 7826 *Clarion*) et dans *a* (pp. 116, 121, 137). Il s'ensuit que d'après le tableau précédent ce

Digitized by Google

nom doit s'être trouvé dans *z*. Il n'y a que *h* qui la nomme toujours *Clarissa* [1].

La forme *Claradys* est difficile à expliquer. Il serait sans doute bien hardi de supposer une forme hyper-correcte pour **Clareïs*, qui serait à son tour une forme hyper-française pour *Clarisse*, considérée comme forme picarde. Cf. ci-dessous.

On remarque les mêmes hésitations quant au nom du roi de Cologne, qui est assiégé par les païens. *P* 6242 donne *Assys*, *h* p. 98 *Asises*, forme qui revient dans *h* partout où il est question du roi, *a* p. 99 ss. *Ansays*. Il est évident que la forme donnée par *a* se rapproche le plus de la forme française *Anseïs*.

Les formes *Assys* et *Assises* doivent remonter à un original picard, car en picard l'*e* muet devant une voyelle s'est effacé de bonne heure [2]. Si *a* avait cette même forme, on pourrait en conclure que *z* est traduit d'un texte picard, et malgré la forme divergente de *a*, je crois encore cette supposition très vraisemblable. D'abord, parce que, comme nous l'avons vu plus haut (p. 48), *a* s'arroge bien des libertés quant aux noms propres, et comme le livre populaire allemand ne remonte qu'au commencement du dix-septième siècle, il se peut que l'auteur ait reconnu dans *Assises* le personnage épique connu, et qu'il ait modifié son nom d'après celui qu'il porte dans la tradition épique.

D'ailleurs, ce qui est probable pour *z* est presque sûr pour *x*, témoin *P* où l'on trouve plusieurs formes qui

1. Puisque *h* donne *Clarissa*, il se pourrait aussi que *a* ait puisé cette forme dans la légende de saint Renaud, qui est faite d'après *Rt* et que, par conséquent, *Claradys* soit caractéristique pour *x*.

2. Cf. Suchier, *Aucassin et Nicolete*, 4e édition, p. 68. Cf. pourtant *Romania*, XXX, p. 102, note 3.


Digitized by Google

accusent un original picard ou wallon, par exemple *Montagut* (*P* 754); *Bordions* (Bordious)[1] (*P* 10277); *Ysoreit* (*P* 2703, *Rt* 480); (*h* p. 82 *Isoret*); *Frund, sprich franzoys oder pickardye* (*P* 6681; ceci manque dans *h* et *a*). Dans *P*, *Fouke* de Morléon porte le nom de *Fauke*, etc.[2].

Pour terminer, je relèverai quelques noms propres qui se trouvent dans trois ou quatre textes néerlandais et qui manquent au texte français.

Comme barons de Charles figurent : *Bertram von Massagier* (*P* 4904) *sein Bruder Rytschier* (*P* 4906); *Bertram en Riosse*, *die beide kinderen van den hertog van Barboen waren* (*h* p. 93) (fils du duc Naime de Bavière); cf. *Bertram und Rizier* (*P* 5739) et *Bertram der messagier und Dunamels sone van Bavier* (*P* 9538); *Bertram und Ridsier* (*a* p. 93). Il s'agit donc ici des fils de Naimon, Bertram et Richier. Bertram fut le messager de Charles à Desier et de Charles à Doon et de Guillaume d'Orange à Louis[3]. Les deux frères jouent un rôle dans *Gaydon*, Bertrand figure en outre dans *Ogier* et dans *Guy de Bourgogne*, trois chansons auxquelles, comme nous l'avons vu, *P* seul avait aussi emprunté des noms.

Heinrich (Aimery), *Arnoldes sone von Beulant* (*P* 4914), *von Bamlant* (*P* 5714). *Arnouts sone van Beviant* (*h* p. 93). *Arnouts sone von Geulandt* (*a* p. 93). Il est difficile de dire de quelle chanson ils se sont glissés dans *Renaud de Montauban*. Le père figure dans les chansons les plus connues :

1. *h* p. 139 et *passim : Bordeele, Rt* 1447 *Bordelo*.

2. Dans son édition du poème allemand (p. 502), M. Pfaff fait une remarque curieuse sur la langue dont *P* a traduit son texte, qu'on nomme *welsch*. M. Pfaff pense au wallon. Mais *welsch*, *waelsch* était le nom générique que les Germains donnaient aux populations romanes. (Voy. G. Paris dans *Romania*, I, 9-12.

3. Voyez Reimann, *Die Chanson de Gaydon*, p. 75, 80; *Romania*, XIII, 6; *Histoire poétique*, p. 323.

Digitized by Google

Roland, *Girard de Vienne*, *Aimeri de Narbonne*, etc., le fils dans vingt-neuf chansons.

Der grave von Salonsz (*P* 8363), *v. Saloy* (*P* 8411), *Tsalons* (*P* 8463), *Calon* (*h* p. 120 et ss.), *Calon* (*a* 125 ss.).

Amalis van Olinde (*P* 5892) *Amyse den Olinden h* p. 95. *a* p. 93, gendre du roi Charles. Je ne sais d'où peut venir ce nom [1].

Deux rois sarrasins :

Saforet P 2206, etc., *h* p. 45, *a* p. 44. Il y a un *Safarés* dans *Fierabras*, un *Safarin de Murgal* dans *Anseïs de Cartage*, un *Safar* ou *Flabur de Nubie* dans *Ogier*.

Son frère Riant P 2450, *h* p. 48, *a* p. 49. C'est sans doute le *Rion* de certains romans arthuriens.

Comme chevaliers d'Yon figurent :

Hugue von Avernaes P 2689 ; *Avernois*. *Rt* 462 ; *Hugo von Avernas* (*h* p. 52) *a* 53. C'est probablement *Hugue d'Auvergne* qu'on rencontre dans *Gaydon* et dans *Anseïs de Cartage*.

Isoret P 2703, *Rt* 480, *h* p. 52, *a* p. 53.

Dans les chansons de geste il y a plusieurs Ysoré, mais ce sont des rois sarrasins, des traîtres, ou bien des barons de Charlemagne. Je ne sais donc pas à qui il est fait allusion ici.

Comme traîtres de la cour de Charles figurent :

Macharius van de Losanne P 1509, *P* 12235, *h* p. 35, *a* p. 36, etc. C'est Macaire de Losane qu'on retrouve dans *Maugis*, *Aiol*, *Gaydon* et *Aye d'Avignon*.

Fortzier P 12236, *h* p. 156, *a* p. 162. Je ne sais qui ce peut être.

1. Le premier est peut-être Amis

Digitized by Google

Comme traîtres de la cour d'Yon :

Ancel von Ripemont P 2675; *Ontel von Ripemont*, *Rt* 446; le duc de Ripemont (*h* p. 51), *Ancel von Ripemont* (*a* p. 54). Je n'ai pas retrouvé ce personnage.

Lambert P 2735 *Lamprecht Rt* 511, *h* p. 52, *a* p. 53. Probablement Lambert de Montferrant qui figure dans *Gaydon*.

Le pape des Sarrasins *Kalixtiaen P* 13850, *Castiliaan, Castilion* (*h* p. 171, *a* p. 179). Ce mot peut-il être une corruption de « calife »?

Nom de ville :

Beaurepaire P 9405. *Beverepar Rt* 910. *Peurepaert h* p. 128, *a* p. 132. M. Matthes (*Heemskinderen*, p. XXXII) croit que ces mots renferment *le bos de la Serpente* du texte français. Il doit avoir tort, car le nom de *Beaurepaire* est fréquent dans tout le domaine français.

En signalant ces particularités du texte supposé *z*, je crois avoir donné une idée suffisante du groupe néerlandais. Les autres différences entre ce groupe et le groupe français, représenté par le texte imprimé, seront étudiées au chapitre suivant.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

SECTION I.

Les différents épisodes.

§ I.

INTRODUCTION DE LA VERSION NÉERLANDAISE : ÉPISODE DE HUGUE DE DORDONE. ENFANCES DE RENAUD.

(*P*, vers 1-2917; *h*, p. 1-15; *a*, p. 1-15; *Rt*, premier fragment, vers 1-198; *R*, I, 1-53, 4.)

Épisode de Hugue de Dordone. — Un jour de Pentecôte, le roi Charles tenait cour plénière. Comme il célébrait l'anniversaire de son couronnement à Rome, non seulement de nombreux chevaliers étaient accourus à Paris pour lui rendre hommage, mais il y avait aussi des rois et même notre père le Pape de Rome et le patriarche de Jérusalem. Charles était à table, couronne en tête, et auprès de lui se tenait l'impératrice avec une suite nombreuse de belles et gracieuses damoiselles. A une des tables voisines étaient placés deux barons illustres : Aimon, comte de Dordone, et Aimeri de Narbonne. Et voilà que tout à coup se lève leur neveu Hugue de Dordone. Il s'approche du roi, se met à genoux devant lui et le prie humblement de récompenser ses oncles qui ont fait la guerre

Digitized by Google

pour le roi jusqu'en Turquie, en Espagne et en Islande, et à qui il n'a jamais donné de quoi s'acheter une paire d'éperons[1]. Charles refuse d'un air hautain, et comme Hugue insiste et dit qu'on blâmera sa conduite dans toutes les cours du monde, Charles se met en colère et lui coupe la tête. Le sang du baron se répand sur le plancher de la salle, les chevaliers se lèvent, les damoiselles se pâment et la joie se transforme en un deuil profond. Aimon et Aimeri renversent les tables, jurent de venger la mort de leur neveu et rassemblent leur armée, qui se compose de plus de mille chevaliers. Charles aussi s'arme; il déploie son étendard et range son armée en bataille. Ceux de Milan[2], et les Allemands, les Frisons, les Flamands, les Brabançons[3], qui tous sont ses sujets, accourent; ils sortent de la ville pour tuer Aimon et ses barons et pour ravager son pays. Le cri de ralliement d'Aimon est : « Narbonne ». Les deux armées se battent jusqu'à ce que la nuit les sépare. Charles a perdu plus de mille hommes, Aimon trente ou trente-quatre tout au plus. Bien des chevaliers moururent et bien des châteaux furent détruits par la mort du baron Hugue.

Charles, réunissant son conseil, bannit à jamais Aimon et toute sa parenté. Les proscrits quittent immédiatement le pays, sachant qu'ils ne sont pas assez forts pour résister à Charles. Le jour, ils se cachent en des endroits déserts; la nuit, ils détruisent et pillent châteaux, abbayes et couvents et ferrent leurs chevaux avec l'or volé sur les autels. C'est qu'Aimon avait dans son armée son neveu Maugis, un puissant magicien. Et cette guerre dura seize ans.

1. *P* 80 des chevaux.

2. *P* 112 *Leuwen, Reymen, Meylan; h* p. 4 *Lauwen, Romen, Milanen; a* p. 6 *Riemen, Lawen, Maylandt.*

3. *P* 116 *Hoene, Schotten,* 117 *Saszen.*

Digitized by Google

Enfin, les pairs de France, las de la lutte, insistent auprès de Charles pour qu'il offre la paix à Aimon, et Charles lui envoie trois messagers avec une lettre dans laquelle il lui promet de lui payer neuf fois le poids de Hugue en or. Aimon, qui se tenait dans son château de Pierlepont, refuse. Charles renouvelle ses propositions de paix : Aimon épousera Aye, la sœur du roi, et on lui rendra tous ses domaines, non plus en fief, mais en pleine possession pour lui et ses héritiers. Cette fois-ci, Aimon daigne consulter ses amis : Aimeri de Narbonne, Guillaume d'Orange et maint puissant baron lui conseillent d'accepter les propositions du roi. Il envoie donc à Charles deux messagers porteurs d'une lettre, et quand le clerc du roi a lu le message devant Charles et ses barons, le roi proclame la paix et par les messagers il fait prier Aimon de se rendre à Senlis, où on s'entendra sur les dernières conditions. Charles, avec une suite nombreuse, vient à la rencontre d'Aimon; il s'avance seul, revêtu d'une haire et nu-pieds; il s'agenouille devant Aimon et le conjure de lui pardonner la mort de Hugue. Aimon consent, et désormais ils seront amis.

Le mariage se fait en grande pompe; la mariée est conduite à l'église par un évêque et par Roland; le roi paye à Aimon neuf fois le poids de Hugue en or. Mais Aimon n'est point satisfait : il n'a pas vengé par le sang la mort de son neveu.

Il engage Charles à rester avec lui pendant quelque temps, mais Charles refuse et rentre à Paris. Aimon, furieux, se rend avec sa femme à Pierlepont, où il tient cour plénière pendant quarante jours et quarante nuits; il se moque de la paix faite avec Charles et jure devant ses barons de tuer tous les partisans du roi qu'il rencontrera. Aye en est toute triste, et sa tristesse augmente lorsque le soir, en se

Digitized by Google

couchant, Aimon jure sur la croix de son épée de tuer les enfants qu'il aura d'elle[1].

Les enfances de Renaud. — Bientôt Aimon repart pour la guerre; Aye s'absente sous prétexte de pèlerinage et accouche d'un fils. L'enfant reçoit le nom de Richard et ses parrains sont Turpin, archevêque de Reims, et le comte Guillaume d'Orange. Elle accouche encore de Guichard et d'Aalard, et elle fait élever en secret ses trois fils de peur qu'Aimon ne tienne son terrible serment.

Au bout de sept ans, Aimon revient avec sept terribles plaies[2]. Aye a de lui encore un fils, Renaud, qu'elle fait élever en secret avec les autres. C'est ainsi que sans le savoir Aimon avait quatre fils. Le plus jeune, Renaud, devint un preux chevalier, plus grand et plus fort que ses frères; on eût dit un faucon et trois éperviers. Le roi Charles aussi avait un fils, Louis, qui était du même âge que Renaud; mais lorsqu'ils eurent quinze ans, Renaud dépassait Louis d'un pied.

Un jour, vers la Pentecôte, Charles avait réuni sa cour. Les plus hauts barons, notamment les douze pairs, le pape, les patriarches, archevêques et évêques se trouvaient parmi les assistants.

Après avoir commandé le silence, Charles annonce à ses barons qu'il veut abdiquer et laisser le trône à son fils Louis, à cause de son grand âge, qui ne lui permet plus ni de faire la guerre, ni de rendre la justice. Turpin et tous les seigneurs reconnaissent avec lui que le couronnement de Louis ne peut avoir lieu en l'absence d'un des plus puissants barons qui a été banni il y a quinze ans et six se-

1. *P* 340 : il jure de tuer les parents de Charles; *a* p. 12 *idem*.
2. *a* p. 13 : Il avait conquis la couronne d'épines de Notre-Seigneur et les clous de sa croix.

Digitized by Google

maines. Le roi comprend qu'il s'agit d'Aimon, qui est rebelle et hautain, mais qui a conquis la couronne d'épines et les clous de la croix de Notre-Seigneur. Enfin, on convient de lui envoyer quatre ambassadeurs, et Turpin désigne comme tels Roland, Guillaume d'Orange, le hardi Bertrand et Bernard. Ceux-ci partent richement parés; Aye [1], assise à la fenêtre du château de Pierlepont, les reconnaît quand ils s'avancent dans la plaine. Redoutant pour eux la colère de son époux, elle envoie à leur rencontre un des gardiens du château avec de riches parures. Il doit les prévenir qu'ils auront affaire à l'homme le plus farouche qui soit au monde.

Ils entrent néanmoins et se présentent devant Aimon qui, revêtu d'un bliaud de soie verte orné de pierreries, se tenait au milieu de ses barons, fier comme s'il était le roi de toute la chrétienté. Il était si redouté que personne n'osait dire un mot sans sa permission. Roland et ses compagnons s'avancent sans qu'on réponde à leur salut; ils se mettent à genoux devant Aimon et le supplient humblement, de par le roi Charles, de se rendre à Paris pour couronner Louis. Le roi prolongera sa cour de quarante jours. Aimon garde le silence; il ne jette pas même un regard sur eux. S'il avait pu les battre sans manquer à l'honneur, ils ne seraient pas sortis vivants de son château! Roland renouvelle sa requête, mais Aimon ne répond pas. Alors Aye, remplissant une coupe d'or du meilleur vin de sa cave, la présente à Roland et à ses compagnons et leur souhaite la bienvenue. Puis, s'adressant à son époux, elle le supplie de répondre aux barons, mais Aimon se fâche et, d'un coup de poing, il la jette par terre avec tant de force que le sang jaillit de son nez. Les quatre

1. C'est ici que commence le premier fragment de *Rt*.

Digitized by Google

chevaliers la relèvent et l'entourent, mais Aye, essuyant son sang, les écarte et, souriante, elle embrasse son époux et le prie encore de vouloir bien adresser la parole aux barons. Alors, la colère d'Aimon s'apaise et tristement il dit : « A quoi sert-il de répondre? Je suis certainement l'homme le plus malheureux du monde, comme tu es la femme la plus malheureuse. Hélas! je n'ai pas de fils à qui je pourrais laisser mes terres. Après ma mort, elles reviendront à Louis et je le hais encore plus que son père. » Aye, après s'être assurée qu'Aimon ne tiendra pas le serment qu'il a fait dans leur nuit de noces, le prend par la main et lui révèle l'existence de ses quatre fils[1].

Alors, passant devant les quatre barons, Aimon les salue courtoisement et les prie d'attendre sa décision. Aye le conduit à une chambre voûtée, mais avant d'entrer Aimon s'arrête un moment sur le seuil[2]. Il entend Renaud qui se plaint de la mauvaise nourriture qu'on lui apporte, menaçant de tuer le sénéchal et l'échanson d'Aimon, et Aalard qui cherche à l'apaiser. Renaud, irrité, traite son père de « vieux chien ». Aimon se réjouit et dit à sa femme qu'en lui il reconnaît son sang. Voulant éprouver la force de ses autres fils, il enfonce la porte. Les quatre enfants se jettent sur lui et Renaud lui assène un coup de poing qui le couche sur le plancher. Alors Aimon leur révèle le secret de leur naissance et promet de les armer chevaliers le soir même[3]. Les enfants se placent sur une courtepointe de soie et Aimon arme chevaliers Richard, Aalard et Guichard. Il ne leur donne point de terres : ils feront des

1. C'est ici que s'arrête le premier fragment de *Rt*, vers 199.

2. *P* 701, lacune probable.

h p. 18 et *a* p. 18 donnent un récit détaillé de ce qui se passe dans la chambre entre Renaud et Aalard.

3. Cf. *R* 48. 25 : Charles les arme chevaliers.

Digitized by Google

conquêtes dans le pays des Turcs et des païens. Mais avant de marcher contre eux, ils accompagneront Aimon à la cour du roi Charles. Enfin, ce fut le tour de Renaud qui était si haut de taille qu'Aimon dut monter sur un banc pour lui donner la colée. A Renaud, il donna Pierlepont[1], Montagu[2] et *Falkenstein*[3]. Puis on leur amena des chevaux, mais il n'y en avait pas d'assez fort pour Renaud; il les tua tous d'un seul coup de poing. Enfin Aimon lui promet un cheval nommé Bayard, et enfermé dans une forte tour[4]. Il est si difficile à dompter qu'Aimon conseille à Renaud de revêtir le haubert et le heaume avant de pénétrer dans la tour. Mais Renaud se moque de son conseil et, armé d'un long bâton, il entre dans la tour. Après une lutte prolongée, la porte de l'écurie s'ouvre brusquement, et Renaud en sort monté sur Bayard avec lequel il ne semble former qu'un seul corps. D'un bond, Bayard franchit deux larges fossés et, lorsqu'il est enfin fatigué, Renaud essuie le sang et la sueur dont le corps du destrier est couvert. Alors Bayard, frémissant, joint les pieds et s'incline devant lui. Il était noir comme charbon; il avait le poitrail blanc et était très large des flancs[5]. Il était né d'un dromadaire, à la messe de Saint-Jean[6].

Ainsi montés, Aimon et ses quatre fils, accompagnés des messagers de Charles, partent pour Paris. A leur arrivée, Charles, avec toute sa cour, vient au-devant d'eux, mais

1. Il sera plus bas question de ce nom (analyse du 2e épisode).

2. Montagu (*P* 753, *h* p. 20, *a* p. 21) est peut-être *Scherpenheuvel*, dans le Brabant belge, qui s'appelle *Montagut* en français.

3. Falkenstein ne se trouve pas sur ma carte.

4. Cf. *R* 48. 38 : Renaud reçoit Bayard de la part de Charles.

5. *h* p. 23, *a* p. 22 : noir comme un corbeau, des yeux de léopard, il n'a ni queue ni crinière, né d'un dromadaire.

6. *P* 791, *P* 893 : noir comme un corbeau, tête de léopard.

Digitized by Google

Louis les salue de mauvaise grâce et ne leur adresse pas même la parole. Et lorsque les chevaliers et les damoiselles louent la beauté et la force de Renaud, Louis dit : « Qui a jamais entendu parler des fils d'Aimon? D'où sortent-ils? Il les a loués. » C'est la jalousie qui lui inspire ces mots. Pour mettre Renaud à l'épreuve, il le prie de lui céder son destrier. Mais Renaud répond : « Si jamais je cédais mon cheval, c'est à vous que je le donnerais; mais je n'en trouverais pas d'autre aussi rapide et fort que lui, et je l'ai conquis à grand'peine. » Pour se venger de ce refus, Louis menace de donner des terres à tous les barons, excepté aux quatre frères. Renaud répond fièrement : « Je n'ai que faire de vos fiefs, mon père est assez puissant pour m'en donner. » Mais Louis a trouvé d'autres humiliations à faire essuyer aux quatre frères; au repas, il a défendu à son sénéchal de leur donner à manger; on veut les forcer à manger dans un coin de la salle où les chiens sont nourris. Renaud, ne pouvant souffrir un tel traitement, va à la cuisine où il s'empare de sept plats, et lorsque le cuisinier s'y oppose, il lui casse la tête à coups de poing. La hardiesse de Renaud fait rire le roi Charles et même, lorsqu'il tue le sénéchal qui l'a offensé, le roi défend de le punir. Mais Louis redouble d'insolence : son chambellan ne leur donne qu'un seul banc pour se coucher; mais Renaud prend son haubert et, à coups redoublés, il chasse de leurs lits barons et bacheliers, et c'est à qui s'enfuira le plus vite. C'est ainsi qu'il s'empare de trente lits où lui et ses frères dorment à poings fermés. Le lendemain, on se rend en cortège à la chambre de Louis [1], Aimon et Turpin lui passent son bliaud, et quand on en vient à répartir les charges de la

1. *h* p. 28 : Conversation de Charles et de Louis; *P* 1127. Conversation manque.

Digitized by Google

cour, Renaud est nommé échanson[1], Aalard sénéchal[2], Richard servira les rois et Guichard les évêques[3].

En grande pompe Louis est conduit à l'église par les quatre fils d'Aimon, et pendant le service ils se tiennent auprès du jeune roi avec Charles et leur père. Turpin chante la messe et le patriarche de Jérusalem l'assiste. Au moment du sacrifice, Renaud offre plus que Louis, ce qui excite de nouveau la jalousie du jeune roi. L'autel reste vide et Charles prie Dieu d'envoyer à son fils la sainte huile et les cierges. Enfin, quatre anges descendent du ciel[4] et apportent de l'huile, des cierges et du feu. Après la consécration, on place la couronne sur sa tête[5], on le ceint d'une épée nue pour qu'il défende la chrétienté[6] et qu'il rende bien la justice[7]. Après la cérémonie du sacre, on se rend au palais et Louis, dans un beau verger, donne des fiefs à tous ses vassaux, excepté aux quatre fils d'Aimon. Celui-ci s'en plaint auprès de Charles, et le roi, qui a pitié d'eux, les mande et leur donne de beaux fiefs. Richard, l'aîné, sera marquis d'Espagne, Aalard marquis de Pouille; à Guichard il donne le pays entre Paris et Laon[8], à Renaud l'Artois, Angers et Blois. Louis invente un dernier moyen pour humilier Renaud. Dans le verger, il se vante de ce que personne ne lancera une grosse pierre avec autant de force et plus loin que lui. Aimon assure que Renaud, qui dépasse Louis de plusieurs pieds, aura les bras plus vigoureux. A la provocation de Louis, il va trouver Renaud qui

1. Cf. *R* 50, 23 : Renaud sénéchal.
2. *R* 51, 6 : Renaud et Aalard versent le vin.
3. *R* 51, 7 : Richard et Guichard servent le pain.
4. *P* 1101, *h* p. 29 : deux colombes apportent l'huile; *a* p. 29, *idem*.
5. *P* 1225 : la couronne et un sac.
6. *P* 1230.
7. *h* p. 29.
8. *P* 1320 : *die sesten Schilt zwischen Paris und Louwen.*

Digitized by Google

d'abord ne veut pas lutter de force avec son seigneur, mais enfin, touché par les supplications de son père et gagné par la promesse que Bayard lui appartiendra, il se rend au verger, saisit la pierre et trois fois de suite il la lance avec une telle force que tous les barons l'acclament en reconnaissant sa supériorité. Louis honteux se retire, la tristesse au cœur et nourrissant des projets de vengeance.

En rentrant au palais, il rencontre les trois félons de la cour : *Gavelon*, *Hardrich* et *Macharius*[1], qui lui donnent un conseil astucieux : il doit engager Aalard à jouer avec lui aux échecs, en lui reprochant de s'être vanté de jouer mieux que le roi ; l'enjeu de la partie sera leur tête, et celui qui aura gagné de suite cinq parties aura le droit de couper celle de son partenaire. Louis se met donc à la fenêtre et fait signe à Aalard d'entrer dans sa chambre. Il lui fait sa proposition ; d'abord Aalard refuse, mais quand Louis lui dit que trois témoins affirment ses forfanteries, il renonce à soutenir son innocence et, de force, on le conduit dans une chambre où les trois félons et plusieurs autres seigneurs le gardent. Le jeu commence en présence des barons. Et un des traîtres, Ganelon, pousse la félonie jusqu'à dire à voix basse à Hardrich : « C'est bien ce que j'ai voulu, car si Louis venait à mourir je porterais dès aujourd'hui la couronne[2]. » D'abord Louis gagne trois parties ; mais bientôt Dieu, qu'Aalard a prié avec ferveur, lui vient en aide, et successivement il gagne cinq parties. Alors, il se lève en disant : « Mon cousin et mon roi, je renonce à l'enjeu et je vous supplie de ne plus jouer votre précieuse vie, car j'assure que celui qui vous a donné cet odieux

1. *P* 1504, *h* p. 35 : *Guwelloen*, *Heredriet*, *Macharis*, *Fouke* (il n'est plus question du dernier) ; *a* p. 35 : *Guwillon, herr von Rode* (Heredriet), *Macharis*, *Fouken*.
2. *P* 1635, *h* p. 38 : il se le dit à lui-même ; *a* p. 38, *idem*.

Digitized by Google

conseil a voulu votre mort. » Louis, furieux, le frappe avec l'échiquier, et Aalard, qui n'est pas armé, se retire tristement dans l'écurie de Bayard. Renaud l'y rejoint et, voyant le visage de son frère couvert de sang, il le force à lui raconter ce qui s'est passé, jurant qu'il ne laissera pas à la cour un gage aussi précieux que la tête de Louis ; il entraîne son frère vers Aimon. Celui-ci prend toutes les mesures nécessaires ; il ordonne à ses barons de s'armer et de le suivre et il fait conduire Bayard hors de la ville où, dans une belle prairie, ils attendront Renaud. Les deux frères remontent au palais et entrent dans la salle où se tiennent Charles et Louis, entourés de la cour. On s'écarte pour les laisser passer. Ils marchent droit à Charles et le saluent respectueusement, puis, se tournant vers Louis, Renaud, d'un seul coup d'épée, lui coupe la tête, la saisit par les cheveux et la lance contre le mur, si bien que le sang en rejaillit sur le visage de Charles[1]. Alors Charles exhorte ses barons au combat[2], et tout de suite on se met à la poursuite de Renaud et d'Aalard, qui ont couru rejoindre Aimon. Renaud lui crie : « Fuyons, personne ne pourra nous honnir car Charles est notre seigneur. » Mais Aimon répond que jamais ceux de Narbonne n'ont fui ; quiconque recourra à la fuite, il le fera pendre sur-le-champ. Alors une terrible lutte s'engage : Renaud et ses frères combattent comme des lions ; Bayard se jette au plus fort de la mêlée et tue les ennemis à coups de dents. Aimon, Aalard, Richard et Guichard ont leurs chevaux tués sous eux. Mais les trois frères mettent leur selles sur Bayard qui, bondissant à travers les ennemis, les emporte

1. *P* 1898 : il donne la tête à Aalard, mais la main de celui-ci tremble trop pour la lancer contre le mur ; *a* p. 41 : il donne la tête à Aalard, disant : « Voilà ce que tu avais gagné ».

2. *P* 1932 : ceux de Lombardie et de Milan assistent le roi.

Digitized by Google

loin du combat. Aimon, seul, à pied, continue la lutte; alors Turpin, ému de pitié, lui crie de se rendre et Aimon y consent, à condition que Turpin se portera garant pour lui. Mais Charles menace de le faire pendre et de faire brûler sa sœur Aye[1], et même il invite Fouke de Paris à couper la tête à Aimon. Tous les pairs, notamment Turpin, Roland, Fouke et Dunaymels, s'y opposent. Enfin, Charles lui fait grâce, à condition qu'il « forjure » ses enfants, et Aimon et Aye prêtent sur la tête de saint Denis le terrible serment de les livrer à l'empereur : ce serment est répété par les douze pairs.

Les fils d'Aimon s'enfuient à bride abattue vers Pierlepont où ils sont recueillis par leur cousine. Au récit de leurs aventures, elle comprend qu'il importe de les faire évader au plus vite ; elle donne l'ordre de charger pour eux des sommiers d'or et de bijoux et, emportant le trésor de leur père, les frères se rendent en Espagne[2] où ils espèrent trouver un refuge auprès du roi Saforet[3] qu'Aimon a servi pendant sept ans. Et c'est par ce voyage que commence leur vie errante et aventureuse.

Si j'ai un peu longuement raconté l'introduction de la version néerlandaise, c'est pour montrer qu'elle offre très peu de points de ressemblance avec le début du roman français, que je suppose connu. En effet, la comparaison des deux versions démontre qu'elles ne sont d'accord que sur les points suivants :

1. *P* 2071 : Charles fait chercher dame Aye de Pierlepont; *P* 2072 : Charles donne l'ordre de couper la tête à Aimon (il n'est pas question de Fouke qui n'est nommé que plus tard).
2. *P* 2206 : ils arrivent en Espagne en quatre jours.
3. Cf. *R* 96, 5.

Digitized by Google

1° Aimon de Dordone fait la guerre à Charles, ainsi que Bueve dans le roman français.

2° Comme Bueve, Aimon refuse d'assister à la cour plénière de Charles et de recevoir son messager; sa femme intervient.

3° Ses quatre fils se présentent à la cour de Charles où on les honore de grandes charges.

4° C'est une partie d'échecs qui devient la cause de leur bannissement.

5° Ils se rendent au château de leur père (texte néerlandais : Pierlepont; texte français : Dordone) d'où ils partent chargés de trésors.

On admet généralement qu'à l'origine l'introduction française a formé une chanson à part qui a été soudée plus tard à la chanson de Renaud[1]. Il sera plus difficile d'admettre que le début néerlandais soit un remaniement de l'introduction française, d'abord, parce qu'il n'y a que de rares points de ressemblance, ensuite, parce que le début néerlandais offre un caractère beaucoup moins traditionnel[2]. Il est vrai qu'Aimon a pris la place de Bueve; mais ce changement de personnage ne saurait être attribué à un remaniement; au contraire, on serait porté à dire que l'hostilité de Charles et du père de Renaud forme un point de départ meilleur et plus logique que l'hostilité de Charles et d'un oncle du héros, que celui-ci n'a guère connu.

Mais il se pourrait que la chanson d'Aimon, comme la

1. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 301.

2. Le début néerlandais, par exemple, ne connaît pas comme frères Doon, — Aimon, — Girart — Bueve, parenté établie entre 1150-1180 : *Romania*, XIII, p. 3. Le début français nomme les quatre fils d'Aimon, tandis qu'ils ne jouent aucun rôle.

Digitized by Google

chanson de Bueve, ait formé une geste à part, puis ait été réunie artificiellement au roman de Renaud. Il s'agit donc d'examiner l'introduction néerlandaise pour tâcher d'y découvrir des épisodes ou des détails qui prouveraient des rapports intimes avec le roman de Renaud et qui permettraient la conclusion suivante :

Contrairement à l'introduction française, l'introduction néerlandaise suggère l'idée d'une unité originale avec la chanson de Renaud.

Pour examiner cette hypothèse, il sera bon d'éliminer d'abord les épisodes et les traits probablement imités d'autres chansons de geste, car l'introduction, telle que la présente la version néerlandaise, ne peut pas prétendre à l'originalité. Il y a des épisodes entiers qui sont en contradiction avec la suite du récit; il y en a d'autres qui s'y rattachent si mal qu'il semble permis de les considérer comme des additions postérieures.

Comme contradictoire à la suite du récit, je signalerai d'abord la scène du couronnement : Charles abdique à cause de son grand âge; mais si cet épisode formait vraiment une partie intégrante du roman, on trouverait sans doute dans le cours du récit des allusions aux fatigues du gouvernement qui doivent peser bien plus au vieil empereur après la mort de son fils aîné. Or, non seulement on n'en parle plus, mais Charles, qui serait las du pouvoir, consent tout de suite, du vivant même de son fils, à donner aux enfants d'Aimon les fiefs que Louis leur avait refusés. De plus, Louis, que le roman représente comme gonflé de vanité et avide de puissance, ne s'oppose point à cet empiétement sur ses droits. On voit que l'épisode lui-même n'est pas exempt de confusions. Il est probable que le traducteur néerlandais, pour enrichir son récit, a puisé dans ses réminiscences littéraires. La scène du couronnement rappelle le

Digitized by Google

Couronnement de Louis et plus encore le début de *Huon de Bordeaux*[1]. Peut-être a-t-il emprunté du *Pèlerinage de Charlemagne* la conquête de la couronne d'épines et des clous de la croix qu'Aimon aurait faite au profit de Charles. Et c'est certainement ce détail-là qui en amène un autre : la guerre qu'Aimon et Aimeri ont faite en Turquie[2].

Là scène où Renaud tue le cuisinier pour se procurer de la nourriture semble être copiée d'*Aliscans;* Renouart recourt aux mêmes mesures efficaces quand, dans le couvent de Saint-Vincent, le cuisinier refuse de lui donner à manger.

L'auteur lui-même rapporte que d'après les *Chroniques de France* seul un enfant légitime peut être couronné roi de France, parce qu'il faut qu'on dise la messe sur son corps avant de le consacrer à Dieu. Malheureusement, il ne nous donne aucun renseignement sur la chronique qu'il a consultée[3].

L'épisode de Hugue de Dordone ressemble beaucoup au début du *Charroi de Nîmes;* mais, bien qu'il ne se rattache sous aucun rapport à la suite du roman de *Renaud*, on n'a peut-être pas le droit de le considérer comme une

1. Ce sont les mêmes raisons qui décident Charles à l'abdication dans Huon de Bordeaux en faveur de son fils Charlot.

2. Une autre rédaction raconte que Renaud lui-même a apporté de Jérusalem les trois clous et la couronne d'épines. (Fragments publiés par I. Bekker, vers 43-45, dans son édition de *Fierabras*. Berlin, 1829.)

Quant aux anges ou colombes qui apportent la sainte huile, les cierges et le feu, c'est une imitation de la légende relative au sacre de Clovis, racontée pour la première fois par Hincmar au neuvième siècle : *Columba nive candidior attulit in rostro ampullulam chrismate sancto repletam,* etc. (*Vita Remigii* dans *Acta sanct.*, oct., I, p. 146, col. 2.)

3. *P* 1171 donne : *da man beschriben ſint.*

Digitized by Google

copie de cette chanson, vu que dans une des rédactions françaises de *Renaud* on trouve les vers suivants [1] :

> Pour l'amour de toy, Dieu, oultre mer m'en iré
> Veoir Richier en Acre, qui est roy couronné
> Qui pour l'amour de moi a esté déserté,
> Ly et *Huon* son père, mon *cousin* l'alosé.

Il est donc question ici d'un Huon, cousin de Renaud, comme dans la rédaction néerlandaise, où Hugue est le fils d'une sœur d'Aimon, par conséquent aussi un cousin de Renaud. S'agit-il du même chevalier? Il est difficile de résoudre cette question. Il est remarquable seulement que dans aucun des textes néerlandais on ne fasse allusion à la mort de Hugue de Dordone ; cette mort est cependant un fait très important, puisque c'est d'elle que provient l'inimitié de Charles et d'Aimon. D'un autre côté, on pourrait alléguer que cette inimitié existait déjà, et citer comme preuve les reproches que Hugue adresse à Charles. Si le roi ne haïssait pas Aimon et Aimeri, pourquoi leur aurait-il refusé les récompenses auxquelles ils pouvaient prétendre? A ce point de vue, Hugue serait un personnage étranger au noyau du récit et introduit par le caprice de l'auteur.

La rédaction néerlandaise parle encore d'une parenté très remarquable, c'est-à-dire celle qui existe entre Charles et Aye, la femme d'Aimon. Le récit néerlandais la dit sœur du roi; par conséquent, Charles persécute ses neveux; bien qu'il soit curieux qu'une circonstance si tragique ne soit pas mise plus en relief, il me semble que les textes néerlandais donnent ici la leçon originale, contrairement à la rédaction française qui ignore cette parenté.

1. Fragments de Bekker, vers 842 ss. Vers cités également par M. Castets dans la *Revue des langues romanes*, XXIX, p. 8,

Digitized by Google

En voici les preuves :

1° M. Rajna, dans le *Propugnatore* (vol. III), dit que dans *Renaud*, Roland répugne à se battre avec les fils d'Aimon parce qu'ils sont de sa geste[1]. Il en conclut qu'en France il doit avoir existé une rédaction où, comme dans les versions italiennes, Roland et Renaud sont cousins. On voit donc que la rédaction néerlandaise n'est pas la seule qui établisse cette parenté, et cette ressemblance avec la rédaction italienne est d'autant plus remarquable que, sous d'autres rapports aussi, la version italienne et la version néerlandaise se rapprochent, en s'écartant l'une et l'autre du texte français.

2° Mais ce qui, à mon avis, est bien la raison la plus probante, c'est que, sans cette parenté, une grande partie de l'épisode qu'on pourrait nommer les *Enfances de Renaud* doit être considérée comme une interpolation inutile et illogique. En effet, pourquoi Aimon jurerait-il de tuer les enfants d'Aye, si elle n'était pas la sœur de Charles, et ses fils les neveux du roi? Et si Aimon n'a pas fait ce serment, pourquoi Aye les aurait-elle mis au monde en secret et fait élever mystérieusement dans la chambre de pierre? Aimon se dit l'homme le plus malheureux du monde, parce qu'il n'a pas de fils; il n'a donc aucune raison de haïr ses enfants, si ce n'est à cause de leur parenté avec Charles. Et de nouveau le texte italien est là qui nous défend de regarder comme une fantaisie du traducteur hollandais les scènes relatives à l'enfance de Renaud[2].

1. Je n'ai pas trouvé ce passage dans le texte de Michelant. On ne voit pas bien de quel texte parle M. Rajna ; peut-être du ms. de la bibliothèque Saint-Marc de Venise, que je n'ai pu consulter.

2. Voir plus bas, page 79.

Digitized by Google

Mais il y a d'autres détails qu'on pourrait à bon droit qualifier d'embellissements, pour la simple raison que l'auteur semble les avoir oubliés après qu'il les a énoncés : par exemple, Charles a fait Richard marquis d'Espagne ; il n'en est plus jamais question. Quant aux chevaliers qui figurent dans ces premières scènes, ce sont ceux même qu'on trouve dans d'autres chansons : Guillaume d'Orange dans le *Couronnement Louis* ; Aymeri, Bertrand, Bernard dans le *Pèlerinage de Charlemagne*, etc. Du reste, la plupart de ces noms se retrouvent dans le texte publié par Michelant.

Il y a encore certaines analogies entre l'épisode de Hugue de Dordone et celui de Saforet, que je raconterai au chapitre suivant, et quelques détails qui rappellent l'épisode des Ardennes du texte français (également au chap. suiv.). C'est ainsi qu'Aimon pille de préférence les églises et les couvents[1], et dans le texte français c'est lui qui reproche à ses fils d'avoir épargné les prêtres[2].

Il y aurait peut-être encore bien des rapprochements à faire, mais il sera plus intéressant d'examiner maintenant la question de savoir si la rédaction néerlandaise contient des faits, différents de ceux de la rédaction française, mais qui seraient confirmés par des allusions dans ce texte même ou par des faits analogues dans des versions étrangères. S'il en était ainsi, on trouverait là un puissant appui à l'hypothèse formulée ci-dessus.

La cause de l'inimitié entre Aimon et Charles. — M. Matthes (*Renout*, p. XXXIV ssq.) a déjà remarqué que lorsqu'il s'agit de la cause de l'inimitié entre Aimon et Charles, le texte français contient des allusions à la mort

1. *h* p. 6, *a* p. 8, *P* 187.
2. *R* 93, 13. Voir aussi la réponse de Renaud.

Digitized by Google

non du neveu du roi, comme dit cette rédaction, mais du fils du roi, comme disent les textes néerlandais. Mais M. Matthes a tort d'en conclure que c'est à Renaud que l'on attribue le meurtre de Louis; c'est tantôt Guichard, tantôt Richard qu'on en accuse, tantòt il est question des quatre fils d'Aimon en général, comme le montreront les passages suivants :

Combinaison des deux versions[1].

R 57, 14 :

Richars sera detrais à keue de somier,
Ki ocist *Loois à l'espée d'acier*
Et *Renaus*, *Bertelai au pesant eschekier.*

R 58, 30 :

Sire, dist le dus Naimes. . . . .
. . . . Prenez un messagier :
Envoiés à Renaut vo parole noncier,
Qu'il vos rende *Guichart*, son frère qu'il a chier
Qui *vostre fil ocist à l'espée d'acier*;

R 82, 35[2] :

Je voi venir Girart qui n'est pas nostre amis.
Quant nos entrepreïmes la mort de *Loois.*

R 86, 38 :

Renaus a maudit l'eure qu'il vit le jor venu
Que Looïs perdi le chief de sor le bu.

1. Voir livre populaire français, cap. XII, f° 54. « Mes amis, dit Renaud, quand j'eu occis Barthelot, le neveu de Charlemagne, un autre sien neveu, nommé Loyset, voulut occire mon frère Richard; mais je lui donnai si grand coup de poing que je le fis tomber à terre. (Matthes, XXXV.)

2. Le ms. 775 et le ms. de l'Arsenal ont changé la leçon :

Quant je oi Bertelot à l'eschekier ochis.

(Matthes, p. XXXV.)

Digitized by Google

R 118, 35 :

Barons, ce dist li rois, soferrois cest viltage
Des fix au vieil Aymon ki m'ont fait tel oltrage?
Il m'occistrent mon fil dont je ai grant damage
De la terre de France les caçai fors par rage[1].

Il est remarquable que dans la *Magussaga*, c'est aussi Guichard qui tue le roi. Voici la traduction du passage tel que le rapporte M. Suchier (*Die Quellen der Magussaga* dans *Germania*, XX, p. 277) : « Le roi désire que Renaud joue aux échecs avec lui. L'enjeu du roi consiste en trois anneaux, Renaud doit mettre sa tête en jeu. A la reine, intervenant en faveur de Renaud, le roi répond : « Je sais « depuis longtemps que tu aimes Renaud mieux que tu ne « m'aimes; voilà déjà une raison suffisante pour qu'il « perde la tête. » Le roi perd trois parties de suite. Furieux, il frappe Renaud de l'échiquier. Guichard accourt et tue le roi d'un coup de hache. Les frères se réfugient au château paternel. »

Dans ce passage, il y a plusieurs ressemblances avec la rédaction néerlandaise : la partie d'échecs entre le roi et un des fils d'Aimon, la tête mise en jeu, les trois ou cinq parties perdues de suite, la colère du roi qui frappe son partenaire d'un coup de l'échiquier, le frère qui venge cette offense en tuant le roi[2].

1. Ms. 775 : *Que mon neveu ochirent, dont j'ai au cuer la rage.* Ms. de l'Arsenal : *Qui m'ocirent mon nex, dont je ai grant damage.* (Matthes, p. xxxv.)

2. Cette partie d'échecs rappelle un épisode de *Garin de Monglane.* Cf. Voretzsch, *Ueber die Sage von Ogier dem Daenen*, p. 69, 70; cf. *Romania*, IV, p. 475. Il y a encore un autre détail sur lequel la rédaction néerlandaise et la *Magussaga* sont d'accord, c'est-à-dire le fait qu'Aalard reçoit de Charles la Pouille avec le titre de marquis (*P* 1315, *h* p. 31, *a* p. 31. Je n'ai pas pu trouver le passage en question dans la résumé de la *Magussaga* de M. Suchier, *Germania*, XX, p. 273). La

Digitized by Google

Ces trois témoignages : texte néerlandais, *Magussaga* et les allusions du texte de Michelant, nous permettent donc de conclure qu'il y a eu une version française antérieure à celle de Michelant, dans laquelle la victime des quatre frères était le fils de Charlemagne et non son neveu, et puisque la rédaction néerlandaise contient cette leçon, elle doit représenter une forme plus ancienne de la légende.

Il y a d'autres épisodes propres à la rédaction néerlandaise qui — et je l'ai déjà remarqué brièvement — trouvent leur justification dans des épisodes parallèles du texte italien.

Voici comment M. P. Rajna raconte le début du roman italien[1] : Charles tient cour plénière. Comme le temps es chaud, il se fait apporter une coupe de vin. Après avoir bu, il la passe à Aimon, mais Ghinamo de Bayonne, un duc mayençais, qui est ennemi d'Aimon parce que celui-ci a épousé Clarice qu'il aimait, se lève et lui reproche d'oser boire à la coupe impériale alors qu'il a été déshonoré par sa femme. Il soutient que Renaud et ses frères sont ses fils à lui. Aimon part aussitôt pour demander des explications à la duchesse. Cependant Roland envoie à Clarice un mes-

rédaction néerlandaise dit en outre que les quatre frères sont enterrés à Naples (*P* 15377 *in ein hagedochte hoehle, h* p. 184). Or, dans son « Nachtrag », p. 290, M. Suchier nous apprend que le ms. 764 (fragments de Bekker où manque la fin, que Mone donne dans l'*Anzeiger*, VI, p. 202) porte que, par une trahison de Ganelon, Aalard, Guichard, Richard et Maugis ont trouvé la mort dans une caverne, près de Naples (cf. le livre populaire : *Les Prouesses et Vaillances du redouté Mabrian*, Troyes, 1625.) Cf. *P* 2713, 2755 et 2802, *h* p. 52 et 53, *a* p. 53 et 55 (Polen); *Rt* 490, 534, 601, où il est aussi question de la Pouille. *Romania*, XIII, p. 7, M. Paul Meyer dit : « Battu, Doon se réfugia en Pouille, se conformant ainsi à divers précédents que nous offre notre vieille littérature épique. »

1. Dans le *Propugnatore*, III (1870), extrait, p. 10. Cf. Castets dans *Revue des langues romanes*, XXX, p. 166.


Digitized by Google

sager pour lui dire que, si Ghinamo a dit vrai, elle doit se tuer, ou, si elle s'y refuse, fuir la colère d'Aimon. Clarice, effrayée, se réfugie avec ses fils dans un de ses châteaux, appelé Monte-Armino, où elle reste cinq ans. Après ce temps, Renaud étant en âge de porter les armes, entre dans la chambre de sa mère et la menace de la tuer si elle ne lui dit pas de qui il est fils. Elle se jette à ses pieds et lui jure qu'Aimon est son père.

M. Rajna considère comme certain que ces détails sont empruntés à une rédaction française, et comme les textes néerlandais proviennent également d'une version française, on ne peut s'empêcher de comparer l'accusation de Ghinamo, la fuite de la femme d'Aimon, et le séjour prolongé qu'elle fait avec ses fils dans un château éloigné, avec les faits suivants de la rédaction néerlandaise :

1° L'accusation de Louis quand il crie aux quatre frères qu'ils ne sont pas les fils d'Aimon, que jamais on n'a entendu parler d'eux, qu'Aimon les a loués[1], et les paroles qu'Aalard prononce avant qu'il ait vu son père : « Nous ne savons qui est notre père, car notre mère ne veut pas nous le dire[2]. »

2° L'éducation mystérieuse des quatre frères.

S'il y a des rapports entre ces deux rédactions, on pourra considérer la version italienne comme le développement du thème original tel qu'on le trouve dans la version néerlandaise ; la fausse accusation de Ghinamo, la fuite et l'isolement de la femme d'Aimon, ne sont-elles pas, pour ainsi dire, la représentation romanesque du récit populaire ?

Car c'est bien un récit populaire que nous présente le

1. *P* 963 ss., *h* p. 25, *a* p. 25.
2. Manque dans *P*, *h* p. 18, *a* p. 19.

Digitized by Google

début du roman néerlandais. Il est même assez facile de relever les traits caractéristiques de ce genre de conte. Il y a d'abord le fait très remarquable que, dans tous les textes néerlandais, Renaud est le plus jeune des quatre frères : non seulement il n'y a aucune hésitation sur ce point, mais les conteurs semblent y attacher une grande importance, ce que prouve un passage comme celui-ci : « Renaud, se débarrassant de son manteau, pria Richard de lui apporter la pierre, ce que fit celui-ci. Lorsqu'Aimon vit l'aîné qui apportait la pierre au plus jeune, il se leva en riant (*h* p. 35) ». Dans le texte français, c'est tantôt Guichard, tantôt Richard qui est le plus jeune[1] ; Richard est l'aîné dans la rédaction néerlandaise, Aalard dans le texte français[2]. Cependant là aussi il y a des hésitations : lorsque, après la trahison du roi Yon, Renaud veut répudier la duchesse, Aalard lui dit (vers 225, 37) :

Sirs, dist Aalars, ne soiès si iros.
N'estes pas li ainés, pas mon cief, de nos tos[3].

M. Michelant met ici un point; peut-être vaudrait-il mieux finir par un point d'interrogation pour que les paroles d'Aalard, sans cela assez obscures, aient un sens précis et affirment avec plus de force.

1. Cf. *R* 50, 3, Richars li menor (188, 26); 286, 27, Richars li mains nés; 115, 30, Guichars li mains nés; 287, 28, Aalars l'aîné (148, 18), (231, 21), (84, 30), (106, 28), (107, 4), (309, 15), (317, 25), (332, 32).
2. Il semble que Renaud est l'aîné dans la rédaction italienne, à moins qu'on le nomme toujours en premier lieu parce qu'il est le plus vaillant des frères. (Cf. M. Rajna, *Rinaldo da Montalbano* dans *Il Propugnatore*, 1872, p. 10 du tirage à part.)
3. Dans les fragments publiés par Bekker, Renaud est l'aîné, mais au vers 20, après avoir nommé les quatre frères, l'auteur consacre encore quatre vers à Richard, tandis qu'il ne parle plus des autres. Pourquoi ? Se souviendrait-il vaguement d'une priorité quelconque qu'eut Richard sur les autres ?

Digitized by Google

On voit donc que seuls les textes néerlandais nous donnent des renseignements précis sur l'âge relatif des quatre frères, et le fait que Renaud est le plus jeune ne nous rappelle-t-il pas un des thèmes favoris des contes populaires, où c'est toujours le plus jeune de tous les frères qui est le plus habile ou le plus fort? Les exemples abondent.

Dans la Bible : *Jacob et Esaü*, *Joseph et ses frères*; dans les *Contes de ma Mère l'Oie* : *le petit Poucet*, *le Chat botté*, *Cendrillon* (variante); dans Grimm (*Kinder und Hausmärchen*, éd. de 1885) : *Die zwölf Brüder* (p. 37), *Märchen von einem der auzsog das fürchten zu lernen* (p. 12), *Tischlein, deck dich* (p. 142), *Die drei Glückskinder* (p. 289), *Die Goldgänse* (p. 142), *Die drei Bäumchen oder die drei befreiten Jungfrauen* [1], *Der schwarze Nart* [2], *Sultan Majnun* [3], *Groszer Klaus und Kleiner Klaus* [4].

Si nous quittons le domaine de la littérature populaire, d'autres héros pseudo-historiques aussi illustres et de la même trempe que Renaud se présentent pour affirmer la supériorité du plus jeune qui, malgré la situation défavorable dans laquelle le sort l'a placé, se tire d'affaire et s'impose même à ses frères. Voilà précisément l'antithèse que le folklore semble avoir voulu relever. *Le Cid*, par exemple, est le plus jeune de quatre frères [5]. *Gonzalo*

1. *Köhler : Kleinere Schriften zur Märchenforschung*, p. 292.
2. *Op. cit.*, p. 551.
3. *Op. cit.*, p. 516 (Swahili Tales).
4. *Op. cit.*, p. 242, et Andersen (II, p. 43).
5. Ducamin, *Romances choisis*, p. 12, note 4 : « Les légendes populaires ont un faible pour les bâtards; elles sont toujours portées à leur attribuer de plus grandes qualités qu'aux fils légitimes. Bernardo del Carpio était déjà dans ce cas; Mudarra de même. Nous avons maintenant le Cid. Pour le Cid, on note en plus qu'il était le plus jeune. »

Ce que M. Ducamin dit dans sa note à propos des bâtards pourrait encore être un argument en faveur de l'origine populaire de notre

Digitized by Google

Gonzalez, le dernier né des sept enfants de Lara. C'est le plus jeune des *Carvajals* qui est le plus hardi.

Un autre trait qui nous rappelle les vieux contes, c'est le récit des menaces proférées par Aimon contre ses enfants avant leur naissance et l'éducation mystérieuse des quatre frères. N'est-ce pas comme une variante du conte des *Sept Cygnes*, de *Sibille* (dans *Macaire*), de *Geneviève de Brabant*, etc.?

Et de même que dans ces vieux contes la mère est un des personnages principaux, étant la protectrice naturelle de ses enfants, dans la rédaction néerlandaise aussi la figure d'Aye se détache mieux du fond du récit et a un caractère plus individuel que dans le texte français. Les mesures qu'elle a dû prendre pour cacher à son époux la naissance de ses fils, la crainte que lui fait éprouver le terrible serment de son mari mettent plus en relief son amour et son dévouement maternels. Et ce qui pourrait être considéré comme une autre preuve[1] de l'unité fondamentale du début néerlandais avec la suite du récit, c'est qu'Aye continue à jouer ce rôle prépondérant. Deux fois encore elle intervient pour sauver ses fils[2], et c'est elle enfin qui amène la réconciliation définitive entre Renaud et Charles.

M. Matthes a remarqué dans sa préface (p. XXIX, XLVI) que le Renaud néerlandais contient des traits primitifs

légende. Qu'on se rappelle comment Louis reçut Renaud à son arrivée à la cour de Charles (p. 13). Il dit que jamais on n'a entendu parler de fils d'Aimon, que peut-être Aimon les a loués. Dans la rédaction italienne (p. 38) la fidélité conjugale d'Aye est même révoquée en doute. Renaud n'est donc pas seulement le plus jeune, mais on suppose qu'il est un enfant illégitime; raison de plus pour la légende populaire de s'occuper de lui!

1. La première était la ressemblance avec le texte italien.

2. Une seule fois dans le texte français.

Digitized by Google

qu'on chercherait en vain dans le texte français. Il cite comme tels :

1° Le caractère individuel des exploits de Renaud : tandis que, dans le récit français, Renaud est toujours secondé par une armée entière, le Renaud néerlandais n'est secouru dans ses combats que par ses frères et par Maugis ; la grande victoire même de Vaucolors, il la remporte seul avec ses frères et Maugis ;

2° Le jeu de la pierre[1] ;

3° Les combats dans la salle du palais[2] ;

4° L'expiation qui consiste à payer en or le poids de la victime.

M. Rajna (p. 11) considère comme une trace d'antiquité le fait que Renaud, à son entrée en scène, n'est pas encore d'âge à être armé chevalier. Si cette remarque est vraie pour la rédaction italienne, on pourra également alléguer ce détail comme un argument en faveur de l'antiquité du début néerlandais.

Ordinairement, il est vrai, la branche qui traite des « Enfances » du héros, est postérieure à celles de sa « Chevalerie ». Mais, comme nous l'avons déjà remarqué, la ressemblance avec le texte italien qui nous parle également de l'adolescence de Renaud nous fait supposer qu'il y a eu une rédaction française dont les « Enfances » faisaient déjà partie et qui a été traduite en moyen-néerlandais.

Il est très difficile de se faire une idée précise de cette rédaction; il y a néanmoins quelques indications qui nous

1. Le jeu de la pierre rappelle une scène du *Pèlerinage* (v. 507 ss.) où Guillaume d'Orange se vante de lancer une « pelote d'or et d'argent » si lourde que trente hommes ne peuvent l'ébranler, et d'en abattre quarante toises du mur du palais.

2. C'est encore un lieu commun des chansons de geste.

Digitized by Google

permettent de supposer que déjà, en vieux français, elle s'était enfermée dans le cadre ordinaire des chansons de geste, témoin les traîtres Ganelon, Macharius et Hardrich, qui, dans les trois textes néerlandais, occcupent à la cour de Charlemagne leur place officielle de félons.

Je terminerai l'analyse de ce premier épisode par les observations suivantes :

1° Contrairement au début français (chanson de « Bueve »), le début néerlandais présente une unité fondamentale avec la suite du roman.

2° La ressemblance avec le texte italien nous permettent de supposer que la rédaction néerlandaise est la traduction d'un texte français qui traitait déjà des « Enfances de Renaud ».

3° Les allusions dans le texte de Michelant (concernant la mort du fils de Charles) et les traits de folklore qu'on trouve dans les rédactions néerlandaises et italiennes nous font supposer qu'elles sont traduites d'un texte français antérieur à celui publié par Michelant.

§ II.

ÉPISODE DE SAFORET. — VISITE A PIERLEPONT. — ÉPISODE DU GRAAL.

(*P* 2198-609; *h* p. 45-98; *a* p. 45-99; deuxième fragment *Rt*, 200-799).

Episode de Saforet. — Après un bref séjour à Pierlepont[1], les quatre fils d'Aimon se rendent en Espagne,

1. Dans le texte français, ils font un séjour à *Dordone* (*R* 52, 28) où ils trouvent leur mère qui leur donne de ses richesses. *R* 53, 5 : ils s'en vont aux *Ardennes*. On verra que cet épisode manque absolument dans la rédaction néerlandaise.

Digitized by Google

chargés de trésors. Le roi Saforet, se rappelant les grands services qu'Aimon lui a rendus, leur souhaite la bienvenue dès qu'il les reconnaît à leurs armes[1]. Ils descendent de leurs chevaux[2] et offrent leurs services au roi païen. Celui-ci leur demande s'ils croient à Mahomet et à ses idoles, et Renaud répond par une profession de foi indignée. Cependant Saforet veut bien les garder auprès de lui, et ils lui confient leur trésor que le roi leur rendra dès qu'ils voudront partir. En Espagne, ils habitent un beau château, et pendant trois ans ils servent fidèlement le roi païen. Mais leurs vêtements tombaient en lambeaux, et nul ne les honorait dans ce pays étranger. Alors Renaud prie le roi de lui rendre son trésor; comme Saforet refuse, Renaud menace de le traiter comme il a traité Louis. Aalard cherche à apaiser son frère, qui se plaint d'être l'homme le plus malheureux qui soit au monde. Il dit : « Même si nous avions de l'or, entre nos mains il deviendrait du cuivre et du plomb. » Il envoie au roi un messager[3] qui doit réclamer le trésor ou du moins de nouvelles armures pour ses maîtres. Mais le roi refuse toujours, et, faisant signe à son sénéchal, il lui ordonne de battre le messager. Ainsi maltraité, le garçon se présente devant Renaud, lui rapporte le refus du roi et ajoute que Saforet a reproché à Renaud et à ses frères la mort de leur cousin Louis[4]. Poussé à bout, Renaud donne à Richard et à Guichard l'ordre de conduire Bayard hors de la ville et de se préparer à la fuite; lui et Aalard, armés de leurs hauberts et de leurs épées, qu'ils avaient cachés sous leurs manteaux, se présentent au roi,

1. *P* 22, 11 : à leurs armes et leurs écus.

2. *P* 22, 21 : ils descendent de Bayard. (Peu probable, parce que leur cousine, avec le trésor, leur aura fourni des chevaux.)

3. *h* p. 46, *a* p. 46 : le messager s'appelle *Windolyn*.

4. Cf. *P* 2304, *h* p. 46, *a* p. 47 : le roi n'en a rien dit.

Digitized by Google

et, se prosternant devant lui, demandent leur trésor en montrant leurs vêtements usés et leurs mains ensanglantées. Mais le roi, impassible, ne dit mot. Seulement, lorsque Renaud insiste en pleurant, il lève la tête et répond que jamais il ne leur rendra la moindre parcelle de leurs biens, car ils ne sont que des étrangers, des traîtres, qui ont tué leur cousin. Alors Renaud tire son épée et coupe la tête au roi[1]; puis il la donne à Aalard avec l'ordre de l'attacher à l'arçon de Bayard. Une grande clameur s'élève dans la ville qui s'appelle *Aquitaine*[2]; on sonne les cloches, et toute l'armée, commandée par *Riant*, le frère du roi, se lance à la poursuite de Renaud et d'Aalard. Les quatre frères, montés sur Bayard, déploient quatre bannières de soie, et Renaud prie son cheval de les secourir en lui promettant du vin. Riant se précipite sur eux, mais d'un seul coup de lance Renaud transperse son écu et le renverse mort à terre. Ainsi les quatre barons se défendent contre toute une armée, et Bayard leur est d'une aide précieuse, car il frappe et mord les païens comme un léopard[3]. Enfin, couverts de blessures, ils se frayent un passage à travers l'ennemi; il était temps, car ils n'avaient plus la troisième partie de leurs écus ni de leurs heaumes. Mais où aller? Ni Aalard, ni Renaud ne savaient de quel côté tourner la bride, et Guichard dit tristement : « Il est étrange que le monde soit trop petit pour nous. » Richard, cependant, propose de se rendre auprès du roi Yon[4]; Saforet était son ennemi, car il avait tué le père et deux frères du roi Yon et bâti trois châteaux forts dans son royaume. Ils

1. Ressemblance avec la scène de la mort de Hugue de Dordone.
2. *P* 2444 *Aquintine*, *h* p. 48 *Aquitanie*, *a* p. 49 *Aquitanien*.
3. C'est ici que commence le second fragment de *Rt*.
4. *P* 2529 *Yven uff der Dardone*, *h* p. 49 le roi *Iewyn*, *a* p. 50 *Yuwo von Tarasconia*, *Rt* 227 *Yewen van Dordoene*.

Digitized by Google

se mettent donc en route, et, au bout de trois jours, ils voient le château de *Vaucolone* qu'habite le roi Yon. Alors, sûrs de trouver un refuge, ils mettent pied à terre, pansent leurs blessures et s'endorment tranquillement, leurs écus leur servant d'oreillers. Après s'être reposés, ils attachent la tête de Saforet, qui porte encore sa couronne, au-dessus de leurs bannières, et, montés sur Bayard, ils s'approchent du château.

Séjour auprès du roi Yon. — Yon, qui se trouvait sur le chemin de ronde du grand donjon, s'étonne de voir arriver quatre barons montés sur un seul destrier. Les quatre frères le saluent et lui présentent la tête de Saforet, puis ils lui disent leurs noms : Yon les accueille comme un père et les héberge richement. Il leur donne ses meilleurs médecins pour guérir leurs blessures ; ensuite, avec leur aide, il détruit d'abord les châteaux que Saforet avait construits dans son pays ; enfin il va faire avec eux la guerre en Espagne pendant trois ans. Yon sort toujours vainqueur de la lutte, car Dieu et les quatre frères combattaient avec lui. C'est ainsi qu'il se rend redoutable à tout le pays.

Lorsque les quatre frères ont servi le roi Yon pendant quatre ans, Charles, qui a su leur retraite par un espion, envoie à Yon une lettre avec l'ordre de les lui livrer [1]. Le messager arrive en Gascogne et remet aussitôt la lettre à Yon, qui, en grande détresse, convoque son conseil à l'insu des frères, et demande l'avis de ses barons. Deux des traîtres de la cour d'Yon, *Anceel van Ribemont* [2] et *Lam-*

1. Cf. *R* 115, 37 : Charles envoie Ogier avec le même ordre.
2. *P* 2675 *Ontel van Ripemont*, cf. 2737 *Anceline, h* p. 51 *de Hertog van Ripemont, h* p. 53 *Ancel, a* idem, *Rt* 446 *Anceel van Ribemont*, 513 *Anceline*.

Digitized by Google

bert[1], tous les deux issus d'une race qui n'a jamais donné un bon conseil, l'engagent à livrer Renaud et ses frères ; sans cela Charles s'emparera de son pays et le fera pendre. Et pour persuader le roi, ils rappellent le sort de *Johann von Latine*[2], qui, pour avoir résisté à Charles, a été vaincu et honni par l'empereur. *Huge van Avernaes*[3], le duc *Ysoreyt*[4] et *Renier van Gascoengen*[5], au contraire, rappellent les grands exploits de Renaud et de ses frères, d'Aalard, le gonfalonier du roi ; de Guichard, le sénéchal ; de Richard, le preux chevalier. Ils sont d'avis qu'Yon se couvrirait de honte en les livrant à Charles. Avernaes lui donne même le conseil de donner à Renaud sa fille *Clarissa* et le rocher de la Gironde[6]. Si Renaud a des enfants, ceux-ci lui fourniront un appui contre Charles, et sa famille en sera plus puissante. Yon est aussitôt porté à suivre ce conseil, mais lorsqu'il a mandé les quatre frères pour leur apprendre le message de Charles, il leur propose d'abord de quitter le pays et d'aller en Pouille ou en Calabre. Renaud lui répond que nulle part il ne pourra faire la guerre à Charles, qui est son seigneur, et, comme s'il savait de quoi on s'était entretenu au conseil, il demande au roi Yon de lui céder le rocher de la Gironde[7]. Au lieu de consentir tout de suite, Yon hésite, craignant que Renaud ne

1. *P* 2735 *Lamprecht*, *h* p. 52 *Lambert*, *a* p. 53 *Lamprecht*, *Rt* 511 *Lambert*.

2. *P* 2742 *Johann von Latine*, *h* p. 52 « l'autre qui a fait la guerre à Charles », *a* p. 54 « tous les autres qui ont encouru sa disgrâce », *Rt* 519 *Jan von Lacviden*.

3. *P* 2689 *Huge Avernois*, *h* p. 52 *Hugo van Avernas*, *a* p. 53 *Hugo von Averna*, *Rt* 462 *Huge van Avernaes*.

4. *a* p. 53 *Israel*.

5. *P* 2706 *Reymar von Galsongen*, *h* p. 51 *Reinier*, *a* p. 53 *Reynier*, *Rt* 482 *Renier van Gascoengen*.

6. Dans le texte français, Clarisse est la sœur du roi Yon. *R* 114, 12.

7. Cf. *R* 109, 19 : Renaud demande le rocher de la Gironde.

Digitized by Google

s'empare du pays[1]. Et même après que Renaud a juré d'être le vassal fidèle du roi[2], Yon veut encore consulter ses barons. Cette fois, c'est Ysoret qui lui conseille de céder à Renaud et sa fille et le rocher. Une nouvelle querelle éclate entre les barons, et, dans un mouvement de colère, Avernaes tue Lambert. Yon mande encore une fois auprès de lui Renaud et lui annonce qu'il pourra prendre possession du rocher, et qu'en outre il lui donne sa fille, la blonde Clarisse, avec la moitié de ses biens. Aidé de nombreux ouvriers, Renaud bâtit un château[3], le plus fort de tout le pays ; les artisans s'établissent aux alentours du château, qui forme bientôt le centre d'une ville de quinze cents bourgeois. Renaud donne à sa forteresse le nom de *Montauban*, c'est-à-dire Mont de Marbre[4], d'après la couleur de la pierre sur laquelle elle était bâtie[5].

Un jour, au retour[6] d'un pèlerinage qu'il a fait à Saint-Jacques de Galice, Charles voit ce château. Roland, qui s'est informé auprès d'un laboureur, lui apprend quel est le nom du château et à qui il appartient[7] ; Charles, courroucé de la prospérité de ses anciens ennemis, envoie au roi Yon un messager pour le sommer de lui livrer Renaud et ses frères[8]. Puis il se rend en France pour rassembler une

1. Cf. *R* 109, 37 : Yon consulte son « dru » Manesier, qui dit que Renaud pourrait s'emparer du pays.
2. Cf. *R* 110, 18 : même phrase.
3. Cf. *R* 110, 28 : Renaud bâtit le château.
4. Cf. *R* 111, 10 : Montauban « Mont des Aubaines » (étrangers).
5. C'est ici que s'arrête le second fragment de *Rt* avec le vers 799.
6. *h* 56 : Charles aperçoit le château en allant à Saint-Jacques.
7. Cf. *R* 115, 17 et 25. Dans *h* p. 56 et *a* p. 57, Charles et Roland voient le château en allant en Galice. Le laboureur nomme à Roland le nom et le propriétaire. Dans *P* 2974, le laboureur ne nomme que Renaud et ses frères, cependant Roland dit à Charles quel est le nom du château.
8. *h* p. 56, *a* p. 58 : Charles envoie Roland à Renaud avec la sommation de se rendre. *Rt* 115, 37 : Charles envoie Ogier au roi Yon.

Digitized by Google

armée[1]. Bientôt il reparaît en Gascogne et met le siège devant Montauban[2]. Renaud et ses frères se défendent si bien qu'au bout d'un an Charles se retire avec de grandes pertes. Il rentre en France, et le château de Montauban continue à se dresser sur le rocher de la Gironde plus puissant et plus fier que jamais.

Visite à Pierlepont. — Renaud, qui n'a pas vu sa mère depuis sept ans, a un si grand désir de la revoir qu'il consulte ses frères sur les dangers d'une visite qu'il voudrait lui faire à Pierlepont. Comme le voyage est très périlleux, ils conviennent d'attendre dans la forêt[3] des pèlerins avec qui ils pourraient changer de vêtements[4]. Bientôt quatre pèlerins qui viennent de *Snyryen*, en Galilée, surviennent.

Un des pèlerins reconnaît Renaud et menace de le dénoncer à Charles, mais Renaud le saisit par la barbe avec une telle force qu'il tombe à genoux et lui demande grâce. Déguisés en pèlerins, les quatre frères arrivent à *Pierlepont*[5]; mais, bien qu'ils prétendent avoir été en Terre-Sainte, à Bethléem, à Jérusalem, à Rome, etc., le portier refuse de les introduire. On a eu de mauvaises

1. *h* p. 56 et *a* p. 59 les choses se passent un peu autrement : Renaud répond à Roland qu'il veut se réconcilier avec Charles; il propose de lui céder le château de Montauban et tous ses biens et de devenir son vassal, mais il refuse de se livrer au roi. Alors Charles envoie une lettre au roi Yon, poursuit son voyage en Galice et revient en France. Cf. *R* 117, 6, où Yon refuse également de livrer les frères; Charles se rend à Paris.

2. *R* 119, 14 : les barons déconseillent à Charles le siège de Montauban; 119, 18 : première apparition de *Roland*.

3. *h* p. 58, *a* p. 60 : ils attendent dans la forêt de Bordeaux.

4. *P* 3049 : ils prennent congé de Bayard, de Clarisse et de *Maugis* (faute, on n'a pas encore parlé de lui).

5. *P* 3104 : à *Dordone*. *P* semble avoir suivi ici le texte français actuel. Plus bas, il parle de Pierlepont.

Digitized by Google

nouvelles des quatre jeunes seigneurs et on mène grand deuil au château. En disant ces mots, le portier regarde Renaud et semble le reconnaître; enfin, il leur ouvre la porte et les introduit dans la salle où dame Aye les place au haut bout de la table et leur fait servir à manger et à boire. La soif de Renaud est inextinguible; il boit plus que vingt-cinq chevaliers, et Aye le regarde avec un étonnement mêlé d'admiration. Enfin, pris de vin, il s'écrie qu'il ne craint personne, pas même son oncle Charles. Puis il roule sous la table, ivre-mort. Aye le prend dans ses bras et l'embrasse avec une telle force qu'elle faillit en mourir. Un espion, qui a été témoin de cette scène, menace Aye d'avertir Aimon si elle ne veut pas livrer ses fils à Charles. Il lui rappelle son serment, mais Aye répond : « Si ma bouche a *forjuré* mes enfants, mon cœur ne l'a jamais fait. » L'espion court avertir Aimon, qui le tue et se rend à Pierlepont avec ses barons. A son approche, Aye montre à ses fils une chambre de marbre où ils portent Renaud, toujours endormi. Pendant trois jours, les trois frères se défendent contre Aimon; enfin, le quatrième jour, Renaud se réveille et met en fuite son père. Il le poursuit et l'aurait tué avec sa bonne épée *Florsberg*, si Aalard ne l'en avait empêché. Alors Renaud coupe à son père[1] mains, nez et lèvres, le charge sur un cheval et l'envoie à Paris avec un messager. A la porte de la ville, le portier est si effrayé en voyant l'état déplorable d'Aimon, qu'il demande si c'est le diable qu'on a lié sur le cheval[2]. Charles n'en a pas moins pitié de lui, à le voir si mutilé. Il se rend à Pier-

1. *h* p. 63, *a* p. 64 : Renaud ordonne à un écuyer d'emmener son père à Paris, celui-ci refuse. Renaud lui coupe une main et l'oreille droite, lui crève un œil et l'envoie avec son père à Charles.

2. Evidemment *h* p. 63 et *a* p. 64 ont tort ici. Ils ont besoin de deux portiers pour arriver au résultat voulu.

Digitized by Google

lepont avec son armée, et lorsque Renaud, qui était monté sur la tour crénelée du château, les voit arriver dans la plaine et dresser leurs tentes, la peur le saisit. Il court à sa mère et la prie de le sauver. Aye le conduit à une issue secrète du château, par laquelle Renaud s'échappe avec grand péril[1]. Il retourne à Montauban. Quant aux trois frères, Aye leur conseille de se prosterner devant le roi, revêtus de la haire et nu-pieds, et de lui demander la paix. Mais Charles, trop heureux d'en avoir saisi trois sur quatre, fait lier ceux-ci de cordes et, malgré les supplications de leur mère, il les fait étroitement garder, disant qu'il les fera pendre à Montfaucon dès qu'il aura fait Renaud prisonnier[2].

A Montauban, on pleure la captivité des trois frères, et Renaud, qui connaît les desseins du roi, s'arme, monte sur Bayard et se rend à Paris, fermement résolu d'arracher ses frères à la puissance de Charles, dût-il y laisser la vie. Chemin faisant, il rencontre un jeune écuyer armé d'un énorme bâton ferré. Il l'aborde, et le jeune homme lui apprend qu'il est de ses vassaux et qu'il s'appelle *Rigant van Napels*[3]. Alors Renaud le charge d'un message pour Charles. Il doit offrir au roi la paix de la part de Renaud, mais il aura soin de demander d'abord des otages. Si le roi consent, Renaud s'engage à payer neuf fois le poids de Louis en or, à faire faire un homme en or, de la taille de Louis, à fonder une église et à léguer ses biens à trois prêtres qui prieront pour l'âme de Louis. Il consent à céder à Charles Bayard, à recevoir en fief Montauban,

1. *h* p. 64 ajoute que les frères ne l'accompagnent pas, parce qu'ils n'osaient pas passer par la poterne. *h* p. 65, *a* p. 66 : grand deuil mené par Aye et les trois frères.

2. *h* p. 58 et *a* p. 60 : le sommaire du chapitre XII finit par ces mots : « Et comment les frères furent délivrés par leur oncle Maugis. » Le contenu n'y répond pas.

3. *P* 3566 : il s'appelle *Kart von Napels.*

Digitized by Google

puis à partir avec ses frères au delà de la mer. Si le roi refuse, il détruira son pays, fera du roi ce qu'il a fait de Louis, et cela lui sera facile car il connaît les habitudes du roi, et le frappera lorsque Charles assistera à la messe de minuit. Mais tout à coup, il se repent de ces mots et dit : « Je ne dois jamais manquer de respect au roi, mon oncle, car il est mon seigneur lige. » Il recommande enfin au messager de saluer les douze pairs[1], surtout Turpin, l'archevêque. Arrivé à la cour, le messager s'acquitte de sa mission, mais il refuse successivement de prendre comme otages Roland, Olivier, Turpin et Ogier et choisit Charles lui-même. Après avoir entendu les paroles de Renaud, le roi se met en colère et menace ceux de ses barons qui voudraient intervenir en sa faveur. Alors le messager fait le tour de la salle, son bâton à la main, et interroge un à un les pairs[2]; aucun d'eux n'ose abandonner la cause de Renaud. Malgré lui, le roi admire ce messager qui s'acquitte si bien de sa charge et il lui demande quand il a vu Renaud pour la dernière fois. « Hier, répond l'écuyer, et il était monté sur Bayard. » Le sachant si près, le roi ne peut s'empêcher de promettre à l'écuyer quatre sommiers chargés d'or s'il veut trahir son maître, et lorsque le messager refuse, il se met en colère disant qu'il le pendrait si lui-même ne lui avait pas promis d'être son garant. Jamais il n'a ouï un messager tenir de si insolents propos. Le messager s'incline devant Charles et ses barons et s'en va.

L'épisode du Graal. — Cependant Renaud, qui attendait le retour du messager, s'était endormi au bois[3]; pen-

1. *P* 3669 ss. nomme douze barons que le messager doit saluer.
2. *h* p. 71, *a* p. 71 : le messager ne s'adresse qu'à Roland et à Turpin.
3. *h* p. 72, *a* p. 72 : le bois de *Bordeele*.

Digitized by Google

dant son sommeil, douze hommes sont venus et lui ont pris Bayard qu'il avait attaché à son « glaive » fiché en terre. Tout joyeux de s'être emparés du bon destrier, ils l'emmènent à Paris. Bientôt le bruit se répand que Bayard a été pris et Charles, à qui on amène le cheval, le donne à Roland. Celui-ci fait semblant d'en être bien content, mais en secret il se dit : « Combien j'aurais préféré que Renaud eût gardé le cheval. On devrait pendre ces domestiques. » Les damoiselles de la cour demandent quand Roland montera Bayard ; ce ne sera que le dimanche suivant, pour que la foule puisse accourir de tous côtés et être témoin de la fête. Cette fois-ci, le roi est sûr de vaincre Renaud, car Roland, monté sur Bayard, sera invincible.

A son réveil, Renaud se lamente et mène grand deuil. « Jamais malheur ne vient seul; mes frères sont prisonniers et mon destrier m'a été pris! » Mais comme il est, aussi bien qu'un preux guerrier, un bon chevalier chrétien, il voit dans ces épreuves une punition que Dieu lui envoie pour s'être vanté de reprendre ses frères à Charles, qui est son droit seigneur. Alors, il se rappelle *Elegast*[1] qui a voulu tuer le roi, mais Dieu est alors intervenu pour avertir Charles et confondre les desseins du traître. Renaud se plaint que ses éperons et ses chausses de fer lui pèsent trop; combien peu ils pesaient à Bayard! Tout à coup, un vieillard survient. C'était un grand magicien qui possédait le don de se faire vieux ou jeune, malade ou bien portant, et il exerçait l'art de la nécromancie par la vertu d'herbes et de pierres qui étaient cousues dans sa robe. Ce jour-là, il avait pris la figure d'un pèlerin âgé de plus de deux cents

1. *P* 4256 connaît mieux l'histoire d'Elegast :

Das det ime got wol schyne
Zu Ingelheim uff dem Rine.
Da er ine det by nacht
Gan stelem mit Elegast.

Digitized by Google

ans et il lisait son grimoire en s'approchant de Renaud[1]. C'était Maugis, l'oncle des quatre fils d'Aimon, mais Renaud ne le reconnaissait pas. Maugis le salue et bientôt Renaud lui fait part de ses malheurs. Maugis lui raconte ses pèlerinages, mais quelque pays qu'il ait visité, nulle part il n'a vu un jeune homme plus beau et plus malheureux que Renaud; il finit en lui demandant l'aumône. Renaud lui donne ses éperons d'or et son manteau d'écarlate; comme Maugis, d'un ton dolent, lui demande encore davantage, il le frappe de son épée *Florsberge*, mais Maugis pare le coup. Alors, tout à coup, il se transforme en un jeune chevalier de vingt ans. Renaud, croyant voir devant lui Béelzebuth en chair et en os, veut le frapper. Par un bond de côté, Maugis échappe au coup, et s'écrie : « Mon neveu Renaud, ne me connais-tu pas? » Alors il se nomme et promet à Renaud de lui rendre son destrier Par l'art de Maugis, ils se déguisent tous les deux en pèlerins vieux de deux cents ans; mais lorsque personne ne peut les voir, ils sont de jeunes et preux chevaliers. C'est ainsi qu'ils s'acheminent vers Paris[2]. Bientôt ils aperçoivent quatre moines montés sur des chevaux. Maugis s'avance et les prie de le confesser. D'abord, les moines refusent, mais Maugis, se lamentant sur son triste état, leur dit que Renaud lui a pris vingt livres qu'il avait mis de côté pour un habit neuf et leur promet quatre besants d'or s'ils consentent à entendre sa confession. Les moines se disent en latin qu'ils pourraient s'en payer du vin. Puis, interrogés par Maugis, ils le mettent au courant de ce qui se fera à Paris le dimanche suivant : Roland montera Bayard, Charles fera pendre ses neveux à Montfaucon, et

1. *P* 4280 : il lisait son « gramadet ».
2. *h* p. 79, *a* p. 78 : jusqu à la lisière de la forêt de *Bordeele*.

Digitized by Google

il nous a donné, ajoutent-ils, l'ordre d'excommunier Renaud ainsi que quiconque lui viendra en aide. Enfin, un des moines se met à genoux et prie Dieu de pardonner à Maugis ses péchés en faveur de ses bonnes œuvres. Maugis s'approche de lui et lui assène sur la tête un coup qui le couche raide mort. Les autres moines veulent s'enfuir, mais ils s'embarrassent dans leurs longues robes, et Maugis les tue tous les trois. Puis il leur ôte leurs vêtements et leurs capuchons, charge le tout sur les chevaux et cache les corps dans les fossés. Mais Renaud, indigné du meurtre de ces hommes sans défense, refuse de l'aider. Ils se rendent à un couvent, non loin de Paris, et Maugis offre les robes à l'abbé, au nom de Renaud; d'abord l'abbé refuse de les accepter, mais, sans faire attention aux paroles de Renaud qui le contredit, Maugis menace l'abbé et lui dit que Renaud détruira le couvent et brûlera les moines. Alors l'abbé les accepte.

Ils arrivent à Paris le dimanche après la messe, au moment où Roland doit monter Bayard. Sur le pont, en face du château, Maugis met deux bottes de paille et s'assied sur l'une d'elles; quant à Renaud, il est trop âgé et trop courbaturé pour s'asseoir tout seul, et Maugis prie un homme qui sort de l'église de lui venir en aide. Celui-ci couche Renaud sur la paille, lui donne un denier et leur offre l'hospitalité. Au moment où les barons vont sortir du château, Maugis place entre lui et son compagnon une coupe d'or ornée de pierres précieuses[1], où il a versé un breuvage soporifique. Puis il rend à Renaud ses éperons d'or, que celui-ci devra mettre sous ses chausses. Il fera en sorte qu'on amène Bayard devant eux, et lorsqu'on per-

1. *P* 4835 : la coupe était si grande qu'on pourrait y baigner un enfant de six mois.

Digitized by Google

mettra à Renaud d'y monter, celui-ci, aussitôt qu'on l'aura mis dessus, devra se laisser tomber de l'autre côté, et ainsi par deux fois; la troisième fois, il devra rester en selle et s'enfuir. Voilà les chevaliers, bourgeois, villageois et belles dames qui quittent la salle. Les damoiselles devisent entre elles qui est le plus beau chevalier[1]. Enfin, l'une d'elles nomme Renaud, qui ne peut s'empêcher de rire en s'entendant proclamer le plus beau chevalier. Douze valets amènent Bayard; Charles et Roland, qui le suivent, voient la coupe d'or et s'approchent pour l'examiner de plus près. Bayard reconnaît son maître au flair et s'agenouille devant Renaud. Très étonné, Charles demande aux pèlerins d'où leur vient cette coupe; Maugis lui répond qu'il a mendié pendant quarante ans pour se procurer l'or nécessaire. La coupe a été baptisée, elle s'appelle Christian; elle a été faite en partie avec l'or de la coupe dont Dieu s'est servi le jeudi saint. Le pape l'a consacrée; quiconque y trempe son pain est absous de ses péchés et devient plus pur que Marie-Madeleine après qu'elle eut lavé les pieds à Jésus. Une seconde fois, Bayard s'agenouille devant Renaud, et maintenant Charles pense que deux anges se trouvent devant lui. Il promet aux pèlerins cent livres s'ils veulent lui permettre de boire dans la coupe. Mais Maugis veut d'abord voir le roi de France et, lorsque Charles se fait connaître, il lui impose la condition de pardonner à ses ennemis. Le roi y consent, mais il excepte Renaud et Maugis, qu'il hait encore davantage. Puis il s'informe de l'autre pèlerin qui, selon Maugis, n'a vu, ni entendu, ni proféré un son depuis cinquante jours; mais une femme

1. *P* 4894 : les dames nomment dix-sept chevaliers. *h* p. 84, *a* p. 83 : elles n'en nomment que quatre, en commençant par Roland, qui vainquit *Ferragute*. Cf. *P* 3669.

Digitized by Google

inconnue qui fréquente les sorcières lui a prédit qu'il serait guéri s'il pouvait monter Bayard, ne fût-ce qu'une seule fois. Le roi y consent, pourvu qu'on lui permette de boire dans la coupe. Mais comme il faut surtout un cœur aussi humble que pour le Saint-Sacrement, Maugis veut que les valets du roi y trempent d'abord leur pain. Ils s'endorment et Roland prend Bayard par la bride[1]. C'est maintenant le tour de Charles; il y trempe son pain, l'avale et tout de suite il a le vertige.

D'après la promesse du roi, Roland met Renaud sur Bayard; deux fois de suite celui-ci se laisse glisser du cheval, la troisième fois il dit qu'il monterait bien seul. Alors Charles fait sonner les cloches en l'honneur du miracle accompli par Bayard, qui a rendu la parole au pèlerin. Et Renaud, piquant des deux, s'échappe avec Bayard; Maugis s'arrache les cheveux et mène grand deuil : il a peur que son compagnon ne se tue[2]. Alors Charles envoie les douze pairs à sa poursuite. Hors de la portée du roi, Renaud se retourne, et apercevant Roland, il lui demande pourquoi il le poursuit. Roland le reconnaît et apprend en même temps qui est l'autre pèlerin. Renaud recommande Maugis à Roland et ses frères à Turpin, puis il prend congé des douze pairs qui renoncent à sa poursuite, ne voulant pas sa mort, et se rend à Montauban. Quant à l'écuyer de *Fauke von Morlyone*[3], que Renaud a tué, Roland prend la responsabilité de sa mort.

Lorsque Charles apprend que Bayard est perdu pour lui, il fait d'abord pendre les douze valets qui auraient dû le garder; quant à Maugis, qui se lamente sur la mort

1. Ce trait manque dans *h* p. 87 et *a* p. 87.
2. Ceci manque dans *H* p. 87 et *a* p. 87.
3. Cf. *P* 5506 : *Morlyone; H* p. 79 : *le fils de Fouke; a* p. 89 : le fils de Fouke qui était écuyer.

Digitized by Google

de son compagnon, il lui promet de fonder une église en son honneur. Et, chargé d'or, Maugis s'en va. Maintenant Charles fait amener devant lui les trois frères de Renaud, qui sont garrottés comme des voleurs, et il leur annonce qu'on va les pendre, mais Turpin s'y oppose, et *Fouke*, consulté par le roi, dit que déjà plusieurs fois il a remarqué que Turpin résiste toujours à Charles. Làdessus une querelle éclate entre le roi et Turpin, qui en viennent aux mains; Turpin aurait tué le roi si plusieurs seigneurs ne l'avaient secouru. Turpin prie ceux qui veulent prendre son parti de venir à lui, et Charles se voit délaissé de tous ses pairs; seul Fouke lui reste fidèle. Celuici l'assure que, s'il ne pend pas les trois frères, on attribuera sa conduite à la peur que lui inspire Renaud. A ces mots Ogier, le fils de Godefroy de Danemark, frappe de son épée Fouke[1]. Mais Charles répète qu'il ne peut révoquer son serment de pendre les trois frères; Turpin, cependant, lui rappelle que ce ne serait pas la première fois, car il avait aussi juré de faire pendre *Amyse von Olinden*[2] qui avait séduit sa fille, et maintenant ce même baron le sert à table et a épousé la princesse. Enfin, d'après le conseil de Roland, l'exécution des trois frères est remise au lendemain, et on les reconduit en prison. Par magie, Maugis s'introduit dans la prison; toutes les portes s'ouvrent devant lui, il dit son nom aux frères et, les prenant par la main, il les conduit sur le pont de Paris. Là il les laisse pour prendre congé de Charles. Il s'assied devant le lit du roi et lui demande la permission d'emmener ses neveux à Montauban; Charles, à moitié endormi, consent.

1. *h* p. 94, *a* p. 94 : Ogier délie les frères, puis après Turpin les lie de nouveau; *P* 5802 : Ogier tue Fouke.

2. *h* p. 95 : *Amalys van Olinde*; *a* p. 95, même nom.

Digitized by Google

Puis Maugis prend la couronne et l'épée du roi[1] et se rend à Montauban avec ses neveux, où tous les quatre rejoignent Renaud.

Le lendemain, il semble à Charles qu'il a vu Maugis dans un songe; il court à la prison et la trouve vide. Alors il raconte à Roland qu'il a vu Maugis qui emportait sa couronne et son épée; Roland répond en riant qu'il n'a pas le droit de se plaindre de ce que Maugis ait emmené les trois frères, puisque lui-même lui en a donné la permission.

Je m'arrête un moment ici pour comparer les événements de ce second épisode avec ceux du texte français. La rédaction néerlandaise raconte la guerre de Cologne après la délivrance des trois frères par Maugis. Pour le texte français, il faut donc aussi s'occuper des événements qui ont lieu entre la visite des fils d'Aimon à leur mère (*R* 52, 27) et la guerre de Cologne (*R* 120, 9).

L'écart entre les deux rédactions est si grand que je dois rappeler brièvement comment s'enchaînent les différentes scènes du texte français.

Après le meurtre de Bertolai, les quatre frères s'enfuient à *Dordone*, où ils trouvent leur mère, qui leur distribue des richesses. Ils s'en vont aux *Ardennes*, où ils construisent le château de *Montessor*, sur la Meuse. Un pèlerin, revenant de Saint-Romacle (près d'Arras), les dénonce à Charles, qui vient mettre le siège devant Montessor[2]. La guerre dure trente mois, et le roi ne s'empare de la forteresse que par la trahison de *Hervis de Losanne*. Renaud et ses frères quittent le château après y avoir mis le feu,

1. *P* 6028 : Maugis cache l'épée du roi, de sorte qu'on ne la retrouve qu'après quarante jours. Cf. *P* 6093.
2. *R* 60, 14 : Aimon se trouve dans l'armée de Charles; 61, 22 : Renaud adresse des reproches à son père.

Digitized by Google

et Charles retourne à Paris. Aimon, qui traverse les Ardennes pour rentrer chez lui, à Dordone, trouve ses fils. Il les attaque d'abord; puis, saisi de pitié, il renonce à les poursuivre et se rend à Dordone. Les quatre frères errent dans les Ardennes; enfin, épuisés, n'en pouvant plus, ils vont visiter leur mère à Dordone.

Pendant leur séjour dans ce château, Aimon permet à sa femme, Aye, de leur donner de ses biens autant qu'ils en voudront. Lui-même se retire dans un château voisin, jusqu'à ce que ses fils soient partis, pour rester fidèle au serment prêté à Charles. Les quatre frères se proposent d'aller en *Espagne*. Mais *Maugis*[1] les rejoint et leur donne le conseil de se rendre auprès du roi Yon de Gascogne. Renaud vainc *Begon le Sarrasin*, qui ravageait le pays d'Yon. Un soir, en chassant dans la forêt d'Ardennes, ils voient le rocher de la Gironde, obtiennent d'Yon la permission d'y bâtir un château, et Renaud épouse la sœur du roi[2]. A son retour de Saint-Jacques, en Galice, Charles voit le château et donne à Yon l'ordre de lui livrer les frères; mais celui-ci refuse. Charles veut mettre le siège devant Montauban; mais ses barons le lui déconseillent, et, pour le moment, le roi est détourné de son projet par l'arrivée des messagers du roi de Cologne, qui réclament son aide contre les Saxons. C'est ici que Roland entre en scène (*R* 119, 18).

Voici donc les principales différences :

1. *L'épisode de Saforet manque dans le texte français.*

2. *L'épisode des Ardennes manque dans la rédaction néerlandaise.*

1. *R* 96, 34 : premièré apparition de Maugis dans le texte français.
2. *R* 117, 10 : Aelis; 170, 9 : Clarisce.

Digitized by Google

3. L'épisode du Graal manque dans le texte français.

4. Dans le texte français, la visite à la duchesse a lieu avant le séjour auprès d'Yon; dans la rédaction néerlandaise, elle a lieu pendant ce séjour. Dans le texte français, c'est la nécessité qui amène les frères à entreprendre ce voyage périlleux; dans la rédaction néerlandaise, c'est le désir de revoir leur mère qui les y pousse.

5. Dans le texte français, Renaud épouse *la sœur* d'Yon; dans la rédaction néerlandaise, *la fille* du roi.

6. Dans le texte français, Maugis est leur *cousin;* dans la rédaction néerlandaise, il est leur *oncle.*

Comme la première partie du roman, le second épisode contient des scènes et des détails probablement étrangers au noyau de l'histoire et dont je remets l'examen à la fin de cette analyse, pour m'occuper maintenant de ce qui me semble constituer la différence essentielle entre les deux rédactions, c'est-à-dire l'absence de l'épisode des Ardennes dans le roman néerlandais et l'adjonction dans celui-ci du séjour en Espagne auprès du roi Saforet. C'est surtout depuis les découvertes de M. Longnon sur le fondement historique du roman que ces différences ont acquis une importance considérable pour la valeur documentaire de la rédaction néerlandaise.

Voici ce que raconte l'histoire[1] :

Sous Charles Martel, le roi *Eudo* (en français *Yon*) régnait dans un pays nommé *Gascogne* par les contemporains et situé entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées et les Cévennes. Celui-ci donna un refuge à des ennemis de Charles Martel, notamment à Chilpéric II, roi de Neustrie[2]. En

1. *Revue des questions historiques*, 13e année, t. XXV, p. 173.
2. Le roi Chilpéric a sauvé son trésor et l'emporte en Gascogne. De

Digitized by Google

720, Charles lui proposa un traité, dont le prix devait être la remise du roi Chilpéric à son adversaire. Eudo consentit et lui livra le roi de Neustrie. L'année suivante, une invasion des Sarrasins, qui étaient venus mettre le siège devant Toulouse, fut repoussée par Eudo. Celui-ci maria sa fille *Lampagia* à *Munuza*, un chef berbère qui commandait la frontière des Pyrénées.

Ces découvertes rendent plus que probable le fait que Renaud et ses frères, ou bien leur prototype, ont en effet trouvé un refuge auprès du roi Yon; c'est ce que racontent et le texte français et les rédactions néerlandaises; mais il y a, en outre, dans le roman néerlandais des traits qui semblent prouver que cette rédaction s'écarte moins de la base historique que le récit français. Le chef berbère Munuza est encore connu sous un autre nom : *Aimon de Saragosse;* et le roman néerlandais nous apprend qu'Aimon, le père de Renaud et de ses frères, a passé sept ans en Espagne au service d'un roi païen. La confusion est certaine; mais la ressemblance des noms et des faits est fort remarquable. Il y a autre chose encore : Yon donne sa fille à Munuza, et dans le roman néerlandais, Renaud épouse également la fille et non la sœur de son protecteur. La version italienne[1] ne fait qu'embrouiller les choses, car, dans la version en *ottava rima*, la femme de Renaud est *la sœur* d'Yon, comme dans le texte français, et elle s'appelle *Clarisse*, comme dans la rédaction néerlandaise; dans la version en prose, elle est *la fille* d'Yon, comme dans la rédaction néerlandaise, mais elle s'appelle *Béatrice*, tandis que *Clarice* est ici *la femme d'Aimon*. Dans les frag-

même les fils d'Aimon, cf. p. 86. Ce trésor, dont on fait souvent mention, n'est-il pas un trait caractéristique du folk-lore?

1. Voir Rajna, p. 39.

Digitized by Google

ments publiés par Bekker, Clarisse est également *la femme* de Renaud et la sœur d'Yon (vers 36, 37), c'est donc la même leçon que dans le texte de Michelant. Mais, comme, par un autre détail encore, il paraît que le texte franco-italien, dont sont dérivés, d'après M. Rajna [1], les deux versions italiennes, a suivi tantôt une version plus ancienne, tantôt une leçon plus jeune, il se pourrait très bien qu'ici aussi ce texte ait combiné deux leçons différentes [2].

Un troisième souvenir des événements historiques, qu'on serait tenté de reconnaître dans la version néerlandaise, c'est le nom de la capitale de Saforet. Les trois textes hollandais la nomment *Aquitaine* [3], et on sait que, de tout temps, le royaume d'Yon a porté ce nom. Il est vrai que de nom de pays, le mot est devenu nom de ville; mais on ne le trouve nulle part ailleurs, ce qui prouve qu'on ne peut pas le considérer comme traditionnel, comme tant d'autres noms de ville, et qu'il a le droit de figurer justement dans ce passage-là.

Après avoir prouvé qu'on ne saurait considérer l'épisode de Saforet comme une interpolation du remanieur néerlandais, je voudrais montrer que le texte français, où il manque, ne l'ignore pas cependant tout à fait. M. Matthes a déjà remarqué (p. XXVI) que le texte français semble avoir gardé le souvenir d'un séjour que les fils d'Aimon auraient fait en Espagne avant de se rendre auprès du roi Yon. Lorsqu'ils vont quitter Dordon, leur mère leur dit (*R* 96, 5) :

Enfant, ce dist la dame, vers Espaigne tornés.

1. *Op. cit.*, p. 41.
2. C'est le premier voyage en Gascogne, dont je parlerai plus tard.
3. *P* 2444, *Aquintine*.

Digitized by Google

Mais ce passage n'est pas le seul qui contienne des allusions à une tradition plus ancienne. Lorsque les frères rencontrent Maugis pour la première fois, celui-ci leur donne le conseil d'aller à *Toulouse*[1], si Yon ne veut pas leur donner un refuge (*R* 98, 26). Et ceci s'accorde avec le texte du manuscrit de Venise[2], où les frères menacent Yon d'aller à Toulouse et d'offrir leurs services à son ennemi le Sarrasin Bernier si Yon ne veut pas les recueillir.

La version italienne en prose offre encore un point de ressemblance assez important avec notre texte[3]. Pendant que les frères se sont réfugiés dans la forêt des Ardennes, Aimon les attaque et les force à s'enfuir. *Ils se rendent en Gascogne, puis reviennent aux Ardennes,* vont voir leur mère, et, après que Maugis s'est joint à eux, ils vont définitivement en Gascogne. Il est évident que cette version ne contient pas la leçon originale, la première excursion provisoire en Gascogne n'étant pas motivée. Mais il se pourrait qu'ici il y eût confusion, et qu'au lieu de *Gascogne* il faille lire : *Aquitaine* ou *Espagne;* en ce cas, le conteur italien aurait suivi un texte qui n'ignorait pas l'épisode d'Espagne. Il est possible encore que le second séjour dans les Ardennes ait été interpolé, ce qui s'accorderait de nouveau avec le texte hollandais, puisqu'alors, en néerlandais comme en italien, le voyage en Gascogne a eu lieu avant la visite à la duchesse. Il est probable que la version italienne a combiné ici encore deux traditions, une plus ancienne, représentée par la rédaction néerlandaise, et une plus récente, représentée par le texte français.

1. *Revue des questions historiques,* p. 189. Toulouse joue un grand rôle dans l'histoire du duc Eudo. C'est là qu'en 721 il repousse la première invasion sarrasine.

2. Rajna, p. 35 ; *Codice Marciano,* CIV, 3, 16.

3. Rajna, p. 31.

Digitized by Google

Quant au séjour lui-même des frères en Espagne, il est clair que, bien que le fond paraisse vrai, le remanieur a ajouté des détails de sa façon, probablement des lieux communs qu'il a trouvés dans d'autres récits semblables. Un héros forcé de se rendre en pays étranger, où il cherche aventure, où il se couvre de gloire et d'où il revient plus tard, est un des thèmes les plus fréquents de l'épopée française[1]. C'est l'histoire de Mainet et de Floovant. Il est plus difficile de dire d'où vient le nom de *Saforet*[2]. Pour prédisposer Yon en sa faveur, Renaud lui offre la tête de Saforet. Matthes a trouvé dans le manuscrit de l'Arsenal[3] une allusion fort remarquable à ce fait. Un des conseillers d'Yon, prenant le parti de Renaud, dit au roi :

N'a mie encor I an passé et accompli,
Que desconfit Marsile...
Il vos en presenta le chief, si com je vis.

Et dans le livre populaire français qui, en général, donne la même leçon que le texte de Michelant, on lit[4] :

Vous savez aussi ce qu'il a fait en votre pais et come il a (n'a pas encore longtemps) déconfit Marcille, le puissant sarrasin, auquel il coupa la tête et la vous présenta.

1. Rajna, *Le Origini dell' epopea francese*, p. 409.
2. Dans le ms. de l'Arsenal, le roi païen se nomme *Marsile* (Matthes, p. 88). M. Langlois, dans sa *Table des noms propres des chansons de geste*, donne quelques noms qui ressemblent à celui du roi payen. Les voici :
Safar de Nubie ou *Flabar de Nubie*, roi sarrasin (Chevalerie Ogier, 12512);
Safarès, sarrasin (Fierabras, 104);
Safarin de Murgal, roi sarrasin (Anseïs de Carthage, 10424, 10434);
Safins ou *Helpin de Valsegrée*, allemand, de la bande de Savari (Aimeri de Narbonne).
3. Ms. Arsenal, fol. 36 *a* (Matthes, p. 88).
4. Livre populaire, fol. 36 *b* (Matthes, p. 88).

Digitized by Google

Il est donc clair que cet épisode n'est pas de l'invention du traducteur néerlandais, mais qu'au contraire il se trouvait dans une rédaction française antérieure à celle de Michelant. C'est, du reste, un motif qu'on a aussi introduit dans la chanson de Bueve (*R* 45, 12), où les félons coupent la tête à Buevon et la présentent à Charles.

La version poétique italienne présente une scène analogue [1]. Un chef païen, *Gattamogliera,* qui veut se venger de Renaud, a embrassé le parti de Charles et se bat avec Renaud ; celui-ci le vainc, lui coupe la tête et la présente à Charles.

Dans la rédaction néerlandaise Hugue de Dordon et Louis sont tués de la même manière.

Il y a encore un autre passage qui montre que dans la rédaction néerlandaise les événements se suivent plus logiquement que dans le texte français. Dans cette version, les frères, après s'être procuré leur trésor à Pierlepont, vont en Espagne, de là en Gascogne, et, pendant leur séjour auprès d'Yon, ils vont voir leur mère. Leur seul mobile — nous l'avons vu — est l'amour filial. Dans le texte français, après leur première visite, ils se rendent dans les Ardennes et ne vont retrouver leur mère que lorsqu'ils sont à bout de forces. C'est donc la nécessité qui les y oblige.

Mais *R* 95, 5 est en contradiction absolue avec cette explication de leur visite à Dordon :

> Sire, ce dist Renaus, je vos di bien por voir
> Que por vos n'i venismes, ne por le vostre avoir.
> Mais nos poons ici nostre mere veoir,
> Qni nos pleure et regrete et au main et au soir.

1. Rajna, *op. cit.*, p. 59.

Digitized by Google

C'est donc le même motif que dans le texte néerlandais, et ceci pourrait être encore une preuve à l'appui de notre supposition que la version néerlandaise est plus voisine de la forme primitive du roman que le récit français, d'autant plus que la noblesse du mobile qui pousse Renaud s'accorde très bien avec la haute idée que donne de son caractère la lecture et du texte français et des textes néerlandais.

Si donc la rédaction néerlandaise a conservé en quelque sorte la leçon primitive : 1° quant au séjour en Espagne; 2° quant à l'époque de la visite à Dordon; 3° quant au véritable motif de cette visite, il est clair que, par le fait même que l'épisode des Ardennes y manque absolument[1], on a le droit de révoquer en doute l'authenticité de cet épisode. Jusqu'ici, on l'a considéré comme le noyau même de la légende[2], mais les découvertes de M. Longnon et les traits caractéristiques de notre rédaction qui rappellent les données historiques, rendent plus que probable que le véritable point de départ du roman a été le séjour en Espagne et en Gascogne.

Quand on s'est défait une fois de cette idée préconçue en faveur de l'épisode des Ardennes, toutes les invraisemblances qu'il amène sautent aux yeux. D'abord, le séjour dans les Ardennes est incompatible avec les événements de notre rédaction : si c'était après le séjour dans les Ardennes que les frères s'étaient rendus auprès de Saforet, ils n'auraient pas trouvé un refuge auprès d'un roi aussi avide de richesses que Saforet, et si, en passant, ils s'étaient approvi-

1. M. Matthes (p. XXVII) dit que le remanieur néerlandais n'ignorait pas tout à fait l'épisode des Ardennes, mais il ne s'explique pas sur ce point, et nulle part, dans les quatre textes hollandais, je n'ai pu y trouver la moindre allusion.

2. Paris, *Hist. littéraire*, XXII, p. 688; Michelant, p. 507.

Digitized by Google

sionnés au château de leur père, c'est de nouveau la nécessité qui les aurait forcés à cette visite; or, d'après le texte de Michelant lui-même, ce n'en était pas le véritable motif.

Je me permettrai maintenant de relever quelques invraisemblances relatives à l'épisode des Ardennes[1] et qui semblent s'expliquer comme des reflets de l'épisode de Montauban. Nous n'apprenons rien de la construction du château de Montessor; c'est comme par magie que la forteresse se dresse tout à coup devant nous (*R* 53, 8) :

Là firent un chastel qui fu de poesté.

Quant à la situation du château, elle nous rappelle involontairement la Gironde avec son rocher (*R* 53, 6) :

Et en vinrent sur Muese et ont un mont trové;
Une ewe ravineuse i cort par le chanel.

Charles apprend la retraite de ses ennemis par Guion d'Aubefort qui revient d'un pèlerinage à *Saint-Romacle* (*R* 53, 12). Cela nous fait penser à la manière dont Charles découvre le château de Montauban. C'était au retour d'un pèlerinage à *Saint-Jacques-de-Compostelle*. Et *R* 54, 21 montre que ce dernier fait a été aussi présent à l'esprit de l'auteur, car là c'est un pèlerin de *Saint-Jacques en Ga-*

1. Pendant que je rédigeais ce chapitre, M. Leo Jordan a publié un livre intitulé : *Die Sage von den vier Haymonskindern* (Halle, 1905), dans lequel, par une voie tout autre que celle que j'ai suivie, il aboutit au même résultat, quant à l'épisode des Ardennes. Il le considère aussi comme une addition ultérieure, le nomme un « outlaw-sage » et le compare aux légendes de Robin Hood, de Michael Kohlhaas, etc.

D'ailleurs, sur d'autres points aussi, par exemple, l'élément populaire dans la légende, il y a conformité entre les vues de M. Jordan et les miennes. Le fait que, procédant par une méthode différente, à notre insu, nous sommes arrivés aux mêmes résultats, leur donne une force particulière.

Digitized by Google

lice qui a mis Renaud au courant des projets de Charles[1].

La topographie de l'épisode est des plus bizarres. Aimon, en quittant *Montessor*, traverse les *Ardennes* pour se rendre à *Dordon* (*R* 78, 35); mais les quatre frères, en quittant les Ardennes, vont à *Dordon* par *Balençon* et *Biaucaire* (*R* 87, 34). D'après la première indication géographique, on croirait que Dordon est situé au nord, ce qui s'accorde avec l'itinéraire suivi par les frères et Maugis lorsqu'ils se rendent de Dordon en Gascogne (*R* 97, 34 ss.). D'après la seconde, Dordon se trouverait au Midi. *R* 139, 24, cite encore *Balençon*, situé cette fois près de Montauban[2]. Serait-ce encore une réminiscence de l'épisode méridional? Ce qui est remarquable, c'est qu'inversement l'épisode des Ardennes a aussi laissé des traces dans la topographie de la Gascogne. *R* 108, 19 : Les frères chassent dans la forêt *d'Ardene* (22) :

> Les l'ève de Garone se sunt aceminé,
> Si qu'il virent le flot dedens Gironde entré.

M. Matthes (p. XLIX), qui croit que l'épisode des Ardennes est le plus ancien, suppose que le mot d'Ardan est devenu Dordogne ; d'après notre point de vue, le contraire serait tout aussi possible.

M. Pierre de Sainte-Marie[3] nous apprend que le petit bois de *Samonac* près *Bourg* est appelé *forêt des Ar-*

1. Sans cette coïncidence je n'aurais pas relevé ce détail, sachant bien qu'au moyen âge les pèlerins reviennent toujours de Saint-Jacques-de-Compostelle, et qu'on peut les rencontrer partout, même dans les Ardennes.

2. Cf. Langlois, *Table des noms propres :* Balençon, ville et fleuve de Gascogne, p. 66.

3. Pierre de Sainte-Marie, *Le château de Cubzac ou des quatre fils Aymon* (J. Boehlinger, Saint-André-de-Cubzac, 1903), brochure que M. Joseph Bédier a bien voulu me prêter.

Digitized by Google

dennes. Il est fort probable qu'ici nous avons affaire à un nom littéraire qui doit perpétuer le souvenir de Renaud; mais comme la plaine entre Cazelles et Grissac porte le nom de *Vaucouleurs*, comme il y a plusieurs *Montauban* en France, dont trois sur la Gironde, il n'est pas exact que, comme le dit P. Paris[1], « dans les provinces du Midi, le souvenir du château de Montauban, de la plaine de Valcolor... est entièrement perdu ». Et en constatant cela, j'ai réfuté un des arguments de M. Matthes[2].

On aura remarqué que dans le texte français le château d'Aimon porte le nom de *Dordon* ou *Dordone*, dans le roman néerlandais celui de *Pierlepont.*

Cependant, dans la rédaction néerlandaise, notamment dans *P*[3], on parle quelquefois de *Dordone;* mais il me semble qu'ici *P* a voulu se conformer au texte français, car, tandis que les frères visitent leur mère à *Dardone*, l'espion menace *dame Aye von Pierlepont*[4] de prévenir Aimon de l'arrivée de ses fils. Les autres textes (*h* et *a*; *Rt* manque à cet endroit[5]) ont partout *Pierlepont* ainsi que *P* dans le premier épisode. On serait porté à considérer ce nom de Pierlepont comme provenant d'une ancienne rédac-

1. *Histoire littéraire,* XXII, p. 688.

2. Matthes, XLVIII. Il cite dans la contrée des Ardennes plusieurs noms propres rappelant Renaud et Bayard.

Je n'ai pu trouver *le bois de la Serpente.* M. Matthes (*Livre populaire*, p. XXXII), semble retrouver dans ce nom *Beaurepaire* ou inversement, je n'ai pas très bien compris comment; mais l'identité de ces mots me paraît très douteuse. *Balençon* pourrait-il être identifié avec *Valence*, nom de ville très fréquent en Gascogne et en Provence? Quant à Vaucouleurs, que M. Matthes place en Lorraine, j'en parlerai plus bas.

3. Voir *P* vers 3104, 3302, 3452.

4. Voir *P* vers 3263.

5. *h* p. 58 : dans le sommaire du chapitre, on trouve deux fois Pierlepont; *a* p. 60, une fois.

Digitized by Google

tion[1], d'autant plus que les indications géographiques relatives à Pierlepont sont assez précises, celles de Dordon[2], comme nous l'avons déjà remarqué, très vagues. M. Matthes (p. XXVII) identifie ce nom avec *Pierrepont*, ville située dans le département de l'*Aisne;* il y a aussi un Pierrepont en Lorraine (Meurthe-et-Moselle), près Longuyon; mais la situation de la première ville s'accorderait très bien avec les données de *h* (manque *a* et *P*), d'après lesquelles le château doit s'être trouvé non loin de l'*Oise*[3].

Si, quant aux noms de Pierlepont et de Dordon, il est difficile de décider s'ils appartiennent à une forme ancienne de la légende ou s'ils y ont été introduits plus tard, il y a dans ce second épisode d'autres traits qui, sans aucun doute, doivent être attribués au remanieur néerlandais. Il

1. A moins qu'on ne considère l'introduction néerlandaise comme une interpolation postérieure. En ce cas, on aurait changé le nom de *Dordon* en celui de *Pierlepont* pour rendre la suite du récit conforme au début.

2. Dordon = Dourdan (Seine-et-Oise) s'accorde avec le voyage des frères en Espagne. Rencontre avec Maugis à Orléans. G. Paris, *Histoire poétique*, p. 79, parle d'*Aymon d'Ardennes*. Dordon, Dourdan s'accorderait, en outre, avec Artois, Angers, Blois, Planton, fiefs qu'Aimon donne à son fils Renaud.

3. Cette indication manque dans *P*. Il est remarquable que dans le texte moyen-néerlandais de *Floovant*, il y a aussi un nom de lieu, *Pierlepont*, qui manque dans le texte français; dans la *Karlamagnùs-saga*, il y a également un *Garnier de Pierrepont* (Pirapont, Pirafunt). Voir G. Paris, *Bibl. de l'Éc. des Chartes*, 1864, p. 98. Dans les chansons de geste françaises, il y a un *Pierrepont* dans *Ogier* (9860); dans *Garin le Lorrain*, I, v. 248 (Langlois, *Table*, etc., p. 526). Il y a encore deux autres noms propres dans la rédaction néerlandaise, *Rigant* (*h* p. 66, *a* p. 67) et *Goutier* (*h* p. 130, *a* p. 134, *P* 9521, *Rt* 812), qu'on retrouve dans les textes néerlandais de *Floovant* et de *Huon de Bordeaux* et qui manquent dans les trois textes parallèles français. Si on admet que *Pierrepont* est un nom qui nous a été transmis par une ancienne rédaction, on pourrait considérer ces deux autres noms propres comme également empruntés à une ancienne rédaction de *Renaud* et de là transplantés dans d'autres traductions néerlandaises. (Kalff, *Epische fragmenten*, p. 184 et 266.)

Digitized by Google

y a d'abord l'épisode du messager envoyé par Renaud à Charles. Le grand bâton ferré dont l'ambassadeur est armé nous rappelle *Rainouard au Tinel*. L'énumération des personnes que le messager doit saluer au nom de Renaud, l'allusion à Amile[1] et à d'autres barons français sont évidemment des emprunts à différentes chansons de geste. Du reste, l'auteur montre bien qu'il est au courant de la littérature épique de son temps.

Lorsque Renaud a perdu Bayard, il se reproche de s'être opposé à Charles et il compare son sort avec celui d'*Elegast*[2]. Il est remarquable qu'ici il emploie le nom que porte en Hollande le baron avec qui Charles, sur l'ordre de Dieu, sort la nuit pour « embler ». Dans le texte de Michelant[3], on trouve également une allusion à cette histoire, mais le héros y porte le nom de *Basin*. Si, avec G. Paris[4], on considère le nom de *Basin* comme original, cette substitution de nom peut accuser la non-originalité de tout ce passage.

On trouve d'autres souvenirs littéraires dans l'histoire de la coupe miraculeuse de Maugis, que M. Matthes[5] a déjà identifiée avec le Graal. En effet, la coupe dont Dieu et ses disciples se sont servis, qui a le pouvoir de faire pardonner ses péchés à quiconque y boit et où l'on peut tremper son pain trente-trois fois avant qu'elle soit épuisée, ne peut être autre chose que le Graal. L'auteur a donc connu les romans bretons, et c'est certainement un passage de l'un de ces romans[6] qui lui a suggéré l'histoire de la coupe de Maugis[7]. Seulement, je n'oserais prétendre que tout

1. *P* 5892, *h* p. 95, *a* p. 95.
2. *P* 4256, *h* p. 75, *a* p. 75.
3. *R* 266, 34.
4. *Histoire poétique*, p. 315 ss.
5. Matthes, p. XXXIII.
6. Je n'ai pu trouver de passage correspondant.
7. Cependant la connaissance des romans bretons ne peut pas à elle

Digitized by Google

l'épisode de Maugis déguisé en pèlerin fût étranger à la rédaction originale. Il manque absolument dans le texte français; mais lorsque Maugis, déguisé en pèlerin, entre dans la tente de Charles pour sauver Richard, le roi lui dit (*R* 250, 33) :

Paumiers, Dex te confonde...
Jà n'amerai paumier por Maugis le larron.
Maint damage m'a fait, maint grant anui felon :
Quant il veut s'est paumiers, et quant il veut jeudon,
Et quant il veut s'est mires, et quant il veut proudon,...
La quinte est sermoneres, ainc meillor ne vit hom,...
Et aporte ses fiertres et dit sa traïson.

D'après M. Rajna (p. 71), ce passage accuserait une lacune dans le texte français, où jusque-là Maugis ne s'est jamais déguisé en pèlerin, et contiendrait une allusion à une rencontre de Charles et de Maugis après les courses qui feront partie de l'épisode dont je traiterai plus tard. Dans le texte italien [1], *Malagigi,* déguisé en pèlerin, prie Charles de lui apporter son bourdon, que Renaud aurait jeté en haut d'un arbre. Charles, ému de pitié, descend de son cheval, et Maugis en profite pour se jeter sur le destrier et s'enfuir à bride abattue, en criant au roi son véritable nom. Il me semble que les paroles de Charles pourraient tout aussi bien se rapporter à notre épisode, d'autant plus que le mot *jeudon,* qui signifie *fantassin,* ne saurait rappeler la fuite de Maugis à cheval. Le mot *mires* peut être une allusion à ce qui s'est passé après la bataille de Vaucouleurs, lorsque Maugis guérit en un tour de main Ri-

seule signaler ce passage comme étant postérieur au texte de Michelant. Cf. *R* 441, 12 : *pour tot l'avoir Artu.* Le texte français connaît donc aussi le roi Arthur.

1. Rajna, p. 48.

Digitized by Google

chard, qui est blessé à mort[1]. Peut-être le mot *fiertres* aussi s'applique-t-il à un événement antérieur. Serait-il trop hardi de supposer un épisode où Maugis, déguisé en pèlerin, a trompé Charles à l'aide de fausses reliques, dont le remanieur néerlandais a cru pouvoir faire le Graal lui-même[2] ? Cependant il paraît que Maugis a vraiment dérobé un cheval à Charles, témoin *R* 260, 12, où on trouve :

Et monte en Brojeguerre, son destrier arragon,
Que il embla le roi as puis de Mont Loon.

Peut-être l'épisode néerlandais et l'épisode italien contiennent-ils tous les deux un fond ancien. Ce qui complique encore la question, c'est que deux textes néerlandais (*h* et *a*) contiennent une autre allusion à une scène où Maugis doit avoir joué le rôle principal. Le sommaire du chapitre XII[3] annonce la délivrance des frères par Maugis, lors du siège de Pierlepont par Charles. A la fin du chapitre, Renaud s'échappe par la poterne et les frères sont faits prisonniers par le roi. Ce n'est qu'à la fin du chapitre XV[4]

1 *R* 218, 30.

2. Il est remarquable que les deux rédactions française et néerlandaise contiennent des allusions qui révèlent une certaine antipathie contre le clergé; par exemple *R* 93, 13 : Aimon demande à ses fils pourquoi ils viennent chercher du secours auprès de lui. Il y a assez de prêtres et d'abbés, gros et bien nourris, qu'ils pourront manger. Renaud répond qu'ils en ont tant tué qu'il ignore le nombre.

Dans la rédaction néerlandaise, Aimon, en faisant la guerre à Charles, dérobe les églises et les couvents et ferre ses chevaux avec l'or qu'il vole sur les autels. Les moines que Maugis et Renaud rencontrent consentent à confesser Maugis, après s'être dit en latin qu'avec l'argent qu'il leur donnera, ils pourront se payer du vin. En voulant s'enfuir, ils s'embarrassent dans leurs longues robes.

Cette antipathie accuserait-elle une date plus récente ?

3. *h* p. 58, *a* p. 60. *P* n'est pas divisé en chapitres. *Rt* manque à cet endroit.

4. *h* p. 97, *a* p. 97, manque à cet endroit. Le traducteur de *a* semble

Digitized by Google

que Maugis les délivre. Le sommaire de ce chapitre xv annonce également cette délivrance, mais en d'autres termes que la première fois, ce qui exclut l'idée d'une erreur du scribe ou de l'imprimeur. Cependant je n'oserais supposer une lacune ici, car les événements se suivent très logiquement dans les textes hollandais. M. Matthes, qui a publié *h*, ne parle pas de ce phénomène énigmatique dont j'ai en vain cherché la solution [1].

En continuant mes recherches sur les détails qu'on pourrait attribuer au remanieur néerlandais, il me semble que partout il a élargi la science magique de Maugis [2]; il se plaît à parler, par exemple, des profondes connaissances que celui-ci a acquises dans l'art de la nécromancie [3]. D'autre part, la rédaction néerlandaise cherche à transformer le larron épique en un baron semblable aux autres : nous verrons que plus tard Renaud frappe à la porte du château de Maugis [4]. C'est certainement une idée peu originale que Maugis ait un château à lui [5]. Sous ce rapport, le texte français a gardé de lui une conception plus ancienne, lorsqu'il nous dit que Maugis n'a d'autre cri de

s'être aperçu que le contenu du chapitre xii ne répond pas au titre, du moins il a supprimé « comment les trois frères furent délivrés ». D'après le sommaire d'*a* c'est donc Renaud seul qui est sauvé par Maugis. Ceci n'est pas vrai non plus; c'est Aye qui montre à Renaud la poterne, et il ne rencontre Maugis que dans le chapitre suivant, après qu'il a perdu Bayard.

1. Se pourrait-il que dans la légende originale Maugis ait délivré ses neveux d'une autre manière? Je pose cette question parce que la scène où Maugis visite Charles, pendant la nuit, se répète (*P* 12532, *h* p. 159, *a* p. 165, *R* 329, 28) lors du siège de Montauban. Et il serait étrange que l'ancienne rédaction eût deux fois employé le même stratagème.

2. Cf. Matthes, p. xxix.

3. *P* en raconte beaucoup plus que *h* et *a*.

4. *P* 11625, *h* p. 151, *a* p. 156.

5. Cf. cependant *R* 404, 19 : Maugis dit..... *où nos manoirs sont.*

Digitized by Google

guerre que « Montauban » (*R* 294, 23), et que son « enseigne » est : « Ferés avant, baron ! » (*R* 285, 25).

La parenté qui existe entre les fils d'Aimon et Maugis est différente dans le texte français et dans la rédaction néerlandaise.

Dans celui-là, *Maugis* est le cousin des frères[1] ; il y a des renseignements plus précis sur lui ; dans le temps, Charles a tué le père de Maugis[2] ; plus bas, on apprend que Maugis veut venger la mort de *Bueve d'Aigremont*[3].

En combinant ces trois informations, on peut conclure que *Maugis*, dans le texte français, est le fils de *Bueve d'Aigremont*. Dans la rédaction néerlandaise, Maugis est l'oncle des frères, ce qui s'accorde avec le *Malagys* moyen-néerlandais, où celui-ci est le grand-oncle des fils d'Aimon[4]. Dans le livre populaire néerlandais (*h* p. 6, *a* p. 8), on parle d'un Maugis, neveu d'Aimon, qui l'assiste dans la guerre qu'il fait à Charles. Il s'agit du même Maugis, car on parle de sa science magique[5]. Maugis reparaît encore (*h* p. 8, *a* p. 10) comme messager d'Aimon à Charles[6], et on nomme avec lui un certain *Aalard*, également neveu d'Aimon. Il n'est plus jamais question de lui, et je ne sais qui pourrait être ce baron[7]. Il est remarquable que, lorsque Maugis reparaît pour la troisième fois, et cette fois-ci pour se mêler à l'intrigue, l'auteur de la rédaction néerlandaise semble avoir oublié que le lecteur a déjà fait

1. *R* 212, 13, Aalard dit à Maugis : « Cosins Maugis, vos estes de ma geste, fils mon oncle, le fier. »
2. *R* 218, 15.
3. *R* 293, 31.
4. *Romania*, XX, pp. 502, 506.
5. *P* 196 parle aussi de Maugis, mais il ne parle pas de la parenté entre lui et Aimon.
6. *P* 252 cite également Maugis, mais le sens du vers est obscur.
7. *P* 252 ne nomme que Maugis.

Digitized by Google

sa connaissance; il l'introduit comme un personnage tout nouveau[1]. Par contre, lorsque, beaucoup plus tard, Maugis fait sa première apparition dans le texte français[2], Renaud le reconnaît tout de suite et le salue en lui demandant d'où il vient? Il serait difficile de tirer une conclusion quelconque de ces contradictions.

Ce qu'on peut certainement désigner comme une invention du remanieur néerlandais, c'est la description de la cour et du conseil du roi Yon, qui ressemblent trop à ceux de Charles pour ne pas en être imités. Il y a même à la cour d'Yon les félons, issus tous d'une même race, comme les traîtres français.

Il y a encore d'autres différences entre les deux rédactions, que je me suis contentée de relever dans les notes, parce qu'à mon avis elles ne permettent pas de conclusion en faveur de l'originalité de l'une ou de l'autre version.

Somme toute, comme résultat des recherches sur le second épisode, je proposerai l'hypothèse suivante :

Ayant conservé plusieurs traits qui sont d'accord avec les données historiques, la rédaction néerlandaise, dépouillée de quelques passages étrangers à la légende, semble être traduite d'un texte français antérieur à celui qu'a publié Michelant.

1. *P* 4272, *h* p. 75, *a* p. 75.
2. *R* 96, 34.

Digitized by Google

§ III.

L'ÉPISODE DE COLOGNE.

(*P* 6110-6251. *h* chap. XVI, p. 98-101. *a* chap. XVI, p. 99-102. *R* 120, 11-123, 22.)

Comme, à partir de l'épisode de Cologne, les textes français et néerlandais, à de légères différences près, marchent parallèlement, je rappellerai brièvement les événements afin de pouvoir relever ces différences.

Après que Charles s'est aperçu de la fuite des trois frères, un messager arrive à sa cour. Il vient de la part du roi *Asises de Cologne*[1], qui l'a chargé de dire au roi que les païens ont assiégé sa ville et de lui demander son aide. Charles donne à Roland l'ordre de s'y rendre; Olivier, Ogier et Naime de Bavière[2] demandent au roi la permission de l'accompagner. Un combat terrible s'engage; les Sarrasins sont défaits et leur roi *Corsaen*[3] tué par Roland. Alors les Sarrasins doivent se retirer. Le roi *Asises* les reçoit avec grande joie et ils restent à sa cour pendant quarante jours et quarante nuits. De retour à Paris, Charles demande à Naime ce que le roi de Cologne a dit de son neveu; Naime répond que Roland a bravement combattu, et il ajoute qu'il vaincrait tous ses ennemis s'il avait un cheval tel qu'il le désire.

Dans le texte français, le « dru » de Charles est assiégé

1. *P* 6242 *Assys; a* p. 99 le nomme *Ansay*.
2. *P* 6182 *Dunemal, h* p. 99 *Dunay, a* p. 100 *Dunay*.
3. *P* 6215 *Corsanden, a* p. 101 *Corsan*.

Digitized by Google

par les Saxons[1] à Cologne; Roland s'y rend, le délivre et emmène comme prisonnier *Escorfaut*, le chef des mécréants.

Il n'est pas douteux qu'ici nous ayons affaire à un hors-d'œuvre littéraire, et, comme les deux versions le contiennent, on pourra conclure que la rédaction française à laquelle elles remontent était déjà une œuvre littéraire; cette conclusion sera du reste confirmée dans la suite par plusieurs faits[2]. En cherchant de quelle chanson de geste cet épisode peut être emprunté, on pense tout d'abord à la *Chanson des Saisnes*, mais à y regarder de plus près on verra qu'il y a trop peu de ressemblance dans les détails[3].

Dans *Aye d'Avignon* cependant (vers 790 ss.), il y a un épisode qui ressemble d'une manière surprenante à celui de *Renaud*. Là aussi la marche des événements est tout à coup interrompue par un message d'*Anseïs de Cologne* qui demande des secours à Charles. (*Asise* est la forme picarde de *Anseïs*.) Mais on apprend plus tard que Charles s'est rendu en Espagne. On pourrait en conclure qu'il a été question d'*Anseïs de Cartage*, et non pas d'*Anseïs de Cologne*.

Dans *Hervi de Metz* figure aussi un *Anseïs de Cologne*,

1. *R* 120, 16, *Saxons; R* 121, 15, *Sarrasins; R* 121, 23, *Saxons; R* 121, 29, *Sarrasins; R* 123, 14, *Turcs; R* 123, 18, *Saxons et païens*.

2. Voici ce qu'en dit M. Rajna, *R. de M.*, p. 70 : « Nel poema italiano, dove questo episodio, introdotto per certo nel *Renaud* in età assai tarda, è appena accennato, i Sassoni si trasformano in Saracini che invadono la Provenza, etc. » Mais la transformation de Saxons en Sarrasins doit déjà avoir eu lieu dans le texte français.

3. Par exemple, dans *Renaud*, tous les barons sollicitent l'honneur d'accompagner Roland; dans la *Chanson des Saisnes*, personne d'eux ne veut partir avec lui. Cf. cependant *R* 136, 6, 7, qui contiennent une allusion très précise à la *Chanson des Saisnes*, mais qui manque dans la rédaction néerlandaise.

Digitized by Google

mais il joue un tout autre rôle que dans Renaud[1]. Il y a encore un *Anseïs de Cologne*[2] dans *Richer*, chanson qui ressemble beaucoup à *Gaydon* et qui appartient, comme ce dernier poème, au cycle qui chante les guerres de Charlemagne contre ses vassaux. Il est remarquable que les réminiscences littéraires qu'on trouve dans le *Renaud* néerlandais s'accordent très souvent avec *Gaydon* et *Aye d'Avignon*; peut-être ne faudrait-il donc pas attacher une trop grande importance au rôle peu motivé que joue *Anseis de Cologne* dans la chanson d'*Aye d'Avignon*; ce rôle pourrait provenir d'une autre chanson, tandis que le personnage est identique avec les autres Anseïs.

Dans la rédaction néerlandaise, le roi sarrasin se nomme *Corsaen* ou *Corsande*; le texte français l'appelle *Escorfaut*. Ce nom se retrouve dans *Maugis* (vers 2689, 2738, etc.), dans la *Chanson des Saisnes* (*Escorfaut de Lutise*)[3]. Quant au nom de *Corsande*, il se pourrait que le nom correct soit *Corsaude*, la forme picarde de *Corsolt*[4], qui fut l'adversaire de Guillaume d'Orange.

1. Hub, *La chanson de Hervis de Mes*, Marburg, 1879, p. 25 ss. Anseïs peut-il être le prototype de *Guiteclin?*

2. G. Paris, *Histoire poétique*, p. 324.

3. Il y a encore dix-sept autres *Escorfaut* dans les chansons de geste (voir Langlois, *op. cit.*, p. 199).

4. *Couronnement de Louis*. Dans l'introduction (p. XXXIV), M. Langlois dit que peut-être *Corsolt* doit être identifié avec *Corson*. — Suchier, *Aucassin et Nicolette*, 4e éd., p. 67, 19.

Digitized by Google

§ IV.

LES COURSES.

(*P* vers 6251-7364. *h* chap. XVII, p. 100-111. *a* chap. XVII, p. 102-114. *R* 123, 23-135, 38.)

L'ensemble du récit est le même dans les rédactions française et néerlandaise : toutes deux nous apprennent que, d'après le conseil du duc Naime, Charles fait annoncer des courses qui auront lieu à Paris. Le roi achètera le cheval du vainqueur et procurera ainsi à Roland un destrier digne de lui[1]. Lorsque Renaud est mis au courant, il ne peut résister à la tentation de concourir, et, déguisé par l'art magique de Maugis, il gagne la couronne qui est mise en jeu, monté sur Bayard, qui a été également rendu méconnaissable par la science du magicien.

Dans les détails cependant, il y a plusieurs différences dont je relèverai quelques-unes.

Les courses auront lieu entre Montmartre et la Seine[2], et le roi a promis au vainqueur quatre fois le poids de la couronne en or[3]. Un espion[4] rapporte tout cela à Renaud qui s'indigne[5] à l'idée que le roi espère trouver un cheval plus rapide que Bayard. Maugis lui conseille de se rendre aux courses avec ses frères et de nombreux chevaliers[6]. Le

1. Cela manque dans le texte français, bien que ce soit une condition très nécessaire sans laquelle les courses ne serviraient à rien.
2. *R* 123, 29 : « Par de desous Montmartre, delès Saine. »
3. *R* 123, 30 : « la couronne, 400 marcs d'or et 100 pailes roés. »
4. *R* 124, 7 : un messager le rapporte à Renaud.
5. *R* 125, 9 : « Quant Renaus l'entendi, si en a ris assez. »
6. *P* 6384 : Maugis conseille à Renaud de s'y rendre. Lui et ses frères le suivront et se cacheront dans le voisinage.

Digitized by Google

texte français nous apprend maintenant comment Renaud prend congé de la duchesse, qu'il passe la Loire à Orléans et qu'il couche à Monthléry. Dans le roman néerlandais on passe la nuit à Orléans, et c'est là que Maugis cherche des herbes qui transforment Renaud, qui a trente-deux ans, en un jeune bachelier de quinze ans et Bayard en un cheval blanc comme la neige. Un espion les a vus et les dénonce à Charles, qui donne à *Fouke de Morlyon* l'ordre d'aller à la rencontre de Renaud et de le tuer. A quatre lieues de Paris[1], Renaud et Maugis se séparent de leurs compagnons et se rendent ensemble à Paris; s'ils avaient besoin de secours, ils sonneraient du cor. Chemin faisant, ils rencontrent Fouke et Naime qui ne reconnaissent pas Renaud parce que celui-ci parle anglais et dit qu'il est natif de *Barwyk*[2]. Ils auraient reconnu Bayard à sa haute taille et son allure rapide, sans la blancheur de sa robe. Fouke et Naime reviennent à Paris et, pour empêcher Renaud de pénétrer dans la capitale, Naime conseille au roi de fermer toutes les portes et de ne pas admettre des chevaliers inconnus. Lorsque Maugis et Renaud arrivent devant une des portes, la garde n'ouvre pas en leur disant qu'on craint que Renaud ne s'introduise dans la ville. Alors un des serviteurs croit reconnaître Renaud et le nomme[3]; mais Bayard, qui comprend tout, le tue d'un seul coup de pied.

1. *R* 127, 4 : la transformation de Renaud et de Bayard se fait entre Paris et Monthléry, où restent les frères.

2. *P* vers 6681 : Fouke dit à Renaud : « Parle donc français ou picard (*franzois oder pickardye*) »; *h* p. 105 : français; *a* p. 106 : français.
La ruse employée par Renaud est un motif connu : dans *Le roman de Renard*, Renard se fait passer pour Breton et salue son ennemi avec le mot de bienvenue néerlandais : « Godehelpe ». (Voir Sudre, *Les Sources du roman de Renard*, Paris, 1892, p. 259.) Le même motif se retrouve dans *Le Fabliau des deux Anglais*. (Raynaud et Montaiglon, II, p. 178.)

3. *P* 6887 : un serviteur nommé *Tybalt*.

Digitized by Google

On les introduit dans la ville[1]. Une fois entrés dans Paris, ils demandent la meilleure auberge et descendent chez un hôtelier[2] à qui Maugis fait cadeau d'un palefroi. Pendant la nuit, il se glisse dans l'écurie de Bayard, lui lie le pied droit avec un cheveu, et par sa magie le rend fort maigre et perclus. L'hôte le surprend, reconnaît en lui le sorcier Maugis et comprend en même temps que l'autre chevalier doit être Renaud. Il veut tout de suite les dénoncer au roi, mais Renaud lui coupe la tête d'un seul coup d'épée[3], et Maugis menace sa femme qui pousse de grands cris[4]. Les barons s'échappent, sortent de Paris et se rendent à la plaine où les courses doivent avoir lieu[5].

Le lendemain, le roi fait suspendre la couronne sur trois pieux[6]. Les spectateurs et les chevaliers se moquent de Bayard; il y en a même qui disent que le jeune chevalier aurait fait mieux de monter sur un âne, mais le roi défend les plaisanteries et donne le signal du départ. Maugis a délié le pied droit de Bayard, et il a dit à Renaud qu'il l'attendra sur le bord de la Seine[7]. D'abord Renaud est resté en arrière, mais il excite Bayard, et tout à coup le cheval part comme un trait et arrive au but le premier. Renaud prend la couronne et d'un seul bond Bayard fran-

1. Le texte français ne parle ni de l'espion, ni de la rencontre avec Fouke, ni de la défense d'admettre des chevaliers inconnus.

2. *R* 127, 29 : ils se logent chez un cordonnier.

3. *R* 128, 4 : l'hôte demande à Maugis si l'autre chevalier est Renaud; Maugis le nie. *R* 128, 13 : par mégarde, Maugis appelle Renaud par son nom; l'hôte veut les trahir, mais Renaud le tue.

4. *R* 128, 38 : les gens de la maison se sont mis à crier.

5. *R* 129, 2 : les barons s'échappent, se perdent dans la foule et passent la nuit sous le portail de l'église Saint-Martin.

6. *R* 129, 10 : *Sanson* et *Othoé* doivent suspendre la couronne, *Naime, Ogier* et *Huidelon* sont chargés de maintenir l'ordre.

7. *R* ne donne pas ce détail.

Digitized by Google

chit la Seine[1]. Le roi lui crie de lui rendre sa couronne, qu'il dégagera en lui payant quatre fois son poids en or. Mais Renaud se fait connaître, répond que Charles ne le verra jamais plus, en ajoutant que dans aucun pays les maquignons ne portent couronne[2]. Le roi promet de faire Renaud intendant de tous ses biens, Aalard sénéchal, Richard échanson, Guichard écuyer; mais Renaud refuse toujours, car jamais il ne trouvera un cheval qui vaille Bayard[3]. Il embrasse celui-ci et Maugis[4], qui l'a rejoint, en fait autant. Alors le roi promet d'accorder à Renaud une trêve de cent jours[5], il pourra retourner à Dordone pour revoir sa mère[6]. Maugis promet au roi de lui rendre sa couronne s'il veut passer la Seine[7]. Charles, irrité, donne à Ogier et à Olivier l'ordre de poursuivre Renaud[8]; mais Maugis menace de faire périr par sa magie quiconque passera le fleuve[9]. Alors Charles renonce à la poursuite, Renaud et Maugis se remettent en selle, rejoignent leurs amis[10] et reviennent à Montauban.

Il résulte de la comparaison des deux rédactions que, pour cet épisode, le remanieur français ou bien le traduc-

1. Ceci manque dans *R*. *R* 131, 30 : il passe la Seine à la nage.
2. Cf. *R* 131, 8.
3. Ces promesses du roi manquent dans le *Renaud* français.
4. *R* 132, 18 : Maugis a quitté Paris sur *Moriel*, il rejoint Renaud à *Campiaus*.
5. Une trêve d'un an.
6. *R* 132, 1 : pour revoir Aimon et Aye.
7. Manque dans *R*.
8. *R* 131, 23 : Charles donne à ses barons l'ordre de poursuivre Renaud.
9. *R* 132, 27 : ils les rejoignent à Monthléry.
10. *R* 133, 29 : ils passent la nuit à *Poitiers* chez *Gautier*; *R* 134, 19 : à Montauban, la comtesse les reçoit; *R* 134, 27 : le poète annonce que Montauban sera abattu, les murs mis en pièces, le pays brûlé et détruit; *R* 135, 6 : Naime donne le conseil de se venger de Renaud, du roi Yon et du larron Maugis.

Digitized by Google

teur néerlandais s'est écarté de l'original pour ajouter quelques détails ou pour en supprimer d'autres; il n'arrive que très rarement qu'il y ait un accord littéral entre les deux textes. En voici pourtant deux exemples :

R 123, 16 = *h* p. 101.
R 131, 5 = *h* p. 109[1].

Il est très difficile de dire laquelle des deux rédactions s'écarte le moins du texte primitif; le seul argument que je puisse trouver en faveur de l'originalité de la version néerlandaise et que j'ai, du reste, déjà relevé dans une note, c'est le fait que, parmi les prix et les conditions des courses, elle dit que Charles achètera le cheval du vainqueur. Le texte français (*R* 131, 4 et 8) montre que lui aussi connaît ce détail. La plaisanterie de Renaud est exprimée à peu près par les mêmes paroles (*P* 7245; *h* p. 110; *a* p. 112; *Rt* 131, 8).

§ V.

LA TRAHISON DU ROI YON.

(*P* 7365-10272. *h* chap. XVIII, XIX, XX, p. 111-138. *a* XVI? XIX, XX, p. 114-143. *Rt* 3e fragment vers 800, 4e fragment 1440. *R* 154, 7-245, 32.)

Un jour de Pentecôte Charles tient cour plénière; il a mandé tous ses grands barons, notamment le roi Yon. Irrité de la victoire que Renaud a remportée sur lui lors

1. Voici le texte du dernier exemple, *R* 132, 5 :

> Por Deu, ce dist Renaus, cis plais ne val 1 gant.
> Ne sai mais que jo die, quant vos voi marceant.

h p. 109 : *so ik verneme, wildy een koopman van peerden syn* (J'ai appris que vous voulez vous faire maquignon).

Digitized by Google

des courses, il promet à Yon quatre sommiers chargés d'or, s'il consent à lui livrer Renaud et ses frères. Ebloui par ces richesses, Yon ne fait aucune difficulté et s'engage à lui envoyer les fils d'Aimon, qui ne porteront point d'armes, sous prétexte que Charles est prêt à leur pardonner. Il rentre en Gascogne et Charles donne à ses barons l'ordre d'attendre Renaud et ses frères dans la plaine de Vaucolon[1] où ceux-ci arriveront montés sur des mules, en manteaux d'écarlate, et des lis à la main. Fouke commandera l'armée de Charles. Arrivé à Montauban, Yon ne trouve pas Renaud qui était à la chasse dans la forêt de Bordeaux[2]. En rentrant, Renaud est triste, et lorsqu'il voit les barons d'Yon montés sur le donjon du château, il a le pressentiment d'un malheur. Un chevalier d'Yon vient à sa rencontre et l'informe de la visite de son beau-père. Lorsque Yon lui apprend de quelle manière il peut obtenir le pardon de Charles, Renaud lui est si reconnaissant de son entremise qu'il veut l'embrasser, mais Yon se dégage feignant d'être malade. Craignant une trahison, Renaud veut emmener ses hommes, mais son beau-père le lui déconseille. Alors Renaud consulte sa femme, et Clarisse, avertie par un songe, lui dit qu'ils ne doivent pas se rendre à Vaucolon si Yon et ses barons ne veulent pas les accompagner, ou bien qu'ils doivent se faire précéder d'un espion. Mais, dans sa grande loyauté, Renaud ne veut suivre ni l'un ni l'autre de ces conseils. Alors Clarisse déclare qu'elle est sûre de la trahison de son père; Renaud, furieux, la frappe au visage. Les quatre frères se mettent en route, sans armes; mais, en secret, Clarisse avait fait emporter

1. *P* 7434 : *Valcolone; h* p. 112 : *Vaucoloen; a* p. 115 : *Falcalone; Rt* 161, 10 : *Waucolors;* 165, 27 : *Vaucoulors.*
2. Cf. *R* 166, 26 : dans la forêt d'Argone.

Digitized by Google

quatre épées par Richard[1]. Chemin faisant, de noirs pressentiments envahissent l'âme de Renaud, et pour les écarter, il entonne une chanson gaie[2]. Alors Aalard se fâche contre lui, disant que les circonstances sont trop graves pour chanter. A peine Renaud a-t-il fait part à ses frères de ses appréhensions qu'ils aperçoivent Fouke avec ses hommes. Les trois frères se jettent sur Renaud, croyant qu'il les a trahis; mais bientôt ils apprennent par les paroles de Fouke que c'est Yon qui les a attirés dans le piège. Avant de se défendre, Renaud supplie Fouke de le réconcilier avec Charles[3], mais en vain : Fouke l'attaque et le blesse. Alors Richard tend à Renaud *Florsberg*, sa bonne épée, à Aalard *Manbyt*, et Renaud, fondant sur Fouke, le tue. Il monte sur son cheval; ses frères, qui ont aussi tué trois chevaliers, en font autant, après s'être revêtus des hauberts de leurs victimes. *Werin van Morlion*[4] fait prisonnier Guichard[5], mais Renaud le délivre et tue Werin, le frère de Fouke. Une nouvelle armée, commandée par le comte *Calon* vient secourir les troupes de Charles. Guichard, grièvement blessé, s'évanouit; Renaud le prend en croupe et le porte sur un rocher[6] d'où ils se

1. Cf. *R* 173, 28 : « Il çaignent les espées, nel volrent oblier. Renaus a çaint Froberge ù mult se pot fier. »

2. Même idée dans le *Moniage Guillaume*. Guillaume d'Orange et son valet traversant une forêt, le valet chante pour calmer sa peur.

3. *P* 7896 : Renaud promet de devenir son homme lige. *h* p. 116, *a* p. 121 : Renaud lui promet Montauban et Bayard et 4.000 écus. Cf. *R* 183, 12 : Renaud promet à Fouque de devenir son homme lige, de lui céder Montauban et Bayard, s'il veut les attaquer avec vingt de ses meilleurs chevaliers, au lieu de les attaquer avec toute son armée.

4. *h* p. 118 : *Werryn van Morlion*; *a* idem. Il manque dans *R*.

5. *P* 8150 : Guichard blessé, Richard fait prisonnier; *h* p. 118 : Richard blessé, Richard fait prisonnier; *a* p. 123 : Guichard blessé, Guichard fait prisonnier; *R* 187, 1 : Guichard fait prisonnier, délivré par Renaud et Aalard.

6. Cf. *R* 186, 36 : le roche *Mabon*; même nom 192, 36.

Digitized by Google

défendent à coups de pierre. Ogier, qui, malgré lui, doit combattre ses cousins, a pitié d'eux. Il leur parle, et tout en faisant semblant de les engager à se rendre, les excite à la défense et leur conseille de se reposer un moment[1]. Mais le comte de Calon l'accuse de trahison; alors Ogier monte sur un rocher voisin, sous prétexte d'empêcher l'arrivée des troupes de Montauban[2].

Cependant un clerc[3], qui avait lu la trahison d'Yon dans les étoiles, la révèle à Maugis. Celui-ci sortait de la cuisine où il s'était occupé du dîner[4]. D'abord il veut se tuer de chagrin, mais il se ravise, et, endormant par magie Yon et ses gens, il réunit une nombreuse armée, monte sur Bayard qu'il ne dompte qu'après lui avoir dit qu'il doit secourir Renaud, et se rend à Vaucolon. Dès que Renaud voit arriver Maugis[5], il en informe ses frères, et la joie de Guichard le guérit. Ils descendent du rocher comme s'ils voulaient se rendre; Maugis frappe Ogier, et il l'aurait tué si Bayard, apercevant son maître, ne l'avait désarçonné et n'avait couru à Renaud. Maugis, monté sur un autre cheval, tue le comte de Calon[6]. Ogier et ses chevaliers fuient et passent la Dordone; provoqué par Ogier[7], Renaud

1. Cf. *R* 198, 6 et 14 : Ogier prie ses compagnons d'épargner ses cousins, ensuite il les menace.

2. Cf. *R* 199, 5 : Il envoie *Girart l'Espanois el mont de la Hansoie*, même prétexte, en réalité pour attirer l'attention de Maugis.

3. Cf. *R* 199, 29 : le clerc *Gontran*. 165, 10 : la lettre de Charles difficile à lire, le clerc qui l'avait écrite étant né en Frise, raconte la trahison de Yon à Maugis. *P* 8688 parle aussi d'une lettre par laquelle le clerc, par magie, a appris la trahison. Probablement *P* a combiné deux leçons.

4. Cf. *R* 312, 30.

5. Cf. *R* 202, 38 : Renaud voit arriver Maugis du côté de *Colençon*. 203, 1 : *vers le Serpentine*.

6. Cf. *R* 206, 7 : Renaud désarçonne Ogier, puis l'aide à se remettre en selle, par gratitude.

7. Cf. *R* 207 2 : Renaud se moque d'Ogier, lui demande s'il est pêcheur, le défie. Ce passage manque dans *h* et dans *a* (lacune?).

Digitized by Google

passe également le fleuve et se bat avec lui. Leurs chevaux se mordent[1]. Maugis[2] survient. Ogier s'enfuit et repasse la rivière sur *Brojefort* non sellé; Renaud veut le poursuivre, mais ses frères le retiennent, en disant qu'Ogier les a assistés. Alors celui-ci retourne à Paris[3].

Cependant Maugis a envoyé à Yon un messager qui doit le prévenir du retour de Renaud et de ses menaces. Yon se rend au couvent de *Beaurepar*[4].

Quand Renaud rentre à Montauban, Clarisse vient au devant de lui, mais il la repousse, la croyant complice de la trahison. Alors Richard intervient et Renaud pardonne à sa femme.

Lorsqu'à la cour de Charlemagne Ogier doit rendre compte du combat de Vaucolon, Roland l'accuse de trahison et Ogier, dans le désir de se justifier, le défie. Mais le roi ne veut pas que Roland se batte avec Ogier et lui substitue son champion Goutier[5]. Après une courte lutte, Ogier tue celui-ci et dit que c'est Yon[6] qui a envoyé du secours à Renaud. Alors les douze pairs, Roland en tête, se rendent au moutier de Beaurepaire, s'emparent du couvent, font prisonnier le malheureux roi et le conduisent, la corde au cou, à l'arbre où il sera pendu.

1. *R* 209, 22 : *Cortain*, l'épée d'Ogier.

2. *R* 210, 29 : Aalard et Guichard surviennent.

3. *R* 213, 9 : Ogier retourne à *Monbendel*. 215, 15 : querelle avec Roland.

4. *P* 9405 : *Beaurepar*, *h* 128 : *Peurepaert*, *a* 132 : *Peurepart*, *Rt* 911 : *Beverepar*. Cf. *R* 220, 25 : Yon et ses gens se rendent au bois *de la Serpente*, dans l'abbaye *del cors saint Laseron*. Un espion apprend à Charlemagne et le refuge de Yon et l'endroit où se trouvent Renaud et ses frères.

5. Ce nom se trouve dans les quatre textes néerlandais; le texte français ne le donne pas. C'est ici que commence le 3e fragment de *Rt*, vers 800.

6. *h* 132 : c'est Maugis qui a secouru Renaud, *a* p. 136 *idem*.

Digitized by Google

Mais Yon a envoyé un messager à Renaud, et celui-ci, cédant à la prière de sa femme, quitte Montauban avec ses barons pour sauver son beau-père [1]. Il arrive juste à temps. Roland refuse de lui livrer Yon; alors Renaud coupe la corde, prend Yon en croupe et s'enfuit avec lui; Roland, monté sur *Valentin*, le poursuit. Renaud promet à Roland de retourner au même endroit pour se battre avec lui, après qu'il aura conduit Yon à Montauban [2]. Roland l'attendra. Arrivé à son château, Renaud confie Yon à sa femme et annonce à ses frères qu'il va se battre avec Roland. Maugis l'accompagnera [3]. Ayant rejoint Roland Renaud, au lieu de l'attaquer, se désarme, s'agenouille devant lui, et le supplie de le réconcilier avec Charles. Mais Roland, qui est venu pour se battre, refuse. Alors le combat s'engage [4]. Roland est désarçonné pour la première fois de sa vie. Furieux, il tire Durendal et veut couper la tête à son cheval. Renaud intervient, ils remontent en selle, et le combat continue. Tout à coup Renaud aperçoit les pairs de France qui viennent secourir Roland; il s'enfuit et regagne Montauban; Roland avec les pairs retourne en France [5].

En comparant ce récit avec le texte français, nous trouverons plusieurs différences :

1° Après les courses, Charles a mis le siège devant le

1. *R* 227 et 228 : Renaud sauve son beau-frère, parce qu'il a pitié de lui, il ne veut pas rendre le mal pour le mal.

2. Dans *R* le combat singulier avec Roland précède la délivrance d'Yon.

3. *Rt* 1405, le fragment s'arrête là.

4. Dans *R*, p. 236, les deux armées sont rangées en bataille. Alors, pour prévenir une lutte sanglante, Renaud propose à Roland un combat singulier.

5. *Rt*, le 4e fragment commence au vers 1406-1441.

Digitized by Google

château de Monbendel, situé non loin de Montauban et appartenant également aux frères (*R* 144). Le château se rend (*R* 149) et Charles assiège Montauban. Il envoie un messager au roi Yon portant l'ordre de lui livrer Renaud et ses frères. Yon consulte ses barons qui le forcent à consentir. Brisé de chagrin, il s'évanouit. Du reste, Charles aussi a un moment de repentir (*R* 162).

2° Les frères chassent dans la forêt d'Argone (Ardennes)[1] (*R* 166, 26).

3° Ils s'arment de leurs épées; Clarisse n'y est pour rien.

4° Calon et Goutier manquent.

5° Ogier se campe sur une montagne, sous prétexte de garder le défilé, en réalité pour attirer l'attention de Maugis.

6° Renaud se bat avec Ogier (*R* 206).

7° Yon cherche un refuge dans le moutier *del cors Saint-Laseron.*

8° Renaud veut arracher son beau-frère Yon aux mains de Roland, parce qu'il a pitié de lui. Il excuse son crime (*R* 227 et 228).

9° Le combat singulier entre Renaud et Roland précède la délivrance d'Yon.

1, 7, 8. Il me semble qu'on peut considérer comme superflu l'épisode du siège de *Monbendel.* Pourquoi Charles, qui ne semble trouver aucune résistance dans le pays d'Yon, se serait-il arrêté à quatre journées de Montauban, au lieu de marcher tout droit sur le château de Renaud, comme il l'avait annoncé à ses barons? Jamais on n'a entendu parler du château de Monbendel; plus tard, il n'en sera plus question. Le texte français contient, en outre,

1. Voir cependant Langlois, *Table,* etc. : Argone, en Gascogne.

Digitized by Google

quelques contradictions. D'après *R* 144, 33, on dirait que le château appartient aux quatre frères ou du moins que Charles le croit. Après avoir mis le siège devant lui, Charles envoie Naime, Ripe de Saint-Père et Richard de Normandie pour s'enquérir qui est le maître du château (*R* 149) On apprend alors qu'il appartient à Yon et qu'il est gardé par le duc de Monbendel, *Hermenfrois le Courtois* et *Hue de Belquarré*[1]. Ceux-ci rendent le château; Charles, on ne sait pas pourquoi, n'y entre pas, mais y fait porter son avoir. Il reste devant Monbendel pendant l'épisode de l'emprisonnement de Richard. Cependant celui-ci sera pendu à *Montfaucon* (près Paris), où Charles a fait dresser une potence pour Yon[2]. Ripe se rend à Montfaucon avec Richard et Ogier les y suit; tout à coup, Charles s'y trouve aussi (*R* 281, 34). Après la délivrance de Richard, Charles passe avec son armée la Balençon et reste au Midi, mais le texte ne nomme plus le château de *Monbendel*.

Du reste, le passage contient des allusions et des prédictions qui doivent avoir été ajoutées après coup : *R* 136, 1-11 (*Chanson des Saisnes*); *R* 151, 5 (Richard volera plus tard l'aigle d'or de la tente de Charles, il coupera les cordes de la tente, de sorte qu'elle tombera sur le nez du roi); *R* 134, 27 (Montauban sera abattu, les murs mis en pièces, le pays détruit et dévasté).

De tout cela, on ne trouve pas trace dans la rédaction néerlandaise, où les événements se succèdent très logiquement, comme le montre le résumé ci-dessus.

Par contre, la conduite d'Yon est beaucoup plus natu-

1. *R* 149, 12 : c'est ce qui semble résulter du passage qui n'est pas très clair. Cf. 157, 2 : *Li dus de Monbandel a après lui parlé,* et 157, 25 : *Monbandel qui iert ma fermetés.*

2. Pourquoi Yon doit-il être pendu? (*R* 275, 10.) Cf. 280, 26 : où il doit être pendu par Renaud.

Digitized by Google

relle dans le texte français que dans le récit néerlandais, où nous sommes frappés par l'absence totale de scrupules de la part d'Yon. Reste à savoir s'il est permis de considérer comme une preuve d'antiquité un trait plus conforme à la vérité psychologique. Il est curieux que dans le texte français[1], Yon, qui s'est pâmé de douleur après avoir trahi les frères, se retire dans un couvent pour se mettre à l'abri de la colère de Renaud, tandis que dans la rédaction néerlandaise il se fait moine d'un ordre austère pour expier son crime, alors qu'il n'a ressenti aucun scrupule[2]. Peut-être trouvera-t-on l'explication de ces contradictions dans un détail du texte français. Dans *R* 158, 35, lors du conseil convoqué par Yon pour délibérer sur la remise des quatre frères, ses barons le forcent à quitter la salle avec Raymond de Toulouse et le duc de Monbendel, c'est-à-dire avec les barons qui ont déconseillé la trahison. Les autres, qui veulent tous la perte de Renaud, font alors le serment de livrer Renaud ou d'abandonner Yon. Le fait que les barons expulsent le roi est étrange, à moins qu'on n'y voie le souvenir d'une ancienne leçon où les barons, sans Yon, ont résolu la mort des fils d'Aimon, et ont ensuite forcé le roi à se conformer à leur désir[3]. Alors Yon, qui a dû céder à la violence, est moins coupable, l'expiation moins nécessaire, et les paroles de Renaud à son adresse sont plus naturelles[4]. Cette hypothèse permettrait encore d'écarter un fait qui semble des plus invraisemblables, à savoir qu'Yon consulterait ses barons sur la remise de son beau-

1. *R* 220, 32.
2. *h* p. 128, *a* 132, *P* 9390 : on dirait que *P* a connu les deux leçons.
3. Cf. *R* 160.
4. *R* 228. Cf. *R* 224, 33/5 : la conduite de Renaud envers sa femme et ses enfants s'expliquerait alors comme inspirée par la colère, ce qui s'accorderait bien avec son caractère.

Digitized by Google

frère. La première fois que Charles lui a fait la même proposition (dans le texte français, après la construction de Montauban et après le mariage de Renaud, donc absolument dans les mêmes circonstances), Yon, sans consulter personne, a refusé tout simplement[1]. Pourquoi n'en aurait-il pas fait autant la seconde fois? D'autre part, il est très naturel qu'il ait consulté ses barons sur la requête de Charles avant que des liens de parenté l'unissent à Renaud; et comme, dans la rédaction néerlandaise, ce conseil a lieu avant le mariage de Renaud et après la première sommation de Charles, comme les deux conseils, celui du texte français qui précède la trahison et celui de la rédaction néerlandaise, se ressemblent beaucoup, il est peut-être permis de supposer qu'à l'origine les deux conseils n'en faisaient qu'un, lequel avait lieu avant le mariage de Renaud. Sous ce rapport, le récit néerlandais serait plus conforme au texte original[2], tandis que le texte français serait plus authentique quant à l'attitude d'Yon. Peut-être le remanieur néerlandais a-t-il changé le récit pour mettre en relief la générosité de Renaud, d'autant plus grande que la trahison de Yon est plus vile.

3. Le texte néerlandais doit avoir raison lorsqu'il nous apprend qu'une des conditions du traité entre Charles et Yon exigeait que les frères se rendissent à la plaine de Vaucolon sans armes, et que, pour les sauver, Clarisse donne en secret des épées à Richard. Le texte français dit qu'en partant ils ceignent leurs épées, et que Renaud s'arme de *Froberge* (*R* 173, 28). Mais, lorsque Maugis vient à leur secours, il rend à Renaud ses armes avec

1. *R* 117.
2. Contradiction du texte français *R* 161, 8 : *Se il me fait tot çou qu'en son brief ai trové.* Il n'y a pas eu de lettre, par contre la rédaction néerlandaise en parle.

Digitized by Google

Bayard, et celui-ci ceint encore *Froberge* (*R* 205, 38). Pourquoi, puisqu'il l'avait déjà en quittant Montauban? Il est évident que, dans l'ancien récit français, comme dans les textes néerlandais, les frères sont partis sans armes et que c'est seulement dans la plaine même de Vaucolon qu'ils ont pu s'armer de leurs épées.

4. Le combat singulier entre *Ogier* et *Goutier* (le champion de Charlemagne), qui manque dans le texte français, est dû évidemment à la fantaisie du traducteur ou du remanieur néerlandais; il paraît superflu et la leçon française est plus vraisemblable [1].

Quant au comte *Calon*, il est probable qu'on a pris ce nom dans une autre chanson. Il y a un assez grand nombre de personnages portant le titre de « de Châlons » dans diverses chansons de geste [2]. Et comme, dans le texte néerlandais, il n'apparaît que pour être tué, il est difficile de dire avec lequel de ces personnages il pourrait être identifié.

Ogier se poste sur une montagne, en apparence pour garder les défilés, en réalité pour attirer l'attention de Maugis. Cela n'était pas nécessaire, puisque Maugis est déjà prévenu du danger que courent ses cousins par le clerc Gontran. Dans la rédaction néerlandaise, il n'y a que le clerc qui l'avertisse. Il se pourrait qu'ici le texte français eût combiné deux thèmes différents [3]. Il me semble que les faits se suivent plus logiquement dans la rédaction néerlandaise, qui place la délivrance d'Yon avant le combat singulier de Renaud et de Roland. En effet, il serait étrange qu'après le duel Roland souffrît sans aucune objection que les frères emmenassent Yon [4].

1. *R* 215.
2. Langlois, *Table*, etc. (p. 137).
3. *R* p. 199.
4. *R* 245, 12.

Digitized by Google

Somme toute, il me semble que, pour cet épisode, c'est tantôt le texte français, tantôt la rédaction néerlandaise qui a conservé des traits remontant à une rédaction française antérieure : aussi n'en tirerai-je aucune conclusion quant aux rapports mutuels des deux rédactions.

§ VI.

RICHARD, PRISONNIER DE CHARLEMAGNE. — MAUGIS, PRISONNIER DE CHARLEMAGNE.

(P 10273-11812. *h* chap. XXI, XXII, p. 138-153. *a* chap. XXI, XXII, p. 143-158. *Rt* 4e fragment 1441-1605. *R* 245, 33-310, 28.)

Un jour, revenant de Saint-Jacques-de-Compostelle, Roland rencontre Richard[1], qui chassait dans la forêt de *Bordele*. Il le fait prisonnier[2] et Richard se rend, à condition que Roland lui serve de garant. Celui-ci l'emmène en France[3], et Maugis en apporte tout de suite la nouvelle à Renaud. En vain Renaud cherche à le délivrer, il doit souffrir que Roland l'emmène avec la promesse de protéger Richard contre la colère de Charles. D'ailleurs, Maugis promet de le délivrer et même de se trouver à Paris avant Roland[4]. Maugis se déguise en pèlerin; par son art magique il se fait vieux et méconnaissable pour Renaud lui-même Les trois frères doivent se rendre à Montfaucon, à l'endroit où est dressée la potence. Lui-même se présente devant Charles, qui le frappe de son bâton, car, depuis les

1. P 10276 : Maugis chasse aussi dans la forêt. *Rt* 1445 : Richard et Maugis chassent ensemble dans la forêt.
2. *h* p. 38 : Roland prend *Bayard* par la bride?
3. *R* 247, 8 : à Montfaucon. *h* p. 139, *a* p. 143 : à Paris.
4. Le fragment *Rt* s'arrête au vers 1606.

Digitized by Google

supercheries de Maugis, il se méfie de tous les pèlerins[1]. Cependant Maugis réussit à regagner sa confiance, à tel point que Charles lui-même veut lui faire avaler la première bouchée de pain. Alors Maugis lui mord presque le doigt[2]. Sur ces entrefaites, Roland et Richard entrent dans la salle[3], et Charles, tout heureux d'avoir dans sa prison un des frères, veut tout de suite le faire pendre. Il invite successivement les douze pairs[4] à se charger de l'exécution, mais tous refusent; enfin, *Rype van Rypelmond* se présente : il consent à pendre Richard à condition que les pairs lui servent de garants; ceux-ci l'octroient tous, excepté Ogier. Richard, en ce moment, aperçoit Maugis et le montre à Ogier; alors celui-ci aussi promet de protéger Ripe contre Renaud. Maintenant Ripe[5] sort avec son prisonnier et Maugis rejoint à Montfaucon les trois frères. Malheureusement ils s'endorment tous les quatre. Arrivé à Montfaucon, Richard, qui est désolé de ne pas y trouver ses frères, commence une longue prière pour gagner du temps; Ripe lui fait monter l'échelle, la corde au cou, lorsque, juste à temps, survient Renaud, qui a été réveillé par Bayard. Il s'élance sur Ripe et le pend au gibet de Richard, tandis que celui-ci se revêt de l'armure du vaincu. Alors il se rend à la cour de Charles, et celui-ci, le prenant pour Ripe, vient à sa rencontre avec Ogier, qui tire son épée pour le punir d'avoir tué Richard. Celui-ci, se fait connaître. Charles le désarçonne, mais tout à coup Renaud et ses hommes arrivent au champ de bataille. Un

1. *h* p. 140 : par sa magie, Maugis force Charles à se repentir de ce coup. *a* p. 145, *idem*.

2. *h* p. 141 : Maugis le mord en mangeant un morceau de pain.

3. *R* 254, 35 : Roland et les siens veulent d'abord cacher Richard, mais un messager révèle sa présence à Charles.

4. *P* 10665 nomme dix chevaliers.

5. *P* 10981 : Ripe von *Baumont*.

Digitized by Google

moment Renaud et Charles sont aux prises[1] : Renaud désarçonne le roi, puis il lui dit de se remettre en selle et de retourner à Paris; mais lorsque Charles le traite de meurtrier et crie à Roland de venir le défendre, il prend le roi à bras le corps et le met sur Bayard. Les pairs interviennent. Renaud doit lâcher Charles qu'il jette avec force par terre[2]. Alors il s'enfuit sur Bayard et ses frères le suivent à Montauban. Les Français retournent à Paris[3].

Un jour, chassant dans une forêt près de Paris, Olivier rencontre un vieux pèlerin; il reconnaît Maugis. Après une courte lutte, le magicien doit se rendre à Olivier qui l'emmène à Paris, où il le livre à Charles.

Celui-ci veut le pendre tout de suite, mais Maugis le prie de lui accorder un délai d'un jour seulement. Au dîner, Maugis est placé auprès de Charles; la nuit, il est conduit dans sa prison, où les douze pairs montent la garde. Alors, il commence son charme; il fait tomber ses chaînes, endort les pairs, et, sorti de sa prison, il leur prend leurs épées[4], puis gagne la chambre du sénéchal et prend des coupes, des plats, des pierreries et, chargé de tous ses trésors, il se rend à Montauban.

Cependant, Renaud a vu en songe Maugis pendu au gibet de Montfaucon. Inquiet, il se rend au château de Maugis et demande au portier où se trouve son maître. Celui-ci n'en sait rien. Alors Renaud part pour Paris, et, ne voyant personne au gibet, il retourne à Montauban. Chemin faisant, il rencontre un homme qui succombe sous

1. Le texte français *R* 286, 33 ajoute qu'ils ne se connaissaient pas, qu'il y avait vingt ans que Renaud n'avait vu Charles.

2. *P* 11360 : Richard tue le seigneur de *Benamont*.

3. Le texte français *R* 293, 8 raconte que Richard coupa la corde de la tente de Charles et la fit tomber sur le nez du roi.

4. *R* 306, 19 et vers suivants : il prend *Joyeuse* à Charles, *Durendal* à Roland, *Hautecler* à Olivier, *Cortain* à Ogier, *Autemise* à Turpin.

Digitized by Google

un lourd fardeau : bientôt il reconnaît son oncle, et, montés sur Bayard, ils retournent ensemble à Montauban.

Le lendemain Charles s'aperçoit de la fuite de Maugis; Ogier se plaint de la perte de son épée [1] et Charles jure de se venger.

Si, en général, le texte français fournit le même récit, il contient des détails inconnus au conteur néerlandais. Il nous apprend entre autres choses comment Richard vola l'aigle d'or de la tente de Charles. Mais la différence essentielle est celle-ci : tandis que, dans la version néerlandaise, les deux épisodes, ceux de l'emprisonnement de Richard et de Maugis, se succèdent sans être rattachés à ce qui précède, ils sont, dans le texte français, enchaînés aux événements antérieurs. Richard et Maugis ne sont pas faits prisonniers, comme par hasard, au cours d'une promenade, mais dans les luttes qui suivent la bataille de Vaucolon et la délivrance de Richard.

Il y a encore un autre fait qui me semble présenté d'une manière plus vraisemblable dans le texte français. Lorsque Maugis se trouve dans la tente de Charles, c'est Naime qui conseille au roi de lui accorder un répit d'un jour [2], tandis que, dans la rédaction néerlandaise, Maugis le demande aussitôt lui-même. Et dans l'épisode de la captivité de Richard, il semble plus logique que Roland et les autres pairs cherchent d'abord à le cacher aux yeux de Charles [3].

On pourrait considérer comme une modification ultérieure le fait que le texte français adoucit quelques traits ;

1. *P* 11793 : Ogier se plaint de la perte de son épée *Corten* que Charles lui avait donnée à Rome lorsqu'il avait vaincu *Brunamont*.
2. *R* 302, 25.
3. *R* 254, 35.

Digitized by Google

c'est ainsi que Maugis mord presque le doigt du roi quand celui-ci le sert; dans la rédaction néerlandaise, il le fait en réalité [1].

La topographie bizarre du texte français, qui place Montfaucon dans le voisinage de Monbendel, tandis qu'en réalité cette localité était située près de Paris, pourrait être considérée comme la trace d'une rédaction antérieure, plus proche de l'original des textes néerlandais, d'après lesquels Charles est resté à Paris [2].

Peut-être le texte français a-t-il conservé un détail qui remonte à une haute antiquité, à savoir que le pouvoir magique de Maugis est restreint, qu'il y a des situations où sa science reste impuissante; il peut ouvrir des portes, faire tomber des chaînes, transformer et endormir les gens par la vertu de ses herbes [3], mais il ne peut pas délivrer Richard du gibet [4].

Ce qui me paraît très ancien aussi, c'est le détail que Charles veut faire allumer trente cierges dans la prison de Maugis (*R* 304, 23) : il sait très bien, en effet, que la puissance des sorciers s'exerce de préférence dans la nuit et les ténèbres.

Si l'on dresse le bilan des deux rédactions parallèles, il me semble que, pour cet épisode, le texte français l'emporte en originalité sur la version néerlandaise, bien que ni l'enchaînement plus logique des événements, ni la plus

1. Cf. cependant *P* 10595 : le sens n'est pas très clair, mais il y a d'autres passages qui prouvent que *P* a connu la rédaction française. *R* 254, 25.

2. Cf. p. 138.

3. P. Rajna, *Epopea francese*, p. 434, 436. C'est, du reste, un trait qui nous frappe dans tous les contes de fées; on se demande toujours pourquoi le magicien qui a donné dans le piège ne se délivre pas lui-même.

4. Cf. *R* 259, 9; 269, 30; 302, 36.

Digitized by Google

grande valeur esthétique du texte français ne puissent être considérées comme une preuve absolue d'une plus haute antiquité.

Il n'y a que la topographie plus juste (en ce qui concerne Montfaucon) qui puisse faire pencher la balance du côté de la version néerlandaise.

§ VII.

LE SIÈGE DE MONTAUBAN.

(*P* 11813-12935. *h* chap. XXIII, p. 153-162. *a* chap. XXIII, p. 158-169. *R* 130, 19-364, 21.)

Charles rassemble maintenant son armée et assiège le château de Montauban. Bientôt Roland envoie à Renaud un messager qui le prie de rendre les épées; Renaud les renvoie en priant les pairs de le réconcilier avec Charles. Mais comme les conditions que le roi lui propose sont trop onéreuses, la lutte s'engage. Le siège se prolonge au-delà de sept ans. Enfin, les pairs, las de la guerre, exigent du roi qu'il convoque son parlement[1]. Renaud lui-même se présente devant Charles et implore son pardon. Mais le roi consulte les traîtres de sa cour[2], qui lui rappellent tout ce que Renaud a entrepris contre lui[3]. C'est ainsi que, contre la volonté des pairs, Charles continue la guerre et investit même le château plus étroitement. Dans une sortie que font les assiégés, Roland fait prisonnier Maugis, et Charles

1. Ce détail manque dans *P*; mais avant le vers 12217, il y a évidemment une lacune.

2. *P* 12236 : *Macharius*, *Hardriet*, *Forzier*, *Galeran*, *Gavelon*; *h* p. 156 : *Griffon*, *Alloreyt*, *Fortsier*; *a* p. 162, mêmes noms.

3. *P* 12307 : le seigneur d'*Antolyen*? probablement une faute.


Digitized by Google

résout de le pendre à l'instant même. Mais Maugis réussit à se faire accorder un délai d'un jour, sous condition qu'il ne volera rien et qu'il ne se rendra pas à Montauban, à moins que Charles ne l'accompagne. Roland lui servira de garant. La nuit venue, il entre dans la tente de Charles et lui dit que Renaud les attend à Montauban. « Je voudrais bien que nous fussions déjà en route », répond Charles à moitié endormi. Maugis charge le roi sur ses épaules, rentre avec lui à Montauban, le couche dans un lit et va prévenir Renaud. A son réveil, le roi voit les quatre frères devant son lit, et, comprenant que c'est Maugis qui lui a joué ce tour, il jure de se venger. Renaud s'agenouille et implore son pardon; il promet de lui céder Montauban, de faire pénitence, lui et ses frères, pendant sept ans; mais Charles refuse. Alors, Richard, furieux, veut le tuer, ce dont Renaud l'empêche. Maugis joint ses supplications à celles des frères; mais voyant que Charles reste inexorable, il renonce à la réconciliation; il se repent de ses péchés et se fait ermite. Charles exige des frères qu'on le laisse partir; il veut consulter Roland, Olivier, Dunamel et Ogier; Renaud le reconduit lui-même hors du château. Rentré au camp, Charles envoie Dunamel à Montauban; celui-ci les invite à se rendre, sinon il les prendra par la famine.

Bientôt la faim commence à se faire sentir à Montauban; ils n'ont plus qu'un seul cheval, Bayard. Renaud veut le tuer pour se nourrir de sa chair, mais lorsque Bayard s'agenouille devant lui, le courage lui manque : au lieu de le tuer, il le fait simplement saigner, et, pendant quarante jours, tous vivent de son sang. Alors, les pairs ont pitié d'eux, et, sous prétexte de commencer l'attaque, Roland, avec ses machines de guerre, lance des vivres et des tonneaux de vin dans le château. Ils soutiennent le siège encore pendant un an, puis ils se décident à la fuite, quit-

Digitized by Google

tent leur château par une poterne[1] et se rendent à *Ardane*. Clarisse reste à Montauban.

Dans le roman français, nous l'avons vu, Charles se trouve déjà depuis quelque temps en Gascogne avant de mettre le siège devant Montauban. Il y a d'autres différences. Poussé par la faim, Renaud va trouver son père dans sa tente, et c'est Aimon qui, pendant trois mois, les pourvoit de vivres, qu'il lance dans le château avec ses machines de guerre[2]. Il est clair que ni la visite de Renaud, ni la conduite d'Aimon ne sauraient être considérées comme faisant partie du texte original. D'abord, on se demande s'il est possible qu'Aimon vive encore et, en admettant qu'il soit encore en vie, comment il se fait que, depuis l'épisode des Ardennes, il n'ait jamais été question de lui? Dans chaque épreuve que ses fils ont traversée, sa présence dans l'armée de Charles aurait rendu leur situation plus difficile encore, et pour cette raison on aurait certainement cité son nom, si dans la légende originale il avait continué à jouer un rôle. Du reste, son attitude conciliante est-elle compatible avec la cruauté qu'il montre envers son fils pendant leur séjour dans les Ardennes? Cependant il est vrai que, lors de la visite des frères à Dordon, il incline aussi à l'indulgence, et sa conduite est alors d'autant plus invraisemblable que cette visite suit immédiatement l'épisode des Ardennes. Là, il n'a donc pas même eu le temps de changer d'opinion quant aux mesures à prendre envers ses fils. D'ailleurs, nous avons vu que la description que donne de cette visite la rédaction néerlandaise est probablement plus conforme au texte du roman original que celle du poème français.

1. *P* 12936. La poterne manque dans *P*.
2. Cf. *R* 357.

Digitized by Google

En général, celui-ci est beaucoup plus détaillé que le récit néerlandais. Il parle d'un combat singulier entre Roland et Renaud, duel dont l'issue reste indécise, parce qu'à la prière de Charles et des frères de Renaud, Dieu fait descendre un nuage qui les sépare[1]. C'est absolument le motif de *Girard de Vienne :* comme Roland et Renaud, Roland et Olivier se battent d'abord à cheval, puis à pied, ensuite un nuage les sépare[2].

Il y a en outre une visite de Roland à Renaud[3], le séjour des pairs à Montauban[4], un dîner dont tous les préparatifs sont faits par Maugis[5], détails qui sont probablement des embellissements amenés pour illustrer ce thème : le seul véritable ennemi de Renaud est Charles; les pairs, s'ils avaient pu embrasser son parti sans violer leur serment, n'auraient pas manqué de le faire.

Il me semble que l'étude de cet épisode suggère la même conclusion que celle des épisodes précédents, c'est-à-dire que depuis le séjour auprès du roi Yon jusqu'à la fuite de Montauban les deux rédactions semblent remonter à la même source; on dirait que çà et là la rédaction néerlandaise s'en est moins écartée; par contre, le texte français a conservé quelques traits qui accusent une haute antiquité.

On verra qu'à partir de la fuite de Montauban les deux rédactions divergent considérablement; reste à savoir si ces différences nous permettront une hypothèse quant à la valeur documentaire de l'une ou de l'autre rédaction.

1. *R* 322.
2. Cf. les fragments publiés par Bekker, V, 2345 ss.
3. *R* 323.
4. *R* 311.
5. *R* 312.

Digitized by Google

§ VIII.

LE SIÈGE D'ARDANE. — LA RÉCONCILIATION.

(*P* 12936-13356. *h* ch. XXIII[b] et XXIV[a], p. 162-167. *a* ch. XXIII[b], XXIV, p. 169-174. *R* 364, 22-403, 11.)

Charles, s'apercevant de la fuite de Renaud et de ses frères, les poursuit jusque dans la forêt d'Ardane, et, arrivé devant le château où les frères sont entrés avec leurs hommes, il y met le siège. Renaud se trouve dans une grande détresse, sachant que cette fois il ne pourra résister aux forces du roi.

Cependant, Aye s'est présentée devant Charles, et agenouillée devant lui, ainsi que tous les pairs, elle implore pour ses fils le pardon du roi. Enfin, Charles cède à sa prière; comme seule condition, il exige qu'on lui livre Bayard, et Renaud consent, malgré la résistance de ses frères. Bayard est conduit devant Charles, qui lui fait attacher une meule au cou, puis donne l'ordre de le jeter dans la rivière. Deux fois le cheval brise la pierre et réussit à sortir de l'eau[1].

Renaud doit détourner la tête, car il semble que le cheval puise de nouvelles forces dans les regards de son maître. Il lève la tête encore une fois, l'incline du côté de Renaud qui s'est pâmé, puis il disparaît, et Renaud jure de ne plus jamais ni monter un cheval ni tuer un chrétien. Il veut consacrer à l'expiation de ses crimes les années qui lui seront encore données. Il retourne à Montau-

1. *P* 13161 : il s'enfuit dans la forêt d'Ardane; Renaud le prend et le rend au roi.

Digitized by Google

ban pour prendre congé de sa femme et de ses fils. Clarisse lui demande où se trouvent ses frères et Bayard, et Renaud lui répond que désormais ses frères serviront le roi, qui a tué son cheval. Alors Clarisse se pâme de douleur. Pendant la nuit, Renaud quitte en secret le château de Montauban en costume de pèlerin.

Le récit français est tout autre :

Les quatre frères quittent Montauban par une issue souterraine, que les Sarrasins ont creusée il y a plus de mille ans[1] et qui aboutit au bois de la Serpente. Clarisse et ses deux fils les accompagnent. On avait oublié Yon dans sa prison et, malgré la résistance de la duchesse, Renaud rentre dans le château pour l'emmener. Ils se rendent à Valfondu, chez l'ermite Bernard, ami de Renaud. Celui-ci leur procure des vivres et des chevaux et ils se réfugient dans Trémoigne, ville fortifiée qui appartient à Renaud[2]. Les habitants de la ville montrent une grande joie en voyant arriver leur seigneur ; on lui ouvre les portes, et Renaud célèbre son arrivée par des fêtes magnifiques. Charles les poursuit et s'arrête d'abord à Montresvel[3], d'où l'on aperçoit Trémoigne, puis il assiège la forteresse de Renaud. Dans un des combats qui se livrent devant Trémoigne, Renaud fait prisonnier Richard de Normandie. Le roi Yon meurt, et Maugis, averti par un songe, quitte son ermitage pour s'enquérir de ce que sont devenus les frères. Il les visite à Trémoigne, puis il repart pour le Saint-Sépulcre[4]. Les pairs, qui commencent à s'inquiéter du sort de Richard de Normandie, exigent de Charles qu'il offre la paix à

1. Impossible, car c'est Renaud qui a bâti le château.
2. *R* 361, 18.
3. *R* 367, 4.
4. *R* 378 ss. Le motif de cette visite est très obscur.

Digitized by Google

Renaud ; le roi ne consent qu'à condition qu'on lui livre Maugis. Et lorsque Renaud fait semblant de vouloir pendre le duc de Normandie[1], ils abandonnent le roi ; seul Ganelon et ceux de son lignage restent auprès de lui. Charles est forcé de céder au désir de ses pairs : les trois frères pourront se rendre à Montauban, qu'ils tiendront en fief. Renaud doit livrer Bayard au roi ; lui-même ira en Terre-Sainte pour faire pénitence. Charles, emmenant Bayard, part pour Liège, où il fait jeter le cheval dans la Meuse. Mais Bayard sort de l'eau et s'enfuit dans la forêt d'Ardenne, où, depuis ce jour, on l'a vu errer plusieurs fois.

Après cette comparaison des deux textes, personne, sans doute, ne m'accusera de témérité si j'exprime l'opinion que pour cet épisode le texte français doit être plus moderne que le texte néerlandais, et qu'il est déjà modifié d'après le conte pieux qui veut que Renaud soit enterré à Trémoigne. La version néerlandaise, il est vrai, connaît aussi cette légende, mais il n'est question de Trémoigne que vers la fin. Et que d'invraisemblances dans le texte français ! Comment se fait-il que Renaud soit tout à coup seigneur de Trémoigne ? Et pourquoi ses vassaux, qui manifestent une si grande joie à son arrivée, ne lui sont-ils pas venus en aide lors du siège de Montauban[2] ? Et la visite de Maugis à Trémoigne, comment s'explique-t-elle ? Pourquoi Charlemagne se rend-il à Liège avant de noyer Bayard ?

Les textes néerlandais au contraire, contiennent des traits probablement fort anciens, entre autres la force qui

1. Lorsqu'on vient chercher Richard pour l'exécution, il joue aux échecs avec Yvonnet. *R* 388, 31.

2. Dans le *Rinaldo*, Trémoigne appartient à *Lamberto*, qui donne la ville à Renaud. C'est ce même baron qui lui montre l'issue souterraine. (Rajna, p. 63.)

Digitized by Google

ranime Bayard lorsqu'il regarde son maître et le fait qu'il périt dans la rivière. Probablement le conteur français a voulu atténuer ce que le récit avait de trop impitoyable.

Mais ce qui prouve surtout l'originalité de la version néerlandaise c'est la suite plus logique des événements. Le fait que, réduits à la dernière extrémité, les frères retournent dans leur pays natal semble très naturel; il en est de même de la démarche d'Aye auprès du roi, son frère, démarche qui est en accord parfait avec tout ce qu'elle a jusqu'ici fait pour ses fils.

Il est vrai que, dans ce second séjour des frères aux Ardennes, on a voulu voir un argument à l'appui d'une théorie sur la formation de la rédaction moyen-néerlandaise. D'après cette théorie, les événements tels qu'ils se suivent dans les textes néerlandais ne seraient pas d'accord avec la forme primitive de la légende. Je m'occuperai ici de cette théorie, professée pour la première fois par P. Paris et reprise par M. Matthes dans sa préface du *Renout*. Si je suis en état de réfuter quelques-uns de leurs arguments, c'est surtout grâce aux découvertes de M. Longnon, qui, jointes aux traits caractéristiques de la rédaction néerlandaise, ont donné à la légende un nouvel aspect.

P. Paris remarque que dans le poème français les mêmes événements sont racontés deux fois : c'est ainsi que le siège de Montessor aurait son équivalent dans le siège de Montauban, etc. Il en conclut qu'il a existé deux versions de la légende : une version septentrionale et une version méridionale, que des compilations maladroites auraient combinées pour en faire un seul récit. Il va sans dire qu'une de ces deux versions doit être la forme primitive, dont l'autre ne serait qu'une imitation, et P. Paris considère sans aucune hésitation la version septentrionale comme la forme

Digitized by Google

originale[1]. Mais du jour où M. Longnon eut prouvé que la légende de Renaud reposait sur une base historique et que les événements qui s'y reflètent avaient pour scène la Gascogne et non pas les Ardennes, l'hypothèse de Paris devint très fragile, et M. Longnon lui-même exprima l'avis qu'elle devait être abandonnée[2].

M. Rajna propose une solution qui tend à concilier les faits nouvellement acquis avec la théorie de P. Paris[3].

« Je crois cependant, dit-il, qu'il y a un fond de vérité dans les idées de Paris. Comparé à l'épisode de Gascogne, celui des Ardennes peut prétendre à une plus haute antiquité. Non pas pour les raisons alléguées par P. Paris, mais pour une autre, à laquelle il a pensé probablement, lui aussi.

Le cours des événements, les aventures des principaux personnages, les caractères, les sentiments qui y sont développés ont un cachet plus primitif. Et j'ajoute que la scène de l'action aussi a pour moi une très grande valeur; sans doute, la poésie épique y avait trouvé sa manifestation longtemps avant qu'elle passât en Aquitaine. Qu'importe que dans le Midi les événements remontent au temps de Charles-Martel? Il ne s'ensuit que ceci : que l'autre épisode, soit que le personnage principal portât le nom de Renaud, soit qu'il se nommât autrement, est plus ancien encore et remonte à la période mérovingienne. »

M. Rajna suppose donc que, longtemps avant que les événements du Midi eussent lieu, il existait au Nord une légende qui a été soudée au récit des aventures d'Yon et de Chilpéric. Cela est très possible et l'on aurait tort de

1. *Histoire littéraire*, XXII, p. 687 ss.
2. *Revue des questions historiques*, t. XXV, p. 181.
3. *Epopea francese*, p. 293.

Digitized by Google

ne pas compter avec cette hypothèse. Cependant, si M. Rajna avait connu la rédaction néerlandaise, peut-être aurait-il formulé autrement son opinion. Quoi qu'il en soit, même en admettant sa supposition, il sera difficile de soutenir qu'une rédaction où la fusion des événements historiques et de la légende a déjà eu lieu soit plus ancienne que celle qui ne contient que les événements historiques, et comme la rédaction néerlandaise ne parle que du séjour en Gascogne et ignore celui des Ardennes, elle doit être la plus ancienne.

D'après M. Matthes, la rédaction néerlandaise se compose de plusieurs parties et accuse la fusion de deux légendes toutes pareilles. Mais il me semble que ses arguments sont assez faibles ; ses preuves, en effet, sont les mêmes que Paris avait alléguées pour la rédaction française, c'est-à-dire que les mêmes événements y sont racontés deux fois tout en ayant lieu dans des circonstances différentes.

« Les quatre fils d'Aimon, dit M. Matthes[1], habitent deux châteaux, celui de Saforet et le château de Montauban ; ils sont assiégés deux fois (ou plutôt quatre fois), ils sont deux fois réduits à la disette, deux fois ils ravissent la couronne impériale, deux fois ils escamotent au roi son meilleur cheval, deux fois ils sont contraints d'aller demander du secours à leur mère. »

A y regarder de plus près, on remarquera que la plupart de ces rapprochements sont inexacts, car on ne saurait considérer comme simples variantes deux récits qui ne montrent qu'une ressemblance tout extérieure.

Les quatre frères n'escamotent pas deux fois au roi son meilleur cheval, car, lors des courses, Renaud, n'ayant pas un seul moment lâché la bride de Bayard, le roi n'a pas

1. Matthes, p. xxiv.

Digitized by Google

possédé le cheval; ils ne sont pas deux fois réduits à la disette, car, chez Saforet, on ne parle que de leurs vêtements qui tombaient en lambeaux[1]; nulle part il n'est question de nourriture; ils ne ravissent pas deux fois la couronne impériale, car, lors des courses, c'est Renaud qui la gagne, et, plus tard, c'est Maugis qui la vole. Sont-ce là des variantes du même thème? D'ailleurs, pourrait-on se figurer une rédaction qui parle des courses et non pas du vol de Maugis, à côté d'une autre qui ignore les courses (un des épisodes essentiels), tout en contenant le récit de la couronne volée par Maugis? Ensuite, M. Matthes a tort de dire qu'ils sont deux fois contraints d'aller demander du secours à leur mère; la première fois, il se rendent au château de Pierlepont parce que Renaud désire ardemment revoir sa mère; ce n'est que la seconde fois que probablement ils ont besoin d'être secourus.

Il y a d'autres rapprochements inexacts. M. Matthes dit, par exemple, que la jalousie de Louis envers les fils d'Aimon se manifeste deux fois : d'abord dans le jeu de la pierre, ensuite dans le jeu d'échecs; mais puisque le vainqueur est Renaud dans ce premier épisode et Aalard dans le second, je ne comprends pas comment on pourrait voir là deux variantes du même motif.

M. Matthes se trompe encore quand il allègue, comme un argument à l'appui de la double origine de la légende, le fait que dans *Rt* (v. 278, 329, 349), les frères, à leur arrivée en Gascogne, sont tous les quatre montés sur Bayard, tandis qu'ailleurs (v. 340), le poète parle de quatre chevaux. C'est que M. Matthes n'a consulté que le texte des fragments. Sans cela, il aurait remarqué que les trois autres textes néerlandais parlent continuellement du seul

1. *h* p. 45 : *Haer kleederen vergingen, datse gebrek hadden.*

Digitized by Google

Bayard, et que, par conséquent, c'est probablement l'auteur des fragments qui s'est trompé[1].

Quant aux deux conseils du roi Yon, comment pourrait-on se figurer un texte où l'un des deux manquerait? Il serait inintelligible, car la seconde réunion des barons n'est que la continuation de la première séance. Ici encore, M. Matthes s'est borné à utiliser les fragments : ni dans *P*, ni dans *h*, ni dans *a*, la seconde assemblée n'est représentée comme un nouveau conseil[2]. Après avoir consulté ses barons, Yon fait part à Renaud de ce que le conseil a décidé; celui-ci lui fait une nouvelle proposition, sur quoi on reprend la discussion[3].

De tous les arguments allégués par M. Matthes, il ne reste donc que celui-ci : les fils d'Aimon ont habité deux châteaux et soutenu quatre sièges; mais ces détails, lieux communs dans les chansons de geste, sont-ils assez importants pour fonder sur eux une hypothèse relative à la formation de la légende?

M. Matthes continue ainsi : « Il paraît donc que le poète du *Renaud* néerlandais, ainsi que celui du poème

1. M. Pfaff aussi (p. 494) nie la valeur des deux derniers arguments, bien qu'en général il soit de l'opinion de M. Matthes quant à la fusion des deux légendes.

2. Les vers de *Rt* 658-662 manquent dans *P*, *h* p. 54, *a* p. 55.

3. Il est étrange que *Huge van Avernaes* conseille d'abord de donner à Renaud le rocher de la Gironde et Clarisse, et qu'ensuite Yon propose aux fils d'Aimon de quitter le pays, tandis qu'il est très naturel que Renaud demande le rocher de son propre mouvement. Ces contradictions disparaîtraient, si on pouvait supprimer le discours de *Huge* à la fin de la première séance. Il y a encore d'autres incohérences. Dans *Rt* et *P*, *Isoret* se fâche contre *Lambert*, et ensuite *Avernaes* le tue; dans *h* Isoret le tue tout de suite, et la seconde fois, c'est contre *Ancel*, l'autre traître officiel, qu'*Avernaes* se fâche. Il le tue également. On voit qu'il y a des hésitations quant à la véritable leçon. Ne pourraient-elles pas s'expliquer par le fait que le texte original ait contenu des laisses similaires qui ont été considérées comme deux récits différents?

Digitized by Google

français, a connu une légende septentrionale et une légende méridionale; mais que, contrairement au poète français, il a de préférence suivi la légende méridionale, dont il a eu peut-être même deux rédactions différentes. »

Certes, si les choses s'étaient passées ainsi, on ne pourrait pas accuser de chauvinisme le poète néerlandais. Pourquoi aurait-il préféré la légende méridionale, pourquoi aurait-il transformé en Gascons les habitants des Ardennes [1]? Ce serait contraire à toute logique. Le noyau de la légende serait le séjour dans les Ardennes et l'auteur néerlandais aurait remplacé cet épisode par le séjour auprès de Saforet, épisode tout différent? A la rigueur, on pourrait avec P. Paris comparer les épreuves traversées au château de Montessor avec les malheurs qui accablent les héros à Montauban, mais les trois ans passés en Espagne ne ressemblent en rien au séjour en Gascogne.

Même si tous les rapprochements de M. Matthes étaient justes, ils seraient plutôt en opposition avec l'hypothèse d'une légende septentrionale et d'une légende méridionale; deux fois les héros auraient été ravisseurs de Bayard et de la couronne impériale, mais deux fois dans les pays du Nord; deux fois ils auraient été réduits à la disette, mais deux fois au Midi; deux fois ils se seraient adressés à leur mère, mais deux fois à Pierlepont, donc au Nord.

On conviendra que, pour la rédaction néerlandaise au moins, l'hypothèse de deux légendes régionales ne saurait être admise.

Au contraire, il paraît beaucoup plus probable que notre rédaction, à part les interpolations que j'ai tâché d'éliminer, représente dans l'évolution de la légende une phase

1. Cf. Matthes, *Heemskinderen*, p. XXXIV.

Digitized by Google

dans laquelle les différentes péripéties des héros forment un récit unique et suivi. Et les données historiques, reconnues par tous les érudits comme base de la légende et qui se reflètent dans notre rédaction beaucoup plus clairement que dans le texte français, sont là pour prouver que cette unité de la légende n'est pas due à l'invention de l'auteur néerlandais, mais qu'elle est la conséquence naturelle de ce fait important que chez nous la donnée historique en est restée le centre.

En effet, rien ne nous oblige à voir dans le séjour que les frères font dans les Ardennes, après la fuite de Montauban, le reste d'une leçon septentrionale du siège de Montauban et le pendant de l'épisode des Ardennes, du *Renaud* français. Il y a très peu de ressemblances entre ces différents épisodes, surtout parce qu'après la fuite de Montauban nous ne trouvons nulle part qu'ils construisent un nouveau château [1]. Tous les passages qui se rapportent à ce détail parlent d'un château situé dans les Ardennes; il n'y en a qu'un seul (*h* 163) qui parle du *château d'Ardane*, et encore n'est-il pas très sûr qu'*Ardane* soit le nom du château [2]. Et le fait que tout à coup Aye survient et que c'est elle qui amène la réconciliation avec Charles ne nous suggère-t-il pas l'idée que les frères sont allés chercher un refuge au château paternel, que ce château se nomme *Pierlepont* ou *Dordon* ou de tout autre nom? Cette supposition

1. *h* 162 : *Lael ons ryden tot Ardanen;* 163 : *totten castele van Ardanen. h* 167 : *beleide ons in Ardane. a* 169 : *für Ardane, wir wollen uns nach Ardanen begeben. P* 12934 : *Mochten wir komen zu Ardon*; 12988 : *In denwalt von Ardan, da hat er Reinolt, in eym castel belegen bolt;* 13312 : *bis wir in den Ardenen kamen, Da wir unser Kastel vernamen.*

2. *Ardane* est un nom de lieu dans l'épopée française. Il y a dans le *Renaud* français un *Thierry d'Ardane*, p. 13, 140, 143, etc.; dans *P* 4923, on trouve aussi : *Diedrich von Ardan.*

Digitized by Google

rendrait encore plus probable l'authenticité du récit néerlandais [1].

Il va sans dire qu'on ne peut admettre l'originalité du récit néerlandais qu'en supposant que le texte de la source française à laquelle il remonte a été assez obscur [2].

Je crois qu'après les arguments produits ci-dessus personne ne nous contestera le droit de considérer la rédaction néerlandaise comme représentant une phase dans l'évolution de la légende et de la faire remonter à une forme plus ancienne du récit que celle du texte français. Et, comme nous l'avons déjà remarqué, le fait même que l'épisode des Ardennes manque dans notre récit ferait supposer qu'il n'a été ajouté que plus tard.

Un examen plus approfondi de cette question me mènerait trop loin [3]. Je veux seulement relever un ou deux traits qui semblent confirmer ce que je viens d'alléguer. Le roman français (p. 227 et 228) contient un passage dans lequel Renaud énumère toutes ses aventures ; il est curieux qu'il ne dise mot de son séjour dans les Ardennes [4].

1. Il paraît que M. Matthes aussi considère le château d'Ardane comme leur château paternel. Dans son raisonnement, le séjour au château est « le second refuge que les frères cherchent auprès de leur mère ».

2. Cette supposition est rendue très probable par le fait qu'un des manuscrits que P. Paris a résumés (*loc. cit.*, p. 697) donne *Dordon* au lieu de *Trémoigne*.

3. M. L. Jordan, dans l'ouvrage déjà cité plus haut, s'occupe exclusivement de l'analyse du texte français.

4. Passage déjà cité par P. Paris, *loc. cit.*, p. 690. M. Matthes (p. XLVI) allègue encore un argument en faveur de l'originalité de l'épisode des Ardennes. Il y a dans *Aye d'Avignon* un passage qui contient une allusion aux quatre fils d'Aymon et où l'on ne parle que de leur séjour aux Ardennes. Mais ces quatre vers ne prouvent rien, car ils ne contiennent probablement qu'une partie des aventures de Renaud, tandis que le passage du texte de Michelant donne un résumé de toutes ses aventures jusqu'au moment où il va arracher Yon aux mains de Roland.

Digitized by Google

La *Magussaga*, qui ne donne que la version septentrionale et qui par conséquent a dû servir comme une preuve de l'existence séparée de cette version [1], n'est-elle pas trop incomplète pour pouvoir être considérée comme le type d'une tradition?

Il y a un autre argument d'une valeur douteuse que MM. Michelant et Matthes [2] ont allégué pour prouver que l'épisode des Ardennes est plus original que celui de Gascogne. C'est le nom de *Falcalör* qu'un des textes néerlandais (*P* 7444) donne à l'endroit où Yon envoie les fils d'Aimon pour les livrer à Charles. Ce nom est d'accord avec celui du texte français et serait emprunté de *Vaucouleurs*, en Lorraine. De la légende septentrionale, il serait donc passé dans la légende méridionale. Mais *P* ne donne qu'une seule fois *Falcolör* et une seule fois *Falkalor* (*P* 7830) sur vingt fois qu'on lit *Falkalon* qui est l'unique forme employée à la rime; *h* ne parle que de *Vaucoloen*, *a* de *Falcalone;* le château d'Yon porte le nom de *Vaucoloen* dans *Rt* et dans *P* (*h* et *a* n'ont pas de nom pour désigner le château). N'est-il pas plus probable que la rédaction néerlandaise a conservé le nom le plus ancien, que le texte français l'a assimilé à *Vaucouleurs* et qu'aux deux endroits où *P* donne *Falcolör* il a subi l'influence du texte français [3]?

C'est probablement par la même cause qu'au lieu de *la forêt de Bordeele* (rédaction néerlandaise), le texte français porte *la forêt d'Ardenne* (*R* 108, 19) et *la forêt d'Argone* (*R* 166, 26), toutes les deux situées en Lorraine.

Mais si la France septentrionale n'est pas le berceau de la légende, comment se fait-il qu'aucun pays ne soit plus

1. *Romania*, IV, 474.
2. Matthes, p. 89; Michelant, p. 507.
3. Nous avons remarqué plusieurs fois le même phénomène.

Digitized by Google

riche en souvenirs des quatre fils d'Aimon que la Belgique[1] ? Ne pourrait-on proposer l'hypothèse suivante : La légende est originaire du Nord de la France; c'est là qu'on aura raconté pour la première fois comment les quatre fils d'Aimon ont quitté le pays et ont fait la guerre contre Charles, en Gascogne. Elle formerait alors le pendant de *Huon de Bordeaux*. Dans un article de la *Romania*[2], G. Paris dit que la légende d'Auberon a été d'abord localisée en Hainaut, et qu'ensuite elle a été soudée aux aventures d'un personnage historique. C'est ainsi que, sur la frontière qui sépare la Belgique et la France, il y aura eu une vieille légende de quatre frères, montés sur un seul cheval « faé », et, de même que la tour du château de *Mons* portait jadis le nom de *Tour Auberon,* ainsi de nombreuses localités en Belgique et dans le nord de la France gardent dans leurs noms le souvenir des fils d'Aimon, de Bayard et de Maugis. Et plus tard on aura raconté le rôle que ces personnages mystérieux avaient joué dans les événements historiques survenus sous Charles Martel.

Après que ces deux éléments auraient été soudés et mis en vers, un trouvère hardi se serait emparé du sujet et aurait ramené les héros vers leur pays natal pour compléter leurs aventures par un séjour dans les grandes forêts légendaires des Ardennes. Mais avant cette addition, le traducteur néerlandais avait déjà fait son œuvre, qu'il a, de son côté, voulu enrichir avec des emprunts à d'autres chansons de geste.

1. Voir la préface de l'édition de Philippe Mousket, II, p. CCIII ss., et Matthes, p. XLVII.
2. XXIV, p. 217.

Digitized by Google

§ IX.

LE PÈLERINAGE DE RENAUD

(*P* 13357-14525. *h* chap. XXIV[b], XXV, XXVI[a], p. 167-196. *a* chap. XXV, XXVI, XXVII. *a*, p. 174-184. *R* 403, 12-418, 37. *Rt* 5e fragment, 1607-1806.)

Renaud quitte en secret le château de Montauban et, pendant trois ans, il vit seul dans le désert, comme un ermite. Mais cette vie est trop dure pour lui; il souffre de la faim et ses vêtements sont en lambeaux. Il s'en plaint à un autre ermite qui, priant pour lui, entend une voix céleste qui lui donne l'ordre d'envoyer Renaud en Terre Sainte pour combattre les païens. Renaud voyage à pied jusqu'au détroit des Dardanelles[1]. Là il trouve un vaisseau qui le porte à Tripoli. Bientôt la nouvelle se répand que *Tabaria* est assiégé par les Turcs et qu'*Akers* aussi est en grand danger. Les Chrétiens rassemblent une armée pour délivrer ces villes, et Renaud, déguisé en pèlerin, suit les troupes. Une grande armée sarrasine marche contre eux. Alors Renaud déracine un jeune pin, se jette dans la mêlée, et, à lui seul, tue plus de trente Turcs; les Sarrasins sont mis en fuite, Renaud les poursuit, et quand ils sont rentrés dans leur camp, il se cache près d'une des entrées. Pendant quarante nuits, il se glisse dans le camp des païens et tue ceux qui sortent de leurs tentes pour puiser de l'eau. Les Turcs sont forcés de demander du secours au *soudaen* de Babylone, qui mande son pape *Castiliaan*.

Cependant Maugis, qui depuis quatre ans avait vécu

1. *P* 13611 : en passant par la Hongrie et la Slavonie.

Digitized by Google

comme un ermite en Galilée, entend une voix céleste qui lui dit d'aller combattre avec les Chrétiens. Il retrouvera son neveu Renaud. Aussitôt il se rend à Acre, où il arrive le lendemain. L'armée sarrasine s'y trouve déjà. Renaud et Maugis se distinguent par des prodiges de vaillance; Maugis se bat avec le Soudan de Perse [1], Renaud accourt et tue le païen [2]. Les Turcs se mettent en sûreté à Nazareth, les Chrétiens se retirent à Acre. La triste nouvelle que Jérusalem est reprise par les Turcs se répand dans le camp des Chrétiens. On envoie des messagers en Syrie, à Tripoli, à Antioche pour exciter à la lutte les troupes chrétiennes, et bientôt les armées alliées mettent le siège devant Jérusalem. Pendant un an elles sont campées autour de la ville, qu'on veut réduire par la faim. Dans un des combats qui se livrent sous les murs de Jérusalem, Maugis est blessé à mort [3]. Lors d'une sortie que font les Turcs, Renaud seul garde une des portes de la ville ; le *Soudaen*, qui voulait se glisser par cette porte, est désarçonné par Renaud et forcé de se rendre à lui ; ensuite toute l'armée turque doit mettre bas les armes, et c'est ainsi que la ville sainte est reconquise par les Chrétiens. Renaud demande au patriarche l'absolution et la permission de partir [4]. Il s'embarque avec lui et les plus hauts barons, et au bout de quarante jours il arrive à Marseille.

La leçon du texte français est assez différente. Nous n'apprenons rien du « moniage » de Renaud ; il part pour Constantinople, où, par hasard, il retrouve Maugis. Arrivé

1. *P* 14003 : *de Soldan von Pys.*
2. C'est ici que commence le 5e fragment de *Rt*, vers 1607.
3. Le 5e fragment de *Rt* s'arrête avec le vers 1806.
4. *P* 14450 : le patriarche lui offre la couronne de Jérusalem, que Renaud refuse.

Digitized by Google

en Terre Sainte, il court à Jérusalem, dont l'émir de Perse s'est emparé. Lui et Maugis accompagnent l'armée qui doit reconquérir la ville. Il se distingue par sa bravoure, se fait connaître, et bientôt est nommé chef de l'armée chrétienne. Il se revêt du haubert, et, sous ses ordres, Jérusalem est reprise. On lui offre la couronne royale, qu'il refuse; alors Maugis retourne à son ermitage, et Renaud se rend à Trémoigne, où se trouvent ses trois frères et Charlemagne.

Le texte français, ainsi que la rédaction néerlandaise, me paraissent avoir conservé dans cet épisode le souvenir de la lutte qui aboutit, en 1187, à la prise de Jérusalem par les Turcs. La même année, après avoir gagné la bataille de *Hittin*, où presque tous les barons chrétiens tombèrent entre ses mains, Saladin avait assiégé et pris les villes de Tibérias et de Saint-Jean-d'Acre [1]. La légende, qui ne saurait se résigner à une défaite définitive de la chrétienté, a naturellement fait succéder à ces pertes une victoire. Dans notre roman, Jérusalem est reprise sur les païens, et la défaite de Tibérias est transformée en une victoire (remportée à *Tabaria*).

Que les événements historiques trouvent un reflet dans le texte français, cela est prouvé par le fait que deux fois on rencontre le nom de la tour ou de la porte *Sainte-Estène* (*R* 408, 36; 410, 19), que nomment aussi les historiens qui décrivent le siège de Jérusalem par Saladin [2]. Mais les souvenirs historiques se retrouvent beaucoup plus distinctement encore dans la rédaction néerlandaise. Le fait qu'on mentionne Tibérias et Saint-Jean-d'Acre, les villes mêmes prises par Saladin, la description qu'on donne

1. Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge,* III, p. 289 ss.
2. Wilken, p. 304.

Digitized by Google

du siège de Jérusalem, où l'on s'est servi de catapultes, dont parlent aussi les historiens[1], surtout la note plus individuelle qui règne dans tout ce récit, nous font supposer que notre rédaction est moins éloignée de l'original que le texte français, où le récit a été remanié d'après des données épiques traditionnelles, c'est-à-dire qu'on en a écarté tout ce qui ne rentrait pas dans le cadre ordinaire[2].

Quoi qu'il en soit, il paraît que le pèlerinage de Renaud, comme l'épisode d'Anséïs de Cologne, avait déjà été soudé à la rédaction française à laquelle remontent nos textes.

Le rôle prépondérant qu'a joué Renaud de Châtillon, le chef de l'armée des croisés dans la guerre avec Saladin, peut avoir été cause du fait que la légende des quatre fils d'Aimon a été étendue par le récit d'une croisade de Renaud. Que ce Renaud de Châtillon fût un traître qui méritait d'être tué par Saladin lui-même, cela ne peut pas être considéré comme une preuve contre son identification avec Renaud de Montauban, car un trouvère du douzième siècle ne se fût jamais avisé de l'idée qu'on pût être à la fois un chevalier chrétien et un traître.

Si mes conjectures sont justes, j'ai en même temps déterminé la date à laquelle peut remonter la rédaction française dont la nôtre est dérivée : elle doit avoir été faite après la fin du douzième siècle.

Cependant, tel que le texte nous le présente, l'épisode du pèlerinage de Renaud, pas plus que tout autre épisode de la rédaction néerlandaise, ne peut prétendre à l'originalité : il doit présenter plusieurs interpolations. Seulement, il est difficile de décider si le texte français auquel il remonte les contenait déjà.

1. Wilken, p. 301, 304.

2. Sous ce rapport, il est remarquable que dans le texte français Renaud se revêt d'un haubert et se fait connaître.

Digitized by Google

La rédaction *h* raconte que les chrétiens de Hongrie ont assisté l'armée des croisés. D'après *P*, le Soudan des Turcs demande du secours aux soudans d'Égypte, de Babylone et d'*Elondi* (*P* 14048)[1].

§ X.

LA MORT DE RENAUD.

(*P* vers 14526 jusqu'à la fin. *h* chap. XXVI^{b}-fin. *a* chap. XXVII^{b}-fin. *R* 418, 38-fin. *Rt* 6e fragment 1807-fin.)

Arrivé à Marseille, Renaud apprend qu'un combat singulier doit avoir lieu entre son fils Aymerin et le champion de Ganelon[2]. Celui-ci accusait Aymerin de s'être vanté qu'il vengerait son père et Bayard. Galeram, fils de Pinabel, combattra pour Ganelon. Renaud se rend à Paris, à la cour de Charles, déguisé en pèlerin ; il le met au courant de la guerre de Palestine, ensuite il se fait connaître, et Charles le reçoit très bien[3]. Après une lutte acharnée, Aymerin vainc Galeram.

Pendant la nuit, Renaud quitte la ville en secret, et, vêtu comme un paysan, il gagne sa vie pendant un an en travaillant à l'entretien des routes. Alors il apprend qu'on construit à Cologne une nouvelle église consacrée à saint Pierre et qu'on y demande des ouvriers. Il s'y rend, apporte des briques aux maçons, et à lui seul travaille plus que sept ouvriers. Il ne veut recevoir qu'une partie de son salaire et continue à travailler pendant que les autres dorment ou prennent leur repas. Cette vie dure un an, et comme per-

1. De quelle contrée peut-il parler ?
2. *P*. 14557 : *Emmerich* et *Wilhelm von Romelion*.
3. *Rt*, le 6e fragment commence au vers 1807.

Digitized by Google

sonne ne savait qui il était, on le nommait « l'ouvrier de saint Pierre ». Ses compagnons, jaloux de son zèle et de sa force, forment le projet de le tuer[1]. Cinq d'entre eux l'étouffent dans le mortier et jettent son corps, cousu dans un sac, dans le Rhin. Pendant toute la nuit on entend la plus douce musique, et il fait aussi clair que pendant le jour. Une veuve, aveugle, sourde et paralysée, a une vision. Elle doit aller au Rhin, tirer à elle un corps qu'elle y trouvera, et elle sera guérie. Après ce miracle, l'évêque se rend en procession au Rhin avec ses clercs ; on délie le sac, et les assistants reconnaissent l'ouvrier de saint Pierre, et à sa ceinture on trouve un sceau portant ces mots : « Je suis Renaud de Montauban ». Ceux de Trémoigne viennent réclamer le corps, mais l'archevêque de Cologne refuse de le leur livrer. Il fait venir un char pour transporter le corps à la tombe. Mais avant qu'on ait pu y atteler les chevaux, le char s'avance tout seul, le clergé suit en procession. Il s'arrête à Trémoigne à l'endroit où l'on a bâti depuis l'église en l'honneur de Renaud. Charles, furieux qu'on n'ait pas puni les assassins de son neveu, met le siège devant Cologne. On lui livre les meurtriers, et ensuite le roi se rend à Trémoigne pour voir le corps de Renaud. Mais quand on ouvre le cercueil, il a disparu : Renaud a rejoint ses frères ; tous quatre sont enterrés à Naples. Le roi rentre dans son pays, et il sert Dieu jusqu'à sa fin.

Le texte français raconte que les frères viennent au devant de Renaud lorsqu'il a débarqué à Marseille et lui apprennent la mort de Clarisse. De Trémoigne, ils vont à Paris. Le combat entre les fils de Renaud et les traîtres est autrement amené. Aymonnet et Yon doivent se battre,

1. Le fragment de *Rt* s'arrête au vers 2002.

Digitized by Google

parce que les félons prétendent que Renaud a assassiné Foulque. Les fils de Renaud sont armés par Charles, Aymonnet avec l'épée de son père, Yon avec les armes d'Ogier. Craignant que leurs champions ne soient défaits, les traîtres se mettent en embuscade pour les soutenir. Renaud, apprenant cette ruse, en fait autant. Aymonnet se bat avec Rohart, Yon avec Constant. Dieu n'a pas voulu que les champions des félons baisassent les saintes reliques. Les fils de Renaud sortent vainqueurs du combat. Renaud, avec les siens, retourne à Montauban, et, pendant la nuit, il quitte le château et se rend à Cologne. Son attitude envers les autres ouvriers est beaucoup moins modeste que dans la rédaction néerlandaise. Il se glorifie de sa force et en général se comporte d'une manière peu digne d'un futur saint, ce qui justifie très bien l'animosité de ses camarades. Craignant de gagner moins que lui, ils le tuent. Les poissons ramènent son corps à la surface de l'eau, l'archevêque bannit les assassins, qui ont avoué leur crime. Le cercueil s'avance et prend le chemin de Trémoigne ; il s'arrête à Reoigne, à dix lieues de Cologne, et le lendemain il arrive à Trémoigne. L'archevêque de cette dernière ville croit que le saint doit être Renaud ; il va à la rencontre du cercueil avec ses frères et ses fils, qui reconnaissent le corps.

Dans ce dernier épisode encore, le texte français est moins simple et moins logique que la rédaction néerlandaise. On se demande pourquoi, après le combat de ses fils, qui a eu lieu à Paris, Renaud se rend d'abord à Montauban et de là à Cologne. Il aurait beaucoup mieux fait d'aller tout de suite à Trémoigne, où il s'est rendu après son retour de Palestine, et qui semble donc devoir être considéré comme sa demeure officielle. Le récit du combat des fils de Renaud, où les lieux communs abondent, a un carac-

Digitized by Google

tère très traditionnel dans le texte français. Par contre, il y a un détail très étrange dans la rédaction néerlandaise, c'est le siège de Cologne par Charles.

En général, on peut dire que le texte français auquel remonte notre rédaction et le texte imprimé doivent avoir été très voisins pour ce dernier épisode.

Il va sans dire que dans les deux versions on doit considérer comme des lieux communs l'histoire de la lutte des félons et des vassaux fidèles à la cour de Charles. Il n'y a aucun rapport entre ces événements et les aventures de Renaud. On pourrait les supprimer que l'histoire de Renaud se poursuivrait tout aussi logiquement.

Nous ignorons depuis quand la légende de saint Renaud est soudée au récit des aventures des quatre fils d'Aimon. M. Longnon[1] rapporte un rythme latin qui suit la version néerlandaise du récit et où figure Agilolf, évêque de Cologne. Ce personnage historique fut évêque de Cologne de 746 à 750 environ, et par conséquent contemporain de Charles-Martel. M. Longnon voit dans ce fait non seulement un argument à l'appui de l'historicité de la légende, mais encore une preuve que de bonne heure elle a été soudée au conte pieux. G. Paris[2] révoque en doute la valeur de cet argument.

Tout ce que je peux constater, c'est qu'aucun des textes néerlandais ne fait mention de l'évêque Agilolf[3].

1. *Loc. cit.*, p. 183.
2. *Romania*, VIII, p. 469.
3. *a* p. 188 le mentionne, mais il doit avoir trouvé ce nom dans une des légendes latines.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

SECTION II.

COMPARAISON GÉNÉRALE DE LA VERSION FRANÇAISE ET DE LA VERSION NÉERLANDAISE (z).

Pour ma comparaison des textes français et néerlandais, je me suis jusqu'ici attachée surtout aux épisodes et aux détails qui diffèrent dans les deux versions, c'est-à-dire au côté matériel et extérieur de l'œuvre. Je vais maintenant relever quelques traits qui, sans offrir des preuves absolues, pourraient appuyer l'hypothèse de l'antériorité de la version néerlandaise.

M. Matthes (p. xxxiii) a déjà relevé un trait intéressant de la rédaction néerlandaise, c'est-à-dire le caractère individuel des exploits de Renaud. L'idée que le héros est capable de se défendre seul contre ses ennemis et que, avec l'aide de ses frères et de Maugis, il réussit à venir à bout d'une armée entière, doit être un trait des plus primitifs qui se rapproche du folk-lore et nous rappelle l'histoire d'Hercule, de David, d'Horace Coclès, etc. Il est vrai que M. Matthes allègue cet argument pour prouver que la rédaction néerlandaise est postérieure au texte français, parce que, dit-il, celui-ci est plus logique. Comme si la poésie populaire n'avait pas sa logique à elle! Elle ne se soucie

Digitized by Google

nullement des raisonnements des littérateurs, mais elle sait que pour glorifier un héros il n'y a pas de moyen plus efficace que de lui attribuer des exploits sans nombre, accomplis par la seule force de son bras et de sa volonté. Ce caractère individuel se manifeste en plusieurs occasions : après avoir tué Louis, Renaud et ses frères se lancent à la rencontre du roi, et c'est seulement quand ils sont épuisés de fatigue qu'Aimon et ses huit cents hommes leur viennent en aide (*h* p. 41). En Espagne, pour venger la mort de Saforet, toute l'armée sarrasine les attaque, et les quatre frères, montés sur Bayard, se défendent sans autres auxiliaires que leurs épées. Un moment ils réussissent à se frayer un passage à travers l'ennemi ; ils en profitent, non pas pour fuir, mais pour panser leurs blessures, puis ils reviennent à la charge et se battent jusqu'à ce que leurs écus soient troués et leurs heaumes brisés (*h* p. 49).

Lors de leur visite à Pierlepont, Aalard, Richard et Guichard se défendent pendant trois jours contre leur père et ses barons; le quatrième jour, Renaud se réveille, et voyant que ses frères sont fatigués, il se place seul au milieu de la salle, et à chaque coup de son épée, un des barons tombe. Les autres s'enfuient épouvantés. Aimon lui-même convient que son fils a la meilleure épée qui soit au monde et qu'il fait plus de prouesses que tous les barons réunis (*h* p. 63). A Vaucolon, les quatre frères résistent seuls à toute une armée, qui à tout moment est renforcée par de nouvelles troupes (*h* p. 116). Dans le texte français, ils sont accompagnés de douze comtes (*R* 173, 24). Dans le texte néerlandais, Maugis, monté sur Bayard, les sauve; il est accompagné de cinquante hommes de Montauban, mais dans le cours de son récit le conteur néerlandais les oublie pour faire retomber tout l'honneur de la

Digitized by Google

la valeur de ce qu'il exige et il dit laconiquement que les frères ne semblent pas lui être très reconnaissants, puisqu'ils tardent tant à venir. Quant aux trois frères de Renaud, qui connaissent l'amour profond qui l'unit à son cheval, ils s'opposent à plusieurs reprises à la remise de Bayard, jugeant que la paix ne vaut pas la perte de leur destrier. On sait que la disproportion entre la grandeur du sacrifice et l'importance de son objet est un des traits fréquents des récits populaires; ce détail peut donc être considéré comme une preuve d'antiquité du roman néerlandais.

L'épisode correspondant du texte français est bien moins pathétique. Avant d'aller en pèlerinage, Renaud a livré Bayard à Naime; les trois frères sont partis pour Montauban. Alors Charles fait jeter le cheval du pont de la Meuse; Bayard surnage, brise ses entraves et s'enfuit dans la forêt d'Ardenne où il reparaît de temps en temps. (*R* 401, 2). Il est évident que la forme néerlandaise du récit est conforme à la conception primitive, mais que le public plus raffiné des époques postérieures n'eût plus supporté la vérité âpre et cruelle du dénouement. C'est pourquoi on aura imaginé que Bayard s'échappe et que ni Renaud ni ses frères n'assistent à ses tortures [1].

L'impression générale qui se dégage du texte français, c'est une tendance à adoucir ce qu'il y a de trop rude

1. M. L. Jordan (*op. cit.*, p. 64) applique le même raisonnement à un autre épisode. Il suppose que la trahison du roi Yon formait le noyau du récit et que primitivement les quatre frères avaient péri dans la plaine de Vaucolon, comme périssent les sept infants de Lara dans la plaine d'Almenar. Ici encore le trouveur aurait accommodé son récit au goût d'un auditoire délicat qui n'aurait plus supporté la fin triste mais logique des quatre jeunes gens. Voilà pourquoi on aurait d'abord placé Ogier à la tête des troupes de Charles et, enfin, fait survenir Maugis.

Digitized by Google

dans la peinture des mœurs primitives. Il n'y a que les paroles adressées par Aimon à ses fils lors de leur visite à Dordon qui respirent encore une barbarie révoltante (*R* 93, 17 : il leur conseille de manger prêtres, moines, etc).

M. Matthes cite encore trois passages (*R* 52, 8 ; 73, 4 ; 389, 7) qu'il trouve comparables aux descriptions les plus réalistes du roman néerlandais. Mais ces passages ne contiennent que le récit d'un meurtre qui y est raconté brièvement et en termes fort ordinaires dans les chansons de geste. Je ne vois donc pas comment ces passages pourraient justifier ce jugement. Au contraire, il ne serait pas difficile d'indiquer quelques épisodes prouvant que le conteur français s'est appliqué à adoucir la cruauté primitive du récit. Les voici :

1° Il n'est pas dit expressément, comme dans la rédaction néerlandaise, qu'Aimon a juré à Charles de lui livrer ses fils (*h* p. 43), mais plus tard (*R* 61, 25) Renaud lui reproche de l'avoir fait. Il est donc évident que, dans la version primitive, Aimon avait en effet « forjuré » ses enfants. Ce détail, qui doit avoir formé un des ressorts tragiques de la légende, a donc été supprimé par le conteur français.

2° Lorsque les frères se sont rendus au château de Dordon et qu'Aimon les découvre (*R* 93), il commence par les chasser, mais il semble que ce ne soit que par acquit de conscience; immédiatement après, il a pitié d'eux, leur donne de son « avoir » autant qu'ils voudront, et, pour concilier ses devoirs féodaux avec son amour paternel, il se retire dans un château voisin, d'où il ne revient que quand ses fils sont partis.

3° Lors du siège de Montauban (*R* 356, 2), Renaud va trouver son père dans sa tente, il lui conte sa détresse. Aimon lui permet d'emporter des vivres, et le lendemain

Digitized by Google

c'est lui qui lance avec ses catapultes des jambons dans le château. Dans la rédaction néerlandaise, la seconde scène se termine par un combat sanglant entre Aimon et ses fils (*h* p. 62); dans la troisième, c'est Roland avec les pairs qui leur envoient des vivres (*h* p. 162). Il va sans dire que, pour cette dernière scène, ni le texte français ni la rédaction néerlandaise ne donnent la leçon primitive, mais il est caractéristique que, vu les circonstances, ce soit Aimon qui ait été choisi par le conteur français pour accomplir cet acte de miséricorde.

4° La scène de Vaucolon, surtout celle du départ de Montauban, est encore représentée chez lui d'une façon moins triste. Non seulement les frères sont accompagnés de douze chevaliers, ce qui donne l'impression d'un délaissement moins complet, mais sous leur manteau d'écarlate ils ont ceint leurs épées. Ils ne sont donc pas si nécessairement voués à la mort que dans la rédaction néerlandaise. (Cf. *R* 175 et *h* p. 115.) En ce qui concerne les épées, j'ai déjà émis la supposition que le conteur français avait altéré le récit, puisque Maugis, plus tard, les apporte. Comme la description ordinaire des préparatifs au combat manque, ce n'est donc pas par habitude que le remanieur nous dit que les héros emportent des armes, mais plutôt pour adoucir l'impression produite sur le lecteur.

Il est juste d'ajouter que, si l'auteur français enlève quelque chose à la sauvage grandeur du récit primitif, il compense cette infériorité en faisant preuve de goût et d'un véritable talent littéraire. On découvre çà et là de petites scènes adroitement amenées ou élégamment développées qui n'ont pu sortir que de l'imagination d'un poète habile et délicat.

Je n'en donnerai que trois exemples des plus caractéristiques; mais je dois ajouter que dans tout le récit on

Digitized by Google

trouve des passages également heureux, et que parfois il suffit au poète d'un seul vers pour peindre en traits frappants une situation.

La scène de reconnaissance entre la mère et les fils (*R* 96, *h* p. 61), si elle est plus traditionnelle dans le roman français (Aye reconnaît Renaud à une cicatrice au front), y est aussi beaucoup plus joliment développée que dans les textes néerlandais. Après les premiers embrassements, ils se regardent en silence, car leur bonheur est trop grand pour pouvoir se traduire en paroles : « Il ne desissent mot por nule riens vivant. » Puis Aye, en vraie mère et châtelaine, procède aux soins matériels : elle fait emmener les chevaux et prépare le dîner, veille enfin à ce que ses fils ne manquent de rien. Elle pleure de joie et ne saurait se rassasier à la vue de ses quatre grands garçons qui mangent enfin à leur appétit et se reposent des fatigues de leur voyage. L'entrée d'Aimon interrompt un moment cette scène d'une si douce intimité; mais, lui parti, le poète retrouve tout de suite la même note simple et familière. Dame Aye emmène ses fils dans sa plus belle chambre, elle les baigne et les revêt de beaux bliauds de soie et de manteaux d'hermine. Puis elle leur ouvre son trésor et leur montre des piles d'or et d'argent :

> Vallet, ce dist la dame, icest petit prenés;
> Se vos n'en avés prou, je vos donrai assés.

On voit que, pour le moment, il n'y a rien qui, à ses yeux, soit assez précieux pour ses fils. Nous sommes loin de la scène d'une beauté si brutalement passionnée que nous décrit le texte néerlandais, où Renaud, ivre-mort, roule sous la table pendant qu'Aye l'embrasse avec une telle violence que, si Aalard ne l'avait emmenée, elle serait morte de joie.

Digitized by Google

La seconde scène qui m'a frappée par sa grâce délicate est celle où Yon annonce à sa sœur qu'il va la marier à Renaud (*R* 133, 22). Le poète a eu soin de nous apprendre d'abord (*R* 106, 33) que la sœur du roi a appelé Gautier et lui a demandé d'une façon un peu détournée comment Renaud s'était comporté dans la bataille. Lorsqu'elle a su que Renaud a fait prisonnier Bégon, elle en a rendu grâce à Dieu. Yon la trouve assise sur un beau coussin[1] en train de broder une enseigne qu'elle « enlumine » gentiment, en se disant que ce sera un cadeau pour Renaud. Yon lui dit qu'il l'a fiancée; elle pâlit, incline la tête sur l'enseigne et ne dit mot. Puis elle demande d'un ton très calme : « Seigneur, à qui m'avez-vous donnée? » Apprenant que c'est à Renaud, elle dit en souriant : « Ce sera comme vous voudrez, seigneur, je ne le refuserai pas »; alors Yon la prend par la main pour la conduire à Renaud. Rien de tout cela dans la rédaction néerlandaise. La « belle Clarisse », la « fleur blonde », est sans individualité, comme presque toutes les femmes dans les plus anciennes chansons de geste.

En troisième lieu, je relèverai une scène pour laquelle il n'y a pas de passage correspondant dans la rédaction néerlandaise. Charles, qui a mis le siège devant Trémoigne, exige qu'on délivre Richard de Normandie qui a été fait prisonnier par Renaud. Mais celui-ci, pour vaincre l'entêtement de Charles, menace de faire pendre Richard et donne à ses gens l'ordre de l'amener aux fourches, devant le château, pour qu'il soit pendu sous les yeux du roi. Quand les serviteurs entrent dans la salle, Richard « à joie et à leesce » (*R* 388,29) joue aux échecs avec le petit

1. Cette mise en scène fait penser aux chansons de toile. Cf. J. Bédier, *Tristan et Iseut*, p. 215.

Digitized by Google

Yvonet, le fils de Renaud. Il fait semblant de ne pas voir les dix hommes qui doivent l'emmener, et dit à l'enfant : « Hâte-toi de jouer, il est tard, c'est l'heure du dîner. »

Lorsque les serviteurs veulent s'emparer de lui, il les tue, les fait jeter par la fenêtre, puis reprend tranquillement la partie en disant : « Yon, mon ami, c'est à toi de jouer. » Et l'enfant, muet de stupeur, retire son roi pour sauver son « paonnet ».

Je connais peu de tableaux plus émouvants que celui de ce rude guerrier et de cet enfant qui jouent, et de cette partie interrompue un instant, puis reprise au moment où la destinée d'un des joueurs va s'accomplir.

La même habileté littéraire se manifeste dans le développement du caractère du personnage principal. Dans les deux versions, le trait prépondérant du caractère de Renaud est le loyalisme, mais tandis que, dans la rédaction néerlandaise, elle est associée à une grossièreté et à une rudesse extrêmes, dans le texte français ces traits se sont effacés et par là le caractère du héros présente une plus grande unité.

La conduite de Renaud est ordinairement la même dans les versions française et néerlandaises, mais dans notre roman sa loyauté se manifeste surtout par ses actes, dans le roman français par ses actes et par ses paroles. Je n'ai trouvé qu'un seul passage où, dans les deux rédactions, Renaud s'exprime de la même façon[1]. En d'autres endroits de notre roman, lorsqu'il s'agit de prouver son loyalisme envers Charles, Renaud lui fait toujours les mêmes propositions et dans les mêmes termes : il deviendra l'homme

1. Cf. *R* 332, 21 : Karles si est mes sire. P 16612 : Ist Karle nit unser herre? *h* p. 160 : wilt gy den koning dooden? Hy is onse Heer.

Digitized by Google

lige du roi, lui cédera Montauban et Bayard, et ira en Terre Sainte pour expier ses crimes[1]. Le poète français a réussi à trouver une grande variété d'expressions pour traduire ce sentiment. J'en donnerai quelques exemples.

Au début du récit, Renaud, jeune encore, associe son père et sa mère à sa joie d'être réconcilié avec Charles :

> Mult esteroit grant joie, s'estions acordé;
> Si r'iroie à ma mère qui mult m'a desirré
> Et à Aymon no pére qui nos a forjuré.
>
> (*R* 67, 33.)

Avant le départ pour Vaucolon, la rédaction néerlandaise dit que d'abord Renaud ne veut pas partir sans armes; dans le texte français, c'est Aalard qui s'oppose à la volonté d'Yon; Renaud dit tout simplement :

> Jà Dame Deu ne place, qui en crois fu penés,
> Que je de riens mescroie mon seignor naturel.
>
> (*R* 169, 35.)

La scène qui précède le combat singulier de Roland et de Renaud est, dans le texte français, un tableau achevé, si on le compare à l'ébauche de la rédaction néerlandaise. Dans celle-ci, Renaud se met à genoux devant Roland et le supplie de le réconcilier avec Charles, mais Roland répond : « Je suis venu pour me battre avec toi et tu me parles de paix! » (*h* p. 137). Dans le texte français, Roland lui-même est touché jusqu'aux larmes par ces supplications qui, avec les menaces qui suivent son refus, remplissent soixante-dix vers (*R* 235, 10). Je crois qu'en

1. Cf. *h*, p. 57, 66, 116, 137, 164.

Digitized by Google

général on préférera ici l'ébauche au tableau, mais il est clair que le développement de la scène est dû au désir qui animait le poète d'accroître la sympathie qu'inspirait la noble conduite de Renaud[1].

Après la délivrance de Richard, le poète français a trouvé moyen d'insérer un passage qui, avec une nuance toute nouvelle, exprime encore le loyalisme de Renaud. Au plus fort de la mêlée, Charles et Renaud sont aux prises sans se connaître. Tout à coup, le roi crie « Monjoie! » et dit qu'il ne sera plus digne de porter la couronne s'il ne sort pas vainqueur de la lutte. Alors Renaud comprend qui est son adversaire, et le poète nous fait partager son émotion en ajoutant que depuis vingt ans il n'avait pas parlé au roi. Il descend de Bayard, s'agenouille et, après avoir réitéré ses propositions ordinaires, il ne craint pas de parler de son amour pour son suzerain (*R* 287,36) :

> Sire, drois empereres, aiés de moi pitié,
> . . . .
> Nel di mie por çou que nos n'aïons assés
> Chevaus et palefrois, et destriers séjornés ;
> Mais de vostre amor somes dolant et esfraé.

Un peu plus loin (*R* 289, 32), Renaud voit Charles qui s'avance vers lui, la lance baissée; il reste immobile au milieu du pré et attend le coup. En vain, Charles brise son heaume et perce son haubert, Renaud ne se défend pas, car il ne veut pas toucher le roi de son épée. Le sentiment de respect envers le suzerain est ici, on le voit, poussé à la dernière extrémité.

1. Une autre preuve de remaniement, c'est le fait que Roland doit demander à Olivier la permission de se battre (*R* 237, 4). Ce trait manque dans les textes néerlandais.

Digitized by Google

Dans les textes néerlandais, ces passages manquent. Renaud désarçonne le roi, ce qui est moins noble, mais plus humain. Cependant, l'idée reste la même, puisque, après l'avoir désarçonné, il lui rend son cheval et lui dit de retourner à Paris. N'est-il pas probable que, comme pour le combat singulier avec Roland, le poète français a développé la scène du texte original? Seulement, la seconde fois, il y a beaucoup mieux réussi. Tandis que dans l'entrevue avec Roland la scène n'a gagné qu'en longueur, ici elle a gagné en profondeur, et Renaud nous apparaît plus noble que dans le texte hollandais.

Le loyalisme de Renaud se manifeste encore dans sa conduite envers Charles lorsque celui-ci est prisonnier à Montauban; mais comme les textes néerlandais offrent des passages correspondant parfois sous une forme identique, ceux-là ne sauraient être attribués à l'invention du poète français. Peut-être a-t-il ajouté les vers qui expriment l'admiration des pairs pour Renaud. Dans les textes néerlandais, les barons de Charles interviennent à chaque moment en faveur des fils d'Aimon; mais leur sympathie ne se traduit pas en paroles; elle se manifeste exclusivement par leurs actions.

De même, dans ses relations avec Yon, le Renaud français est supérieur à notre héros. Après la trahison du roi de Gascogne, il lui pardonne en se souvenant de tous les bienfaits dont celui-ci l'a comblé; il ne veut pas rendre le mal pour le mal (*R* 227, 5); dans la rédaction néerlandaise, il ne cède qu'aux larmes de sa femme, croyant qu'Yon n'a que ce qu'il a mérité.

Au moment où les assiégés quittent Montauban, ils avaient, dans le désordre de leur fuite, oublié Yon dans sa prison (*R* 362, 13); c'est Renaud qui s'en aperçoit; il retourne au château pour l'emmener. Dans les textes néer-

Digitized by Google

landais, il n'est plus question d'Yon; mais comme le poète nous dit que Clarisse reste à Montauban, il est probable que son père s'y trouve avec elle. Ce détail ne pourrait-il pas même expliquer l'absence d'Yon parmi ceux qui accompagnent Renaud et dont le poète français a su tirer profit pour faire éclater encore une fois la grandeur du caractère de Renaud?

Les rapports qui unissent Renaud et Maugis sont les mêmes dans les deux rédactions; ce sont les mêmes sentiments d'amour et de fidélité, mais le poète français les a exprimés dans des vers où il s'élève à un véritable lyrisme, et on ne saurait trop admirer l'instinct psychologique du poète qui introduit ces vers au moment où Renaud, désespéré par le départ mystérieux de Maugis, doit répondre aux lâches exigences de Charles. Jamais il n'a parlé de Maugis en ces termes, mais aussi jamais il n'a été exaspéré à ce point; à l'amour pour son ami qui l'a quitté se joint l'indignation qu'il éprouve à l'idée de le livrer au roi (*R* 337, 25) :

> Conment rendrai Maugis, por Deu le fil Marie?
> Maugis est mes secors, m'esperance et ma vie,
> Mes escus et ma lance et m'espée forbie,
> Mes pains, mes vins, ma charz et ma herbergerie,
> Mes serganz et mes sire, mes maistres et ma vie,
> Et s'est mes desfensiers vers tote vilonie;
> Conment que le plès prenge, ne le rendroie mie.
> Se teniez mes frères en vo tante serie
> Et les volsissiez pendre ançois l'aube esclarie,
> Se n'aviez Maugis en la vostre baillie,
> Et je l'eüsse o moi, en la moie partie,
> Si m'aït Dex de gloire, vos ne l'aueriez mie.

Il me semble que dans ces vers un grand poète se révèle. Ce passage manque dans le texte néerlandais.

Digitized by Google

Il y a un trait qui paraît absolument contraire au caractère de Renaud : après la prise de Jérusalem (*R* 413, 1), Renaud accepte l'hommage des barons français qui le choisissent comme chef. Mais cette dernière partie du roman est postérieure au reste, et nous avons affaire ici à l'invention d'un autre remanieur. Il est à remarquer que, dans cette dernière partie, le conteur néerlandais a mieux saisi le caractère de Renaud qui, en Palestine comme à Cologne, reste humble et modeste, autant qu'il est hautain et agressif dans le roman français.

Si, dans ses grandes lignes, le caractère de Renaud est le même dans les deux rédactions, celui de Maugis[1], au contraire, a été conçu d'une manière entièrement différente. Dans le roman français, il est le « larron épique » qui vole des trésors, des chevaux quand il en a besoin, mais c'est toujours aux grands et aux riches qu'il les prend. Le poète le dit expressément (*R* 260, 18) : « Mais ainc n'embla vilain vaillant un esperon. » Il est aussi bon guerrier que les autres barons, il sait manier la lance et l'épée comme l'un quelconque des preux, et quand il ne s'est pas défiguré par la vertu de ses herbes, il est beau et bien fait de sa personne (*R* 260). Tous ces détails nous rappellent les figures légendaires de Robin Hood, d'Elegast, etc. Particulièrement dévoué au service de Renaud et de ses frères, non seulement il les assiste dans tous leurs combats et les tire d'embarras chaque fois qu'il semble qu'aucun pouvoir humain ne puisse les sauver, mais sa sollicitude s'étend jusqu'aux soins domestiques : tour à tour, il commande le dîner et guérit les blessures. D'où vient cet amour exclu-

1. *R* 98, 23; 102, 33; 125, 30; 261, 22, etc., donnent *Amaugis*. M. Jordan attache une grande importance à cette voyelle initiale du mot, mais je n'ai pas pu comprendre de quelle forme ancienne il le fait dériver.

Digitized by Google

sif pour les fils d'Aimon? Aucun des textes n'en donne l'explication. Il survient tout à coup au moment où les quatre frères commencent leur vie aventureuse, et disparaît aussi subitement, au moment où leur situation paraît désespérée. C'est que, s'il avait continué à les secourir, jamais Charles ne l'eût emporté. Dans le texte français, Maugis est habile magicien, il connaît la vertu des simples; il ouvre les portes, fait tomber les chaînes, endort les gens, et cependant il est toujours représenté sous les traits d'un chevalier et l'impression totale qui se dégage des descriptions qu'on fait de lui est celle d'un être humain. C'est cela même qui fait la différence fondamentale du Maugis néerlandais. Celui-ci n'a plus rien d'humain, c'est un vrai gnome, un être hideux qui apparaît sous les traits tantôt d'un pèlerin plus que centenaire, tantôt d'un mendiant misérable, « noir comme un charbon », ou enflé à tel point qu'il ne présente plus qu'une masse informe. De temps en temps il prend la forme d'un chevalier, mais ce n'est qu'une de ses transfigurations. Outre les herbes, il connaît le pouvoir des pierres qui sont cousues dans la doublure de sa robe, il consulte à chaque moment un grimoire qu'il semble toujours porter sur lui. Renaud lui-même, le rencontrant dans la forêt, ne le reconnaît pas et lui témoigne son dégoût et son horreur. Dans tout ce qu'il fait, le merveilleux joue un rôle prépondérant : dans l'épisode du Graal, par exemple, qui manque dans le texte français, tous ses actes ne sont qu'une longue série d'incantations. Seulement (je l'ai déjà dit plus haut), ici, comme dans le roman français, son pouvoir surnaturel est restreint. Il se mêle beaucoup moins à la vie domestique des héros; il n'habite pas Montauban, mais il possède son château. Il sert Renaud avec autant de dévouement que le Maugis français; cependant on se demande si le désir de jouer des

Digitized by Google

tours à Charles, qu'il semble avoir surtout pris en grippe, n'est pas pour beaucoup dans les services qu'il rend à Renaud. C'est dire que les motifs de ses actions ne sont pas si purs que dans le roman français; ici il ne saurait se vanter de ne dépouiller que les riches barons ou les couvents opulents; sans raison apparente il tue quatre pauvres moines au moment où ils s'agenouillaient pour demander son pardon à Dieu (*h* 77). Par tous ces traits il ressemble exactement au Maugis du livre populaire néerlandais, entièrement consacré à ses aventures [1].

Il est difficile de dire laquelle de ces deux conceptions du caractère de Maugis est la plus ancienne. Si M. Jordan [2] a raison de considérer comme le prototype de Maugis Raginfrid, le majordome de Chilpéric, ou bien Muño Salido, l'acolyte des sept infants de Lara, il me semble que c'est le personnage le plus humain qui doit représenter la conception la plus ancienne. Pour augmenter sa puissance, on lui aurait attribué inconsciemment les facultés magiques des elfes ou des gnomes d'outre-Rhin, et les peuples germaniques, friands des contes de fées, auraient développé ce côté de son caractère. Cependant ce n'est là qu'un commencement d'hypothèse; il me semble que l'origine de ce personnage mystérieux est encore trop peu connue pour que j'ose me décider en faveur de l'antériorité de l'une ou de l'autre conception.

Il est inutile de rien ajouter sur le caractère d'Aimon, d'Aye et d'Yon, car ce ne serait guère qu'une répétition de ce que j'ai dit dans la première partie de ce chapitre en traitant des épisodes où ils jouent un rôle.

1. *Die Schoone hystorie van Malegys.* (*Nederlandsche Volksboeken V.*) *Uitgegeven van wege de Maatschappy van Nederlandsche Letterkunde.* Leiden, 1903.

2. Jordan, *op. cit.*, p. 21 et 84.

Digitized by Google

En résumé, je crois avoir démontré que, si la comparaison détaillée des différents épisodes des deux versions rend probable l'antériorité de la rédaction néerlandaise, l'analyse littéraire conduit au même résultat ; qu'elle nous présente le texte français comme une œuvre plus voulue, plus littéraire, et par conséquent comme postérieure à celle qui a servi de base à la rédaction néerlandaise.

Vu :

Le Président de la Thèse,

A. Jeanroy.

Vu :

Le Doyen,

F. Dumas.

Vu et permis d'imprimer :

Toulouse, le 17 mai 1906.

Le Recteur, Président du Conseil de l'Université,

Perroud.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTERROGATIONS ACCESSOIRES

Quelques corrections au texte imprimé de *Renaud de Montauban*.

La Rochefoucauld : *Maximes*.

Molière : *Tartuffe*.

Le Roman champêtre au dix-neuvième siècle.

Alfred de Vigny : *Les Destinées*.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Digitized by Google

Toulouse, Imp. DOULADOURE-PRIVAT, rue St-Rome, 39. — 4652

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-9201
All books may be recalled after 7 days

DATE DUE



Digitized by Google


Digitized by Google